

GÉRARD de SÈDE

le mystère gothique



les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

Aucun peuple n'est plus énigmatique que celui des Goths. Sur la scène de l'Histoire, ils jouent le rôle à la fois éclatant et bref d'un météore : aux V^e et VI^e siècles de notre ère, leur règne s'étend de la Baltique à la mer Noire et de la Loire à Gibraltar ; un siècle plus tard, leur empire est définitivement rayé de la carte. Leur origine est mystérieuse ; leurs croyances étonnantes. La découverte de quelques-uns des fabuleux trésors des rois goths, à Petroasa et à Guarrazar, a donné lieu à des péripéties rocambolesques. Et sait-on que ces rois possédaient le trésor du temple de Jérusalem et qu'ils le cachèrent près de Carcassonne ? Enfin, personne n'a jamais expliqué pourquoi l'art sacré monumental qui fleurit en Europe du XII^e au XVI^e siècle porte le nom de " gothique ". Or, la relation cachée qui relie cet art aux Goths est révélée par les inscriptions runiques du trésor de Petroasa, du coffret de Frank et de la cathédrale de Lund... De France en Roumanie, de Suède en Espagne et d'Italie au Portugal, Gérard de Sède a suivi à la trace l'extraordinaire aventure des Goths ; grâce à lui, bien des énigmes s'éclairent.

GÉRARD DE SÈDE

**LE MYSTÈRE
GOTHIQUE**

Des runes aux cathédrales

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

PROLOGUE

Transportons-nous un instant, par la pensée, dans l'Europe des IV^e-V^e siècles de notre ère.

Un peuple y a fondé un empire qui s'étend des montagnes des Carpathes au rocher de Gibraltar et des eaux tumultueuses du Don aux rives paisibles de la Loire. Après avoir jadis fait trembler la Chine qui dut ériger contre lui sa Grande Muraille, il a rempli de crainte le prophète Ézéchiël qui en a appelé à Dieu contre lui ; après avoir donné son nom à la Baltique, il a inspiré à saint Jean le final de l'Apocalypse ; il a pris tour à tour la métropole du mystère, celle du savoir et celle de la puissance : Éphèse, Athènes et Rome ; ses rois règnent à Toulouse et à Tolède. Comme l'écrit le grand historien Ferdinand Lot : « Il semble que le monde antique va, en Occident, poursuivre ses destinées sous le protectorat de la plus civilisée des nations, le grand peuple des Goths¹. »

Moins de trois cents ans plus tard, l'Empire gothique aura disparu. En butte d'abord, à l'est, aux coups des Huns puis, au nord, à ceux des Francs et enfin, au sud, à ceux des Arabes il est, contre toute attente, définitivement rayé de la carte dès le début du VIII^e siècle et son dernier roi disparaît comme était apparu le premier : dans le mystère et la légende.

« La plus civilisée des nations... »

Considérons en effet ce que les Goths nous ont laissé de leur architecture, comme en France la tour wisigothe de la cité de Carcassonne, en Espagne le Castillo Godo de Rosas, les églises de Santa Comba de Bande ou de San Pedro de la Nave, au Portugal le temple de Balsemao ; ce qui nous reste de leur orfèvrerie, comme les trésors de Petroasa, d'Apahida et de Somoseni en Roumanie, de Fuente de Guarrazar en Espagne ; ce que nous savons de leurs monarques par Jornandès ou Sidoine Apollinaire, de leur armée par Procope, de leurs institutions par le Bréviaire d'Alaric, de leurs anciennes croyances religieuses par les Eddas et de celles qui leur ont succédé par Wulfila. Ces vestiges, hélas trop rares, sont éloquents : Les Goths (ces « barbares » mais au sens gréco-romain de ce terme qui signifiait seulement « de langue étrangère ») avaient, c'est certain, atteint un très haut niveau dans tous les domaines de l'organisation sociale, de l'art et de la vie intellectuelle.

D'où venaient-ils donc ?

Il serait en effet du plus grand intérêt de remonter, si faire se peut, jusqu'à la source de cette civilisation disparue qui a campé sur notre propre sol, sur celui de nos voisins allemands, italiens, espagnols, sur celui de l'Ukraine, des Balkans et de la péninsule scandinave. « Le problème de l'origine des Goths, écrit avec raison Éric Oxternstiern, est une des pierres angulaires de l'histoire. »

Ce problème n'est pas facile à résoudre. En effet les migrations des Goths affectent sur la carte la forme d'une série de boucles, d'où la difficulté que l'on rencontre pour déterminer avec certitude quel fut leur point de départ et, par conséquent, le berceau des peuples gothiques. On l'a situé au nord de l'Europe dans la péninsule scandinave ; on peut aussi le situer dans le sud-ouest de l'Asie, sur le plateau du Pamir. En combinant les indications archéologiques, linguistiques et mythologiques, nous croyons que l'on peut aujourd'hui esquisser une réponse à ce premier problème.

Passant aux temps historiques, nous constaterons ensuite à quel point le cliché scolaire qui présente les Goths comme frustes et grossiers est contraire à la réalité. Les Goths entrent plutôt dans l'histoire comme des « intellectuels guerriers » ; la civilisation qu'ils créèrent au début du Moyen Age sur les pourtours européens de la Méditerranée et dont l'éclat stupéfia les conquérants arabes est comparable à celle de Byzance et si elle s'effondra comme devait s'effondrer plus tard cette dernière, c'est plutôt pour avoir cédé à un excès de raffinement.

Mais ce peuple qui se prétendait issu des dieux, qui du reste en portait le nom et qui a traversé le ciel de l'histoire à la vitesse et avec l'éclat d'un météore, a-t-il vraiment disparu sans laisser quelque empreinte dans la civilisation qui a succédé à la sienne, dans notre civilisation médiévale ?

Personnellement, nous ne le pensons pas.

Transportons-nous à présent dans l'Europe du milieu du XII^e siècle. L'Empire gothique a disparu depuis quatre cents ans. Les villes se peuplent de cathédrales et les cathédrales de sculptures étranges. Cet art, singulier à tous égards, se forge dans la ferveur collective car il exprime toute une vision du monde ; c'est pourquoi, bien qu'il soit religieux dans son essence, il investit rapidement aussi l'architecture civile et militaire ; il s'impose partout sans partage jusqu'au milieu du XVI^e siècle ; or il porte un nom : l'art gothique.

Ce nom, personne n'a encore pu l'expliquer de façon satisfaisante.

Ce qu'on lit le plus communément, c'est que le terme de « gothique » n'est, en cette matière, que le synonyme de « barbare », donc une simple façon de parler.

Consultons au hasard n'importe quel dictionnaire encyclopédique à l'article « architecture », par exemple le Quillet. Voici ce qu'on y lit :

« La dénomination de gothique appliquée à ce style architectural est complètement inexacte. Les Goths, en effet, ne sauraient avoir inventé ni l'art ogival ni l'architecture du même nom puisque l'apparition de ceux-ci est postérieure de plusieurs siècles à l'anéantissement des empires fondés par ces barbares. Ils n'ont exercé aucune influence sur l'art, si ce n'est d'accélérer par leurs dévastations la ruine des monuments de l'Antiquité. »

Pour faire bonne mesure, on ajoute parfois cette citation de Rousseau :

« Les figures qui ornent nos cathédrales ne subsistent que pour la confusion de ceux qui ont eu la patience de les faire. »

Heureusement, Jean-Jacques avait d'habitude un jugement plus sûr !

Même Fulcanelli, qui pourtant a bien failli trouver le fin mot de l'énigme des cathédrales, a estimé pouvoir écrire :

« D'aucuns ont prétendu à tort que le terme gothique provenait des Goths, ancien peuple de la Germanie. »

Pourtant, ces arguments et ces affirmations prêtent le flanc à la critique. Prétendre que les Goths n'ont pu exercer aucune influence sur l'art médiéval parce que celui-ci est postérieur à la disparition de l'Empire goth, cela est aussi absurde que dire, par exemple : l'art de l'Antiquité gréco-romaine n'a pu exercer aucune influence sur celui de la Renaissance. Prétendre que les Goths étaient des barbares en entendant par là des sous-civilisés et qu'ils ont systématiquement dévasté les monuments antiques est une contrevérité : le roi goth Théodoric, par exemple, fit restaurer en Italie plusieurs de ces monuments ; on connaît même les noms de ses architectes, Aloysius et Daniel.

Il ne faudrait tout de même pas confondre les Goths avec les Vandales alors que le langage courant lui-même s'en garde bien puisque nous

qualifions de vandales des destructeurs alors que nous qualifions de gothiques des constructions admirables.

Cette dernière qualification, même si l'on a du mal à l'expliquer de prime abord, ne peut pas être due au hasard. S'il s'agissait, comme le prétendent les dictionnaires, d'une simple expression péjorative inventée pour désigner l'art médiéval des XII^e-XVI^e siècles quand il cessa d'être en honneur, pourquoi aurait-on choisi précisément le nom des Goths de préférence à celui des Vandales, ou des Huns, ou des Alains, ou des Suèves, ou de n'importe lequel des nombreux peuples qui arrivèrent dans nos pays à l'époque des « grandes invasions » ?

Ce serait bien le seul et unique cas où la dénomination ethnique appliquée à un style serait arbitraire : Quand nous parlons d'art roman, il s'agit bel et bien d'un art conçu dans les pays de langue romane et par les peuples de ces pays ; quand nous parlons, plus précisément, d'art roman mozarabe, il s'agit de l'art religieux chrétien conçu en Espagne à partir de l'influence arabe musulmane, et pas d'autre chose. Ce que nous essaierons de montrer, c'est qu'il en est exactement de même pour l'art gothique et que celui-ci est un art religieux conçu en Europe occidentale à partir de l'influence des Goths.

Mais l'art gothique est un art à clef. Les sculptures qui ornent les cathédrales, et aussi plusieurs monuments civils médiévaux appartenant au même style, ont, par-delà leur sens apparent, exotérique, qui se rapporte généralement (mais pas toujours) à l'Ancien et au Nouveau Testament, un sens secret, ésotérique. Et l'existence de ce double sens dans l'art gothique a été décelée depuis longtemps ; Au XVIII^e siècle déjà, Esprit Gobineau de Montluisant proclamait cette caractéristique dans son essai *Sur quelques figures curieuses qui sont au portail de l'église Notre-Dame à Paris* ; après lui vinrent Grillot de Givry, le célèbre et mystérieux Fulcanelli, Robert Ambelain, Eugène Canseliet, et bien d'autres.

Tous ceux-ci, et leurs nombreux émules, ont tenté d'interpréter les sculptures gothiques à la lumière des symboles de l'alchimie. Leurs ouvrages sont certes passionnants et leur thèse contient une part de vérité mais toute interprétation symbolique souffre d'un inconvénient qui n'est pas mince : Un symbole renvoie toujours à un autre qui renvoie lui-même à un troisième, et ainsi de suite ; de la sorte, son interprétation ressemble à une division qui ne tombe pas juste et dont on ne peut jamais finir de calculer le quotient : elle est irrationnelle, au sens mathématique du mot.

Pour éliminer cet inconvénient, nous avons donc choisi une hypothèse de travail tout à fait différente : nous nous sommes demandé si l'on ne pouvait pas retrouver dans l'art gothique les éléments d'une écriture chiffrée.

Pour mettre cette hypothèse à l'épreuve, il faut maintenant commencer par nous pencher sur le peuple des Goths, sur leurs origines, sur leur histoire, sur leurs anciennes croyances et sur ce qui en subsistait dans celles qu'ils adoptèrent par la suite, sur leur langage et sur leur écriture.

Et c'est une aventure passionnante.

PREMIÈRE PARTIE

SUR LES TRACES D'UN EMPIRE
DISPARU

CHAPITRE PREMIER

L'ÉNIGME DES ORIGINES

Curieux homme que Jornandès. Ce Goth qui vivait au milieu du VI^e siècle était notaire ; il se fit moine et finit sa carrière coiffé de la mitre sur le siège épiscopal de Ravenne, en Italie, où régnait à l'époque son compatriote le roi Totila.

Joignant l'érudition du moine à la méticulosité du notaire, Jornandès écrivit, en latin, l'histoire de son propre peuple. Son livre *De origine actibusque Getorum* (De l'origine et des actions des Goths), écrit vers l'an 555, résume et complète l'ouvrage, aujourd'hui perdu, d'un autre moine, Cassiodore, conseiller du roi goth Théodoric le Grand.

Jornandès a longtemps été la principale source dont disposaient ceux qui s'interrogeaient sur la région du monde qui pouvait bien être le berceau des peuples gothiques et qui tentaient de reconstituer le schéma chronologique de leurs migrations.

C'est la lecture de Jornandès — mais l'a-t-on lu correctement ? — qui, aujourd'hui encore, est à la base de ce que j'appellerai le schéma classique-linéaire et qui est le suivant :

SCHÉMA CLASSIQUE-LINÉAIRE DES PREMIÈRES MIGRATIONS GOTHIQUES

1. Point de départ : 2^e âge du fer, Scandinavie.
2. Fin du I^{er} siècle av. J.-C. : Delta de la Vistule.
3. Milieu du II^e siècle ap. J.-C. : Région du Pripet, puis Ukraine.
4. 238 ap. J.-C. : Bords de la mer Noire.
5. Milieu du III^e siècle ap. J.-C. : Expansion jusqu'en Asie Mineure.

Nous pensons que ce schéma doit être remis en question.

Pour trois raisons :

— Parce qu'il repose sur des bases archéologiques fragiles combinées avec une lecture erronée de Jornandès.

— Parce que les recherches archéologiques menées en Europe, principalement en Roumanie, et en Asie, particulièrement en Inde, sont venues enrichir et corriger très heureusement l'œuvre classique de Jornandès.

— Parce que ce schéma repose sur une méthodologie simpliste qui néglige entièrement les données de l'anthropologie culturelle.

Jornandès, à grand renfort de citations des géographes de l'Antiquité, commence par nous décrire l'île qu'il appelle Scanzia. Il situe cette île « dans les eaux arctiques de l'Océan » et nous précise que la partie septentrionale connaît « quarante nuits sans jours et quarante jours sans nuits ».

Puis Jornandès écrit :

« C'est de cette île Scanzia, comme d'une fabrique de nations, une matrice de peuples, que sortirent, selon la tradition, les Goths avec leur roi Berig. Dès que, descendant de leurs navires, ils touchèrent terre, ils donnèrent aussitôt leur nom aux lieux qu'ils habitèrent : Aujourd'hui en effet, dit-on, cet endroit s'appelle Gothiscanzia. »

De ce passage, on déduit généralement que Jornandès assigne comme berceau aux Goths la Scandinavie (et cette idée pèse inconsciemment sur l'orientation des recherches). Nous verrons si c'est bien là ou non l'interprétation correcte du texte.

Ceux qui voient dans la Scandinavie la patrie d'origine des Goths invoquent en premier lieu la toponymie. Il est très certain en effet que dans le sud de la Suède les noms des régions, des villes, des cours d'eau, évoquent le souvenir des Goths. On citera l'île de Gotland (anciennement Gutland), la province de Gotaland, la plus fertile du pays, sa capitale de trois cents mille habitants Göteborg et le fleuve Göta-Älv qui traverse le lac Vänern avant de se jeter dans le Kattegat.

Mais on pourrait tout aussi bien citer : Au Danemark les provinces de Gottorp et de Jutland ; en Allemagne les villes de Gotha, de Göttingen et de Gottesberg ; en Hongrie la ville de Szentgotthard ; dans les Alpes suisses le Saint-Gothard ; dans le Languedoc la Sylve Goudesque, etc. Certes, tous

ces noms marquent bien le passage des Goths à une époque ou à une autre mais, pas plus que ceux du même type que l'on trouve en Scandinavie, ils n'indiquent quel fut le berceau de ce peuple.

L'on se tourne ensuite vers l'archéologie. Depuis le début du siècle, de nombreuses fouilles ont été menées en Suède dans l'espoir de trouver dans ce pays la confirmation incontestable de ce qu'on croyait avoir déduit de la toponymie.

Ces fouilles ont donc été centrées sur les régions à toponymie gothique : dans l'île de Gotland, dans les parties occidentale et orientale de la province de Gotaland, sur la côte du Kattegat, à Varmland (au nord du lac Vänern), à Schonen et dans la petite île Oland, en mer Baltique.

Les vestiges qu'on a découverts dans ces régions sont nombreux mais ils présentent le grave inconvénient d'être tous de même nature : il s'agit uniquement de tombes.

L'emplacement de ces tombes est signalé tantôt par un pieu, tantôt par un tumulus de terre, tantôt enfin par un petit monticule fait de pierres posées les unes sur les autres.

On a trouvé à peu près un millier de ces tombes. Fouillées, certaines d'entre elles se sont révélées n'être que des cénotaphes mais d'autres contenaient du matériel qui a permis de reconstituer les rites funéraires.

Les morts étaient incinérés. Le bûcher est disposé au fond d'une fosse située sur l'emplacement même de la tombe qui, elle, est au ras du sol. Les cendres du mort ont été recueillies dans une urne faite, selon les cas, de résine ou d'écorce d'arbre. Dans la tombe on ne trouve pas d'armes mais seulement des bijoux, tantôt en bronze tantôt en fer. Enfin — fait caractéristique — les cimetières sont disposés de telle sorte que les tombes des femmes alternent avec celles des hommes.

Ces tombes datent de la période dite de la Tène, ou dernière période de l'âge du fer qui se situe, dans la région considérée, aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère, c'est-à-dire à l'aube des temps historiques.

Or on a trouvé sur l'autre rive de la Baltique, près des bouches de la Vistule, quelques sépultures présentant des caractéristiques voisines et contenant dans certains cas des bijoux (agrafes et barrettes à cheveux) de même matière et de même facture que ceux trouvés en Suède. Ces sépultures sont moins anciennes que les sépultures suédoises : On a pu les dater du II^e siècle de notre ère.

Du coup, des archéologues ont rouvert les ouvrages des vieux historiens. Ils ont d'abord découvert le passage dans lequel Jornandès rapporte que l'une des tribus gothiques, celle des Gépides, avait jadis débarqué par mer au pays des Ulmériens. Ils ont ensuite retrouvé le passage de la *Géographie* de Ptolémée signalant des Gépides en Basse-Vistule au II^e siècle de notre ère.

Rapprochant les tombes et les textes, Éric Oxternstiern, qui avait participé pendant des années à l'examen des sépultures suédoises, a cru pouvoir, en 1948, tirer une double conclusion. Selon lui, la patrie primitive des Goths était bien la Suède méridionale et même, plus précisément, la partie occidentale de la province de Götaland. D'autre part, puisque les Gépides, qui étaient des Goths, avaient débarqué par mer au pays des Ulmériens et qu'il y avait des Gépides au II^e siècle dans le delta de la Vistule, Oxternstiern en concluait que le delta de la Vistule était bien le pays des Ulmériens. Selon lui, la migration des Goths de Scandinavie vers la Basse-Vistule aurait eu lieu à la fin du I^{er} siècle avant notre ère et aurait été provoquée à la fois par la surpopulation et par des variations climatiques².

Que d'admirables certitudes !

Mais les affirmations catégoriques d'Oxternstiern reposent sur des bases plus que fragiles. On peut leur opposer plusieurs objections :

1. Pour identifier avec certitude une ethnie protohistorique déterminée dans une région déterminée, il ne suffit pas d'examiner des sépultures : il faudrait disposer de vestiges archéologiques beaucoup plus diversifiés.
2. L'incinération des morts est commune à presque tous les peuples de la période de la Tène : Rien ne permet donc d'attribuer les sépultures en question aux Goths plutôt, par exemple, qu'aux Burgondes qui peuplaient la Scandinavie pendant cette période.
3. Surtout, si la Suède méridionale était le berceau des Goths, même en admettant que les sépultures découvertes dans cette région puissent leur être attribuées, comment se fait-il qu'ils n'y aient pas laissé d'autres traces antérieures, elles, au II^e siècle avant notre ère ? Il est étrange, pour ne pas dire absurde, de considérer comme le berceau d'un peuple une région où il serait apparu si tardivement, comme par génération spontanée !

Bref, la toponymie apportait la preuve du séjour des Goths en Scandinavie mais non celle de leur origine scandinave. L'archéologie, elle, n'apporte jusqu'à nouvel ordre aucune de ces deux preuves.

En réalité, la thèse d'Oxternstiern ne repose pas sur des indices archéologiques indiscutables mais sur une démarche intellectuelle incorrecte qui consiste à établir des relations de cause à effet entre deux phénomènes indépendants l'un de l'autre : d'une part l'existence de sépultures comparables en Suède méridionale et en Basse-Vistule dans une période qui peut s'étendre entre le II^e siècle avant notre ère et le II^e siècle après ; d'autre part la présence de Goths en Basse-Vistule au II^e siècle de notre ère.

Oxternstiern, et tous ceux qui comme lui font de la Scandinavie la patrie primitive des Goths en invoquant avant tout Jornandès, ont mal lu celui-ci, de sorte qu'ils lui font dire ce qu'il n'a jamais dit.

En nous excusant auprès du lecteur de le citer une seconde fois intégralement pour la clarté de l'analyse, relisons attentivement le passage de Jornandès qui a tant fait couler d'encre et tellement égaré les exégètes trop pressés :

« C'est de cette île Scandia, comme d'une fabrique de nations, une matrice de peuples que sortirent, selon la tradition, les Goths avec leur roi Berig. Dès que, descendant de leurs navires, ils touchèrent terre, ils donnèrent aussitôt leur nom aux lieux qu'ils habitèrent : Aujourd'hui en effet, dit-on, cet endroit s'appelle Gothiscanzia. »

Il est clair que le récit de ce débarquement n'est pas celui d'une expédition maritime qui aurait conduit les Goths depuis la Scandinavie jusqu'aux bouches de la Vistule. En effet les Goths n'auraient pu donner à la région de la Basse-Vistule le nom de Gothiscanzia — Gothie scandinave — pour la bonne et simple raison qu'elle ne se trouve pas en Scandinavie.

Le pays des Ulmérugiens où, comme Jornandès le rapporte plus loin, les Goths Gépides débarquèrent par mer, ne peut pas être la Basse-Vistule car **le nom des** Ulmérugiens — *Holm Rygir* — signifie textuellement : les Rygirs insulaires.

Dans le passage que nous venons de lire, l'expression « cet endroit » appliquée au lieu où les Goths touchèrent terre se rapporte donc bien à l'île

de Scanzia, seul endroit mentionné dans ce passage.

Ce que nous raconte Jornandès, c'est donc le débarquement des Goths à l'île de Scanzia, qu'ils baptisent Gothie scandinave, nom que cette île porte encore aujourd'hui : l'île de Gotland.

En effet, comme nous le verrons par la suite, les Goths donnèrent à toutes les régions où ils s'établirent successivement le nom de Gothie, par référence à la Gothie originelle qui reste à situer. C'est ainsi qu'au IV^e siècle de notre ère ils créèrent une Gothie du Danube — Dinigothia — et qu'au VI^e ils rebaptisèrent Gothie l'ancienne province romaine de Narbonnaise Première.

Donc, lorsque, ainsi que le rapporte Jornandès, les Goths *sortirent* de l'île de Scanzia, ce fut de la même façon qu'ils y étaient auparavant *entrés*. Et si Jornandès considère l'île de Scanzia, c'est-à-dire celle de Gotland, comme « une fabrique de nations », c'est parce que, à partir de cette île, ils peuplèrent la Scandinavie péninsulaire et même l'Islande. C'est pourquoi Jornandès précise que le pays des Ulmérugiens (qu'on a voulu placer sur les côtes méridionales de la Baltique) était bordé par l'océan.

De tout cela il découle :

1. Que les Goths venaient, quand ils débarquèrent à Scanzia, de l'Europe continentale. C'est du reste l'opinion de plusieurs historiens de l'Antiquité comme Dion Cassius et saint Jérôme, et c'est aussi ce qui ressort de plusieurs passages de Jornandès.
2. Que les Goths, à cette époque, avaient déjà atteint un degré de civilisation très supérieur à celui de la période de la Tène, puisqu'ils avaient une monarchie et disposaient d'une flotte.

Écoutons de nouveau Jornandès :

« Les Goths ne manquèrent point d'hommes pour les instruire dans la sagesse, aussi furent-ils les plus instruits de presque tous les Barbares. Ils égalèrent presque les Grecs, comme le rapporte Dion Cassius, qui a écrit leur histoire et longuement compulsé leurs annales. »

Parmi ces hommes savants qui, selon lui, instruisirent les Goths, Jornandès mentionne un mystérieux personnage du nom de Dicineus, à la fois prêtre, conseiller, philosophe et joueur de harpe qui, dit-il, vivait « à l'époque où Sylla dominait à Rome ».

Sylla vécut de l'an 136 à l'an 78 avant notre ère. La précision est intéressante car la suite du récit de Jornandès va nous permettre de mesurer le degré de civilisation atteint par les Goths à l'époque exacte où Oxternstern les croit encore à l'âge du fer.

Ne cherchons pas à identifier Dicineus : Plutôt qu'un personnage historique, ce doit être un de ces initiateurs mythiques auxquels tous les peuples de l'Antiquité faisaient remonter l'acquisition de leurs connaissances, tels que le Thot des Égyptiens, le Cadmus des Grecs, le Numa Pompilius des Romains, etc.

Dicineus n'est en somme que le synonyme personnifié de la culture des Goths entre le II^e et le I^{er} siècle avant notre ère. Une culture acquise non en Scandinavie mais en Asie Mineure ou dans le sud de l'Europe comme paraît l'indiquer son nom. En effet le nom de Dicineus semble tiré des deux mots grecs *Diké* et *Nous*, de sorte qu'il faut le traduire par « esprit scientifique ».

Mais voici le passage de Jornandès :

« Dicineus, voyant que les Goths étaient doués d'une intelligence naturelle, leur enseigna presque toute la philosophie, la physique, la morale et la logique, car il était maître en toutes ces sciences. Il leur apprit à observer les douze signes du zodiaque, le passage des planètes à travers ces signes et toute l'astronomie ; comment le disque de la lune s'accroît et diminue ; combien le globe enflammé du soleil surpasse en grandeur le globe terrestre ; il leur exposa sous quels noms et sous quels signes les 344 étoiles se pressent au pôle du ciel ou s'en éloignant descendent en se précipitant à l'orient ou à l'occident. Quelle n'était pas, je le demande, sa volonté pour amener des hommes essentiellement belliqueux à déposer quelquefois pendant quatre jours de suite leurs armes pour se pénétrer des enseignements de la philosophie ! On voyait l'un étudier la position du ciel, l'autre les propriétés des herbes et des fruits de la terre, celui-ci suivre l'accroissement ou le décroissement de la lune, celui-là observer le travail du soleil et chercher comment, entraîné par la rotation du ciel, cet astre, tout en se hâtant d'atteindre la plage orientale, est ramené en arrière vers la plage occidentale. Puis, après s'être rendu compte de tous ces phénomènes, les Goths se reposaient. »

Ce degré élevé de savoir que, selon Jornandès, avaient déjà atteint les Goths dès le I^{er} siècle avant notre ère, on en retrouve trace dans les noms donnés aux deux grandes branches de leur peuple : Ostrogoths et Wisigoths.

Certes, pour l'homme du commun, « ostrogoth » est synonyme de rustre, de personnage dépourvu de la moindre éducation. L'homme du commun pense à coups de clichés depuis l'école primaire. Là, on lui a appris, même s'il est basque ou martiniquais, que ses ancêtres furent les Gaulois, doués de toutes les qualités mais malheureusement indisciplinés, que les Romains (qui prétendaient lire l'avenir dans les tripes de volaille) ont semé dans notre pays les graines du beau rationalisme cartésien et que tous les autres — les fameux « envahisseurs barbares » — n'étaient que d'affreux sauvages, par exemple les Vikings qui découvrirent l'Amérique avant Colomb, les Arabes qui avaient inventé l'algèbre et auxquels nous devons nos légumes, les Huns d'Attila bâtisseurs d'empires, les Ostrogoths de Théodoric le Grand qui rendirent la prospérité à l'Italie, les Wisigoths d'Euric et de Reccared qui firent la splendeur de Toulouse et de Tolède quand Paris n'était encore qu'une bourgade.

On a longtemps cru que les noms d'Ostrogoths et de Wisigoths correspondaient à une division géographique, que les Ostrogoths étaient les Goths de l'Est (*Ostlich Goten*) et les Wisigoths les Goths de l'Ouest (*Westlich Goten*). Ludwig Schmidt et Ferdinand Lot ont montré qu'il n'en était rien : le nom des Ostrogoths signifie en réalité Goths brillants (*Austr Goten*) et celui des Wisigoths signifie Goths savants (*Weise Goten*)³.

Et si l'on veut une preuve supplémentaire que le penchant des Goths pour la spéculation intellectuelle de haut vol n'est pas un mythe flatteur qu'aurait forgé Jornandès simplement parce qu'il était Goth lui-même, il suffit de rappeler qu'au IV^e siècle, comme nous le verrons bientôt, les Goths embrasseront l'arianisme, hérésie chrétienne qui reposait sur une théologie suprêmement sophistiquée.

Nous sommes donc en présence d'un peuple qui, lorsqu'une de ses tribus — celle des Gépides⁴ — quitte la Scandinavie pour la côte méridionale de la Baltique à l'aube de l'ère chrétienne, possède déjà une civilisation qu'il n'avait de toute évidence pas pu acquérir lors de son séjour dans l'inhospitalière région subarctique où les autochtones, à l'époque, en étaient encore à l'âge du fer.

Cette civilisation, les Goths l'avaient nécessairement acquise avant, et ailleurs. Quand et où ?

Pour tenter de résoudre cette question, voyons d'abord les textes les plus anciens qui pourraient nous renseigner sur les Goths.

Commençons par la Bible. Elle mentionne à plusieurs reprises un personnage à première vue mystérieux du nom de Gog. La Genèse (10, 2) composée entre le IX^e et le VII^e siècle avant notre ère, en fait l'un des fils de Japhet, autrement dit l'un des peuples non sémitiques de l'Asie Mineure. Ézéchiel, qui écrit au VI^e siècle avant notre ère, est plus explicite. Il nous parle (XXVII, 13 et 38-39) de « Gog, du pays de Magog, prince de Resch, de Mesesch et de Tual ». Il précise que Mesesch et Tubal sont des pays situés à l'extrême nord d'Israël et qui exportaient vers Tyr des hommes et des ustensiles de bronze.

« Le nom de Gog — lit-on dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux — se trouve aussi sur des inscriptions cunéiformes assyriennes ; il n'y a donc pas lieu d'y voir une fiction. »

Le pays de Magog n'a pas pu être identifié. Et pour cause : son nom signifie seulement « pays du grand Gog » ou « du vieux Gog » ; c'est en somme le pays d'origine de Gog.

Mesch et Tubal, par contre, qui figurent eux aussi sur des inscriptions assyriennes, désignent deux pays situés sur la rive sud-est de la mer Noire mais, selon Hérodote, qui écrit au V^e siècle avant notre ère, leurs habitants venaient respectivement du cours supérieur de l'Euphrate et des rives du Thermodon où la tradition situe les Amazones.

Et Resch ? Resch ne désigne pas un pays : c'est une lettre de l'alphabet hébreu qui s'est écrite successivement  puis  et qui signifie « Tête ».

Il faut donc lire mot à mot dans Ézéchiel :

« Gog, du pays du vieux Gog, prince de la Tête, de Mesesch et de Tubal⁵. »

« Prince de la Tête » : la formule peut à bon droit sembler bien obscure. Mais il faut savoir que, précisément parce qu'elle désigne la tête, la lettre Resch était employée par les Hébreux pour exprimer l'idée de l'Être supérieur, de Dieu. Pour avoir longtemps séjourné en Égypte, les Hébreux, ou plutôt leurs prêtres, connaissaient parfaitement l'hiéroglyphe  employé par les Égyptiens pour exprimer la même idée ; c'est pourquoi ils employèrent un sigle analogue, le .

« Gog, prince de Resch » signifie donc en réalité « Gog, prince de Dieu ». Mais Ézéchiel nous présente Gog comme un grand ennemi d'Israël

promis par Iaveh à la défaite finale. Il ne veut donc assurément pas dire que Gog est envoyé ou béni par Iaveh. Ce qu'il veut dire — et c'est tout différent — c'est que *dans la langue de Gog*, le nom de Gog est le même que celui de Dieu.

Or Gog pourrait fort bien désigner les Goths. En effet, comme le souligne la *Jewish Encyclopedia* :

« Des sources bibliques et de la tradition rabbinique, les récits relatifs à Gog passèrent aux Pères de l'Église et à l'époque des migrations gothiques des premiers siècles de l'ère chrétienne il était courant d'identifier Gog et les Goths⁶. »

Voyons à présent si cette assimilation pouvait se justifier.

C'est sous le nom de Gètes que les historiens de l'Antiquité gréco-romaine désignent les Goths. Au VI^e siècle de notre ère encore, les Goths Cassiodore et Jornandès, qui écrivent en latin, donnent à leur propre peuple le nom de Gètes (*Geti*).

Que savons-nous de ces Gètes ?

Orose fait de Télèphe, qui figurait au siège de Troie, le roi des Gètes de Mésie. Cela ferait remonter au XII^e siècle avant notre ère la présence des Gètes dans les Balkans si ce n'était une pure légende colportée par un historien qui vivait près de deux mille ans après l'événement dont il parle.

Beaucoup plus sérieux sont Hérodote (ve siècle avant notre ère) et Strabon (I^{er} siècle avant notre ère) qui distinguent et situent diverses tribus gétiques : Sargètes, Thyssogètes, Hippogètes, Tyrogètes (Gètes du Tyros, c'est-à-dire du Dniestr) et enfin Massagètes.

Arrêtons-nous un instant sur les Massagètes. Hérodote rapporte qu'ils venaient de la grande plaine située à l'est de la mer Caspienne (c'est-à-dire du territoire qui est aujourd'hui la république soviétique de Turkménie). A l'époque de Strabon, ils stationnaient entre Don et Danube après en avoir délogé les Scythes. Pour parcourir ce trajet, deux solutions : contourner la Caspienne par le nord ou la contourner par le sud en passant par la Perse puis par l'Asie Mineure et enfin en traversant le Bosphore. On peut affirmer sans risque d'erreur que c'est cette dernière solution que les Massagètes choisirent. D'abord parce que c'est le chemin le plus court ; ensuite parce que Tacite signale qu'il existait encore de son temps les restes d'une tribu

gète en Perse. Ils devaient donc se trouver en Asie Mineure à l'époque où écrivait Ézéchiël.

On sait aujourd'hui que le nom de Massagètes vient du sanskrit et signifie « tribu mère des Gètes ». Or ce nom de Massagètes se retrouve dans celui de Mesesch, pays dont, selon Ézéchiël, le prince était Gog qui régnait aussi sur Tubal. De plus, Tubal, nous l'avons dit, est le pays de l'Asie Mineure où les historiens de l'Antiquité placent la fameuse tribu des Amazones, femmes guerrières qu'on amputait du sein droit pour qu'elles puissent mieux tirer à l'arc. Or Jornandès rapporte, après Strabon, que dans les temps anciens les Gètes s'unirent aux Amazones par mariage et entreprirent avec elles une expédition qui les mena dans la région danubienne puis jusqu'au Caucase.

« Gog, du pays du vieux Gog, prince de Mesesch et de Tubal » représente donc bien les Massagètes, tribu mère des Goths, à l'époque où leur migration les avait portés de l'est de la Caspienne jusqu'en Asie Mineure, c'est-à-dire entre le VI^e et le ve siècle avant notre ère.

Nous allons voir à présent qu'Ézéchiël disait vrai en affirmant que dans leur propre langue les noms de ces Gètes ou Goths et celui de leurs divinités ne faisaient qu'un.

La religion des Goths avant leur conversion au christianisme au IV^e siècle, nous la connaissons surtout par les traces qu'elle a laissées dans l'Europe du Nord lors de leur séjour dans cette région. En la matière, nos sources principales d'information sont les Eddas, écrits composés alors que cette religion n'avait plus cours, sauf dans la mémoire collective sous forme d'épopées, mais fondés sur une très ancienne tradition orale. Le mot Edda signifie du reste « aïeule », dans le sens de mère de tout savoir. Il existe deux Eddas : l'Edda poétique, recueil de quarante chants épiques relatifs aux dieux et aux héros collectés en Islande au XI^e siècle et rassemblés à la même époque par Sœmund Sigfusson le Sage ; l'Edda prosaïque ou Edda de Snorri, commentaire de la première dû à l'historien Snorri Sturlesson, mort en 1241.

Comme le soulignent Régis Boyer et Eveline Lot-Falk :

« Il faut bien partir des textes scandinaves mais, répétons-le une fois encore, cela ne signifie nullement que le Nord soit le berceau de ces religions⁷. »

Décrivons rapidement, bien qu'il soit assez connu, le panthéon des Eddas.

Il y a d'abord les Godhs, c'est-à-dire les dieux et les déesses, au nombre de trente-trois. Primitivement, ils étaient divisés en deux clans rivaux, les Ases et les Vanes. Les Eddas rapportent qu'ils se firent jadis une guerre qui prit fin par leur réconciliation. L'ancienne division ayant ainsi disparu, on désigna dès lors indistinctement tous les Godhs sous le nom d'Ases.

L'Ase suprême est Wotan. Il possède les runes, écriture magique qui assure sa souveraineté sur toutes choses ; il n'a qu'un œil car il a sacrifié l'autre pour acquérir le don de voyance ; sur ses épaules sont perchés deux corbeaux dont l'un figure l'esprit, l'autre la mémoire ; il est entouré des deux loups Geri et Treki ; son attribut est l'anneau forgé par les nains, le fameux anneau des Nibelungen.

Aux côtés de Wotan se détachent Thor, l'Ase au marteau, maître du tonnerre et des tempêtes, et Freyr, l'Ase de la fécondité dont l'attribut est le sanglier d'or.

Les Ases habitent la ville d'Asgard, située au centre du monde.

Au-dessous des Ases sont les Jettes, race intermédiaire entre les dieux et les hommes, analogues aux géants de la mythologie grecque primitive.

Enfin il faut mentionner les Elfes, esprits élémentaires de l'air qui font pendant aux nains, esprits élémentaires du monde souterrain.

Or voici qui est frappant : Godh, Wotan, Jettes, autant de noms qui sont aussi ceux des Goths.

Au XVII^e siècle, le célèbre érudit Pierre Borel avait déjà souligné dans son *Trésor de recherches et antiquités gauloises et françaises* :

« Il est singulier que Got signifie Dieu en tous les pays septentrionaux ; d'autres l'écrivent Goth avec quatre lettres. Et mesmement Gog, mot corrompu de Goth, veut dire Dieu. »

Le nom que les Goths se donnaient eux-mêmes apparaît pour la première fois gravé en caractères runiques sur le collier du trésor de Petroasa, enfoui au IV^e siècle et retrouvé au XIX^e. Les Goths se nommaient eux-mêmes Gutans. Un Goth : Gutan. Ce nom est exactement le même que celui de Wotan.

(Surtout si l'on se souvient qu'en passant d'une langue indo-européenne à une autre la permutation, pour un même mot, du W et du G d'une part, de

l'O et de l'U d'autre part est fréquente. Exemples : War et Guerre en passant de l'anglais au français, Good et Gut en passant de l'anglais à l'allemand, etc.)

Il en va de même pour le nom des Jettes, comme le remarque Gérard dans son *Histoire des races humaines de l'Europe* :

« Le nom de Jettes qui dans la mythologie scandinave désigne une race intermédiaire entre les Ases et les hommes, a paru à plusieurs ethnologues une réminiscence du nom des Gètes, nom primitif de la race gothique, et désigner les chefs gètes aux ordres de Sieg, fils de Wotan. »

Ézéchiél ne se trompait donc pas en nous disant que le nom des Goths était celui de leur divinité.

Ce nom est même une véritable synthèse : Les Gutans sont les [fils de] Wotan et, à ce titre, se considèrent comme des demi-dieux, des Jettes, qualité qui transparaît dans le nom de Gètes que leur donneront les Romains (et qu'ils se donneront eux-mêmes quand ils écriront le latin). Du coup, et presque par définition, le peuple goth est aussi le peuple bon : le Gut — Piuda dans la langue gothique, qui se prêtait à ce jeu de mots.

En un sens, il n'y a là rien que de très banal car tous les peuples, dans les temps anciens, se sont généreusement attribué une ascendance divine (ne fût-ce que pour justifier leur volonté d'hégémonie). Mais il se trouve que les dieux dont les Goths s'affirmaient les descendants, les Ases et les Jettes, nous renseignent sur leurs origines réelles et sur les étapes de leur migration.

En effet la matière religieuse recueillie dans les Eddas remonte à la plus haute Antiquité, à l'époque des premières scissions de peuples dans l'Asie centrale. On a pu écrire que Wotan était « un parvenu d'origine asiatique » et montrer que les Eddas sont sœurs ou filles des épopées védiques de l'Inde.

Georges Dumézil, en particulier, a mis en lumière l'analogie frappante entre certains épisodes des Eddas et ceux que l'on trouve dans le Mahābhārata composé entre le XV^e et le X^e siècle avant notre ère⁸. C'est le cas, entre autres, pour l'épisode de la mort de Baldur, épisode d'une telle profondeur et d'une telle beauté poétique que nous ne pouvons résister au plaisir de le résumer :

Baldur, l'un des fils de Wotan, est un modèle d'équité et de justice. Toutefois la justice parfaite n'est pas de ce monde, ni même du monde des dieux ; aussi, tandis que les jugements rendus par tous les autres Ases sont exécutoires, ceux que rend Baldur ont la singulière propriété de ne pouvoir être exécutés. Mais l'idéal de la justice doit être protégé ; c'est pourquoi Baldur est invulnérable car tous les êtres animés ou inanimés ont prêté serment de ne jamais lui faire aucun mal, de sorte qu'au cours des jeux guerriers auxquels se plaisent les Ases, chacun peut frapper Baldur ou tirer sur lui sans craindre de le blesser ou de le tuer. Mais il existait quelque part dans le monde une petite tige de gui si jeune qu'on ne lui avait pas fait prêter serment. Le méchant magicien Loki l'apprend et la cueille. Il va alors trouver Hödr, frère de Baldur, qui est aveugle, et l'invite à jouer à la guerre contre Baldur. Hödr répond qu'il n'a pas d'arme et que du reste sa cécité l'empêche de viser juste. Loki lui remet alors la tige de gui et lui indique la direction dans laquelle il faut viser. Touché, Baldur est blessé à mort. Du coup, une série de catastrophes se déclenche.

Or le même scénario se retrouve dans le Mahābhārata où le méchant magicien Duryadhana va trouver Dhritarashtra, le frère aveugle de Vidura et le pousse par ruse à commettre un fratricide involontaire.

Ce n'est qu'un exemple entre beaucoup d'autres.

Ainsi, la patrie d'origine des Ases est... l'Asie. C'est sans doute à eux qu'elle doit son nom, à moins que ce ne soit l'inverse, ce qui ne change rien.

De même la ville d'Asgard, demeure des Ases située au centre du monde, porte un nom très semblable à celui d'Aggartha, mythique ville souterraine d'Asie dont une tradition hindouiste fait la demeure des Maîtres du Monde.

De nombreux toponymes de l'Inde font assonance avec le nom des Gutans. Citons : le fleuve Godāvāri, les villes de Godhra, de Goudiyatam près de Madras, de Goudjranwala dans le Pendjab, etc.

Ce ne sont là, pour ainsi dire, que des preuves indirectes mais la preuve tangible de la présence de Goths dans l'Inde encore au II^e siècle a été fournie par deux archéologues, l'Anglais J. Burgess et l'hindou Bhagwanlal Indraji. Ils ont découvert à Junnar, dans l'Inde occidentale, des grottes-temples où figuraient des inscriptions en langue Prakrit. Or deux de ces inscriptions concernent indiscutablement les Goths.

La première se présente ainsi :

Ciltasa gatâna bhojanamatapo deyadhama saghe.

Elle se traduit :

« Don d'un réfectoire à la communauté par Cilta, des Gatâs. »

Voici la seconde :

Irilasa galâna deyadhama be podhiyo.

Elle se traduit :

« Don de deux citernes par Irila, des Gatâs. »

Comme l'a fait remarquer à propos de ces inscriptions le linguiste anglais Sten Konow, Cilta semble être le nom de personne gothique Hilda qu'on trouve d'ailleurs sur une inscription runique à Tjurkô en Suède. Il en va de même pour le nom d'Irila qu'on trouve aussi, tel quel ou sous la forme « Erila » dans les inscriptions runiques de By et Voblungsnes en Norvège, de Kragehul au Danemark, de Lindholm et Vernum en Suède, nom qui est dans son essence le même que l'anglais « earl », le vieux norse « jarl », etc., et qui, de plus, est à rapprocher du nom ethnique des Érules ou Hérules, une tribu gothique du Danube⁹.

Dans ces conditions, il ne fait pas de doute que le mot Gatâs des inscriptions de Junnar désigne les Goths. Ce sont bien deux Goths, un homme et une femme, Irila et Hilda, qui ont contribué par leurs dons à l'aménagement de la grotte-temple.

Mais, bien évidemment, on ne fait d'offrandes qu'en faveur d'une religion que l'on pratique, ou du moins que les ancêtres ont pratiquée. Donc ou bien il restait dans l'Inde au II^e siècle des Goths qui ne l'avaient jamais quittée, ou bien les Goths qui visitaient l'Inde à cette époque la considéraient comme le berceau de leur religion ancestrale, ce qui confirme les analogies religieuses entre les Eddas et la Mahābhārata relevées par Georges Dumézil et d'autres.

Enfin, pour ne rien omettre, signalons la tradition chinoise (à n'admettre que sous réserves) qui veut que la Grande Muraille qui date du IV^e siècle avant notre ère, ait été construite pour endiguer une migration des Goths.

Nous pouvons à présent mieux cerner le problème de la patrie originelle des Goths et des étapes de leurs migrations.

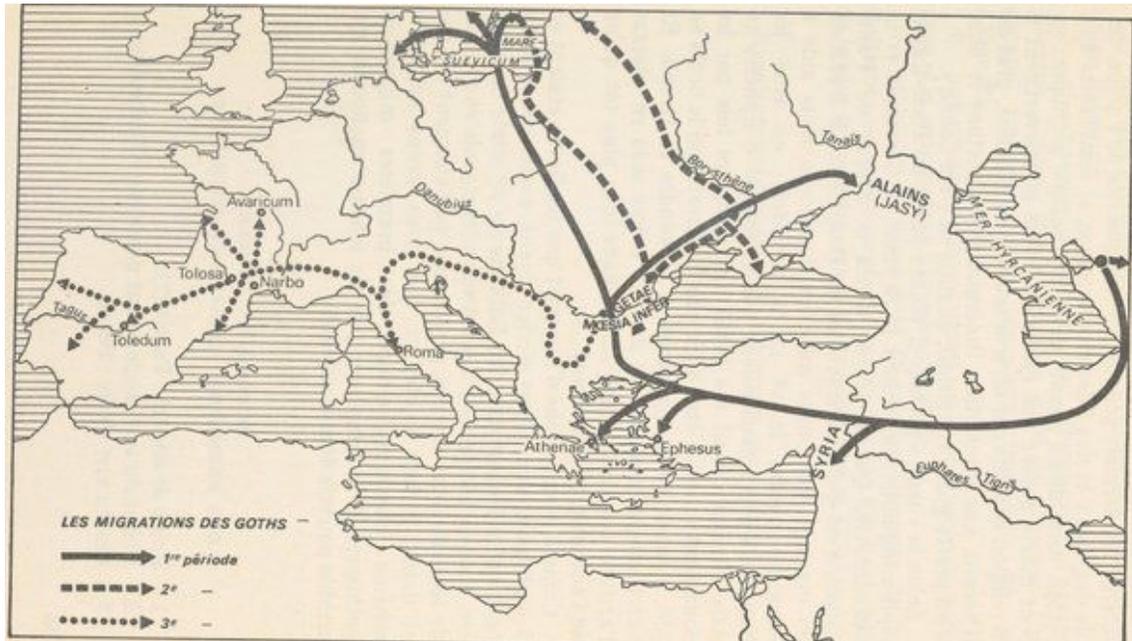
La question de leur origine lointaine se rattache à celle de la grande migration des Aryas depuis l'Inde jusqu'en Europe aux alentours du XVII^e

siècle avant notre ère. On sait à quel point cette question a nourri les délires racistes, de Gobineau aux nazis. C'est pourquoi il faut rappeler fortement que *tous* les peuples indo-européens sont issus de l'entrée en contact des Aryas avec les autochtones, d'autre part que les Goths formaient, dans les débuts, un conglomérat de tribus dont l'unité — du reste très relative — était d'ordre culturel plutôt que d'ordre ethnique. En un mot, on n'apprend pas grand-chose sur eux en tentant de fouiller cette nébuleuse nuit des temps.

C'est seulement à partir du VII^e siècle avant notre ère qu'ils laissent des traces certaines. Comme le signale Hérodote, les Goths, un groupe d'Aryas parmi beaucoup d'autres vraisemblablement descendu du Pamir (n'oublions pas qu'Arya signifie « montagnard ») sont en Turkménie. Puis ils contournent la mer Caspienne par le sud et arrivent en Perse : l'analogie frappante entre le nom du dieu parsi Mithras et celui de l'Ase islandais Maïturas (Maïtur + As = Ase excellent) marque la trace de leur séjour dans ce pays, que signale par ailleurs Tacite.

Au VI^e siècle avant notre ère, les Goths ont atteint l'Anatolie ; c'est l'époque où Ézéchiël les désigne comme le plus grand ennemi potentiel d'Israël ; on peut penser que certains d'entre eux poussèrent des pointes vers le sud, jusqu'en Palestine, quand on lit dans le livre de Josué (XXII, II) que c'est une ville du nom de Geth qui abritait les derniers géants, ces Anaqim nés de l'union des fils des dieux et des filles des hommes, si semblables aux Jettes, demi-dieux géants de la mythologie gothique ; on peut même penser que quelques Goths se convertirent à la religion israélite car on a découvert en Ukraine, près de Kherson, une inscription funéraire juive portant le nom d'un prêtre goth, Herrfridil, qualifié de « Ha Cohen ».

Sur la trace d'un empire disparu



Selon la « saga » gothique, Wotan partit du Pont-Euxin pour conquérir tour à tour la Scythie, la Germanie et la Scandinavie. Quand faut-il situer le départ du Pont-Euxin, c'est-à-dire la traversée du Bosphore ? La tradition du mariage des Goths avec les Amazones nous aide à répondre : entre le V^e et le IV^e siècle ; en effet les historiens grecs nous disent que le temple d'Éphèse, en Asie Mineure, avait été brûlé une première fois par les Amazones avant d'être brûlé par Érostrate qui le brûla en 356, l'année de la naissance d'Alexandre le Grand. Et l'archéologie moderne va dans le même sens en plaçant l'arrivée des Goths dans les Balkans bien plus tôt qu'on ne l'admettait auparavant.

Comme nous savons d'une part que les Goths étaient en Scandinavie aux II^e-I^{er} siècles avant notre ère, d'autre part qu'ils étaient dans les Balkans au I^{er} siècle de notre ère, époque à laquelle Pline l'Ancien les signale et à partir de laquelle leurs faits et gestes sont parfaitement connus et datés, il faut rejeter ce que nous avons appelé le schéma classique-linéaire des premières migrations gothiques et le remplacer par un schéma en boucle qui semble pouvoir être le suivant :

SCHÉMA EN BOUCLE DES PREMIÈRES MIGRATIONS GOTHIQUES

1. Point de départ : Pamir (?).
2. Début du VII^e siècle avant notre ère : Turkménie.
3. Fin du VII^e siècle : Perse.
4. VI^e siècle avant notre ère : Kurdistan. Raids jusqu'en Palestine.
5. V^e-IV^e siècle. Passage du Bosphore. Thrace, Ukraine, Crimée. Raids jusqu'au nord du Caucase. Un groupe traverse l'Asie jusqu'aux frontières de la Chine (?).
6. III^e-II^e siècle. Ile Gotland puis péninsule scandinave. Un groupe dans l'Inde occidentale.
7. I^{er} siècle de notre ère : Deuxième traversée de la Baltique. Germanie septentrionale. Retour sur les bords de la mer Noire à travers la Russie Blanche et l'Ukraine.

Ensuite, c'est l'histoire d'un Empire qui commence...

CHAPITRE II

DES BORDS DU DNIÉPR AUX RIVES DU TAGE

Cette histoire, nous ne la brosserons qu'à grands traits. A partir de l'an 230 de notre ère, les Goths, qui forment une sorte de confédération intégrant des Germains, des Sarmates, des Thraces et des proto-Slaves, investissent systématiquement les rives de la mer Noire. En 260, ils ont déjà conquis le royaume du Bosphore et la Tauride. Traversant la mer et remontant les fleuves par bateaux, progressant sur terre à cheval, ils pénètrent par l'Hellespont jusqu'à la mer Égée et on les voit bientôt à Athènes et à Éphèse. « Les trésors immenses accumulés par leurs chefs au cours de ces expéditions contribuèrent à la naissance du style recherché dit gothique », soulignent Diakov et Kovalev dans leur *Histoire de l'Antiquité*. Ils ornaient jusqu'aux harnais de leurs chevaux de plaques d'or aux motifs fantastiques, incrustées de grenats, de turquoises et d'émaux polychromes.

Contrairement aux clichés de l'histoire officielle sur les « terribles invasions barbares », les Goths étaient le plus souvent accueillis à bras ouverts par les populations qu'opprimait l'Empire romain décadent et qui voyaient en eux des libérateurs. Ainsi, quand le roi goth Kniva, à la tête de quinze mille guerriers à peine, franchit pour la première fois le Danube et fit une incursion dans les provinces romaines des Balkans, les paysans et les esclaves, se formant spontanément en unités d'infanterie et de cavalerie, vinrent grossir son armée à tel point qu'elle s'empara sans coup férir de Philippopoli, la plus grande ville de la Macédoine, et quand l'empereur Decius tenta en 251 de l'arrêter, il fut battu à plate couture et tué au combat ainsi que son fils aîné.

Sous Aurélien et ses successeurs, la poussée des Goths vers les « terres promises » de l'ouest et du sud fut tant bien que mal contenue. C'est alors, au milieu du IV^e siècle, qu'Hermanaric, surnommé par les Romains l'Alexandre des Goths, quitte les rives du Dniepr et, remontant vers le nord, fonde en quelques années un immense empire qui s'étend de la mer Noire à la Baltique.

Les Ostrogoths choisissaient leurs rois dans la famille — ou la caste — sacrée des Amales, de même que les Wisigoths dans celle des Balthes. Comme ses prédécesseurs, l'Amale Hermanaric avait donc été élu de sorte que, ses succès aidant, sa popularité et sa renommée étaient très grandes. C'est pourquoi, plusieurs siècles après sa mort, il restait encore pour les poètes germaniques, scandinaves et anglo-saxons un héros de légende. La plus tardive de ces légendes le met en rivalité avec son propre fils pour la possession de la belle Svanehilde, fille de la reine Gudrun, qui se changeait en cygne à sa fantaisie, et le fait mourir à cent trente-cinq ans. En réalité Hermanaric n'avait que quarante ans quand il mourut en 375. On pense qu'il se donna lui-même la mort après avoir échoué à contenir la poussée des Huns qui firent des Ostrogoths leurs vassaux jusqu'à ce que la mort d'Attila (453) leur permît de se libérer par les armes.

Les artisans de cette libération furent deux frères, les princes Teudemer et Widumer, unis par une affection que Jornandès a décrite de façon touchante. Le jour même de la victoire sur les Huns, Teudemer eut un fils. Celui-ci, Théodoric le Grand (454-526) devait porter pour la seconde fois les Ostrogoths sur le devant de la scène historique.

Élevé à la cour de Constantinople, Théodoric sortait à peine de l'enfance quand il hissa sur le trône impérial un personnage falot du nom de Zénon. Dès lors, c'est lui qui détint la réalité du pouvoir. Il commença par reconquérir la Macédoine et entreprit, sous prétexte de sauver ce qui n'avait plus d'Empire romain que le nom, de chasser les Hérules d'Italie. A la tête d'une armée de deux cent cinquante mille hommes, il remonta le cours du Danube et de la Sava, battant au passage les Gépides, passa les Alpes Juliennes en 489 et se trouva face à face avec le roi hérule Odoacre. La lutte pour la possession de l'Italie dura quatre ans, avec des hauts et des bas. En 493, Odoacre, auquel il ne reste plus que Ravenne, se voit contraint de capituler et Théodoric se fait proclamer roi de toute l'Italie. Mais il consent au vaincu des conditions d'une extravagante générosité puisqu'il lui propose de partager la couronne avec lui. Néanmoins, loin de lui en savoir gré, Odoacre complota pour le faire assassiner. Théodoric, averti, perd alors patience et Odoacre est exécuté. La légende veut que Théodoric lui-même l'ait coupé en deux d'un seul coup de sabre au cours d'un banquet puis ait laissé tomber avec mépris : « Cette loque humaine n'avait même pas d'os ! »

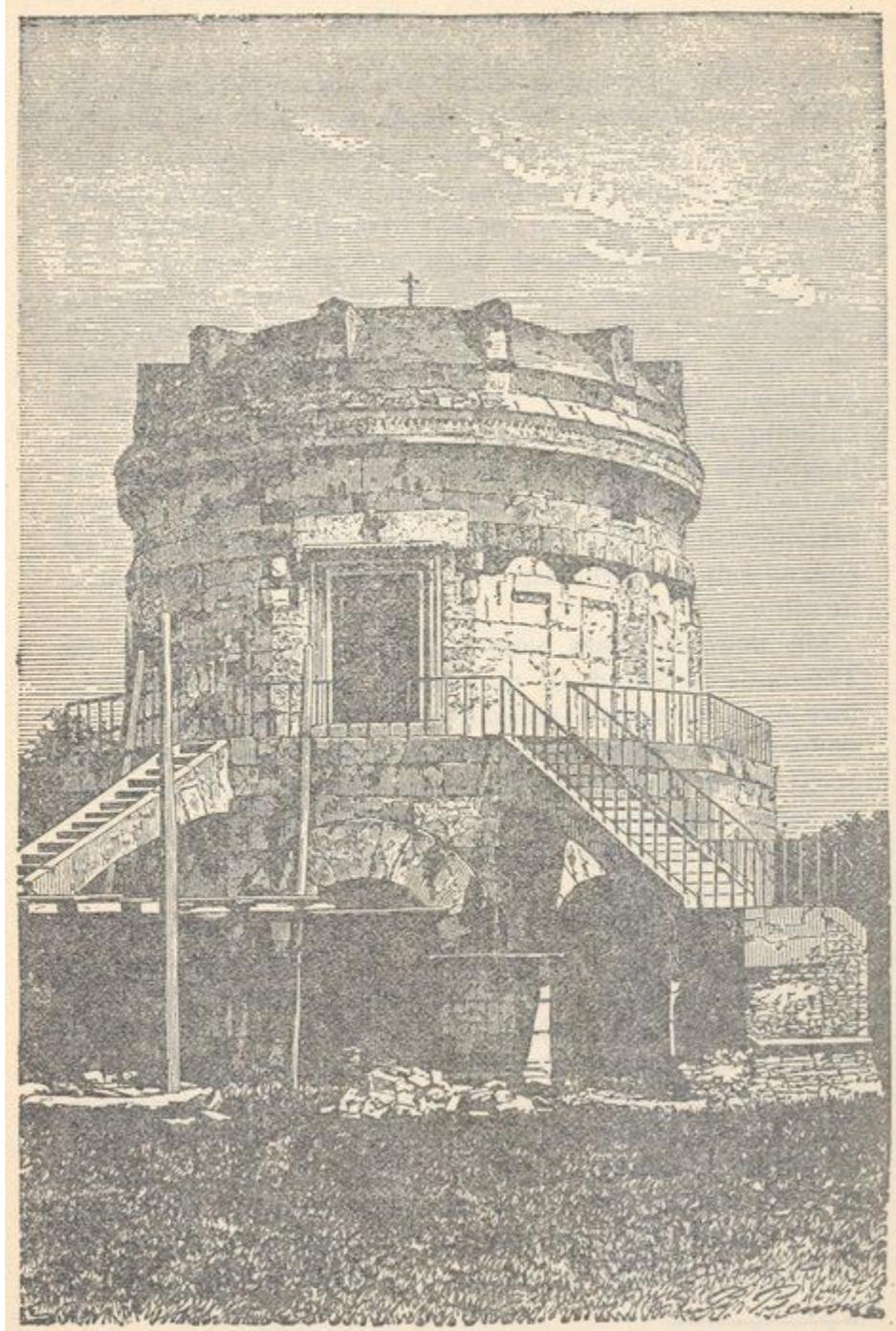
Cet épisode ne correspond guère au personnage raffiné de Théodoric qui fit de Ravenne, sa capitale, le centre d'une civilisation rayonnante, restaura les monuments antiques, protégea les historiens et les architectes et surtout ne fit jamais aucune discrimination entre ses sujets goths et ses sujets latins qu'il voulait égaux devant la loi. Le royaume ostrogoth d'Italie où Théodoric le Grand, pendant les trente-cinq années de son règne, lutta à la fois pour restaurer la culture antique et pour réformer la société, soutient avantageusement la comparaison avec le Bas-Empire décadent qui s'accrochait à l'esclavagisme tout en laissant dépérir cette culture.

Au milieu du V^e siècle s'était produit un événement qui allait peser lourd sur les destinées des Goths : la plupart d'entre eux s'étaient ralliés au christianisme mais avaient adopté la version qu'en donnait le prêtre Arius et qui fut condamnée par l'Église comme hérétique¹⁰. Théodoric le Grand était dans ce cas, c'est pourquoi, bien qu'il ait toujours recherché la bonne entente avec le pape et l'empereur, il se heurta à l'hostilité conjuguée de l'un et de l'autre. Le pape Jean I^{er} encourageant l'empereur Justinien, le royaume ostrogoth d'Italie où ariens et catholiques cohabitaient pacifiquement ne survécut pas longtemps à Théodoric. En 553, il s'effondra sous les coups du général romain Bélisaire. Celui-ci fut bien mal récompensé par Justinien puisqu'il finit ses jours, comme chacun sait, en mendiant avec son vieux casque en guise de sébile.

On peut toujours voir à Ravenne le tombeau de Théodoric le Grand. Ce monument, merveille d'architecture dont la coupole monolithique pose une énigme aux archéologues, fut accaparé après sa mort par l'Église qui en fit Santa Maria della Rotonda. Par la même occasion, on viola la tombe du roi et le cercueil de porphyre où il reposait fut transféré dans un monastère. Quant au corps, on le fit disparaître.

Qu'est-il devenu ? Une étrange découverte permet peut-être de répondre à la question. En 1854, des ouvriers occupés à creuser une tranchée à une centaine de mètres du mausolée de Théodoric mirent au jour un squelette revêtu d'une armure d'or et d'un casque du même métal incrusté de pierres précieuses. A côté se trouvait une épée dont la poignée d'or était, elle aussi, enrichie de pierreries. L'endroit de la découverte était un ancien cimetière mais le corps reposait à même le sol et non dans une tombe, ce qui prouvait qu'il avait été enseveli sans qu'on lui rende les honneurs religieux. Les ouvriers tentèrent de garder le secret de leur découverte mais celle-ci vint aux oreilles des autorités. Celles-ci ne purent récupérer que quelques débris

de la cuirasse : tout le reste avait été fondu, cassé et vendu on ne sait où. Si ceux qui, un siècle après sa mort, avaient arraché Théodoric le Grand à son cercueil de porphyre avaient été mus par la rapacité, ils ne lui auraient pas laissé son armure, son casque et son épée. Ils étaient donc animés d'un autre sentiment, qui ne vaut pas mieux : le fanatisme religieux.



*Tombeau de Théodorie à Ravenne (Extrait de l'ouvrage de Henry Bradley :
The Goth from earliest times to the end of the Gothie domination in Spain.
Londres. 1888).*

Le destin historique des Wisigoths devait être de plus longue durée et les porter au-delà de l'Italie, jusque dans notre Gaule puis jusqu'en Espagne.

Mais il nous faut, pour les suivre, revenir en arrière dans le temps.

En 376, ils ont franchi le Danube et se sont heurtés aux légions romaines : ils les ont taillées en pièces devant Andrinople, tuant dans la bataille l'empereur Valens. En 410, leur roi Alaric l'Ancien a pris Rome ; l'année suivante, il s'apprêtait à voguer vers Carthage quand la mort l'a surpris près de Cosenza. Son successeur Ataulf tombe amoureux fou de la sœur de l'empereur fantoche Honorius, Placidia, qui le lui rend bien : il l'épouse en 414 à Narbonne, dont il vient de s'emparer, et fonde un royaume wisigoth dont la capitale est Toulouse. Cinq ans plus tard, ce royaume comprend à l'ouest l'Aquitaine avec Bordeaux, Agen, Saintes, Périgueux et Poitiers ; au sud la Catalogne avec Barcelone ; à l'est ce qu'on appelle la Septimanie, c'est-à-dire le Languedoc méditerranéen, hormis Narbonne, très provisoirement reprise par les Romains.

Les relations avec le royaume wisigoth de Toulouse et l'Empire romain ne sont pas simples : conflits et alliances alternent ; et quand apparaissent en Gaule les Huns, ennemis héréditaires des Goths, on se serre les coudes : Théodoric I^{er}, roi de Toulouse (qu'il ne faut pas confondre avec le roi d'Italie Théodoric le Grand), meurt en combattant l'armée d'Attila aux champs Catalauniques, près de Châlons (451). En hommage à son sacrifice, son compagnon d'armes le général romain Aetius fait présent à son fils Thorismond d'un joyau fabuleux, le Missorium.

Il est bon, en effet, d'avoir l'armée des Wisigoths de son côté : avec sa cavalerie rapide et ses armes de jet, elle est redoutable et son courage est légendaire. Le soldat wisigoth est à la fois combatif et frugal mais, soldat d'une nation hautement civilisée, il reste raffiné. Un détail qui ne trompe pas : il ne se sépare jamais de sa trousse de toilette contenant un peigne, des ciseaux, des pinces à épiler, un cure-oreille ; pour l'époque, c'est sans exemple.

Relisons le portrait que nous a laissé de Théodoric II, roi wisigoth de Toulouse, l'évêque catholique de Clermont-Ferrand Sidoine Apollinaire, qu'on ne peut suspecter de partialité car il avait eu maille à partir avec ce monarque et avait même passé quelque temps en prison :

« La taille de Théodoric est bien proportionnée, son front découvert, sa chevelure bouclée, ses dents blanches et bien rangées ; il a les reins puissants, la cuisse dure comme de la corne et ce corps si robuste repose sur un petit pied. »

Vêtu élégamment d'un manteau pourpre, d'un pourpoint vert et rouge et d'une chemise de soie blanche brodée d'or, c'est aussi un sportif accompli :

« S'il décide d'aller à la chasse, il juge indigne de son rang d'attacher un arc à son côté ; quand il veut tirer un animal, il se fait donner par son serviteur un arc dont la corde flotte car il estime qu'il serait efféminé de le recevoir tout préparé ; puis il bande son arc, choisit sa flèche, ajuste et fait mouche. »

Théodoric ne prend pas à la légère ses tâches d'homme d'État ni les divers devoirs de sa charge ; il est aussi très pieux :

« Avant le jour, sans grande escorte, il se rend aux cérémonies de ses prêtres et y apporte beaucoup d'exactitude ; les soins de l'administration du royaume occupent le reste de la matinée ; son écuyer se tient debout près de son siège ; la garde, habillée de peaux, est introduite ; le roi l'inspecte puis la renvoie car il n'aime pas travailler dans le bruit ; il écoute beaucoup et répond en peu de mots quand sont appelés les représentants du peuple ; si l'affaire demande réflexion il ajourne sa décision mais si elle est pressante il tranche sans hésiter. Après le repas, il ne fait pas la sieste ; il reprend le fardeau de sa charge jusqu'à l'heure du souper. »

Pourtant, Théodoric II n'est pas guindé et sait s'amuser :

« Au jeu de dés, on le croirait à la guerre tant est grand son désir de gagner ; pendant la partie, il dépouille la majesté royale et exhorte ses partenaires à jouer sans perdre par politesse, en toute liberté, comme entre égaux. La joie que lui donnent ainsi de petites choses favorise souvent la solution d'affaires très importantes. S'il rougit, c'est plus souvent de pudeur que de colère ; ce dont il a peur, c'est d'être craint¹¹. »

Tandis que Paris n'est encore qu'un gros bourg, sous les rois goths Toulouse est déjà une grande cité, riche, animée et brillante, un centre de civilisation et d'échanges que les historiens de l'époque comparent à Byzance. Les souverains s'y sont fait bâtir un palais, le Château Narbonnais, et une église qui s'appelle encore la Daurade car elle était couverte de dorures. C'est encore Sidoine Apollinaire qui nous décrit cette

Toulouse wisigothique qu'on vient admirer depuis les quatre coins du monde :

« On voyait se presser à Toulouse le Saxon aux yeux bleus accoutumé à se jouer des vagues de l'océan, le vieux Sicambre dont la tête, tondue après sa défaite, se recouvrait de cheveux relevés sur le crâne depuis que la paix lui avait rendu sa liberté, l'Hérule aux joues tatouées de bleu, au teint pareil à l'eau de mer, le Burgonde haut de sept pieds, l'Ostrogoth fier de l'appui du roi de Toulouse Euric contre les Huns, et jusqu'aux envoyés du roi de Perse ; Rome elle-même implorait Toulouse contre les hommes du Nord qui l'assaillaient de toutes parts ; la Garonne protégeait le Tibre affaibli. »

La Gothie, capitale Toulouse, jouit à bien des égards d'une organisation sociale très en avance sur son temps. Alaric II donne à ses juristes mission d'extraire le meilleur du droit romain ; lorsque le pays est attaqué, tous les citoyens sont également astreints au service militaire, y compris les prêtres ariens qui troquent alors leurs chapes de fourrure teintes en écarlate contre la cuirasse et le casque. Au moment de leur entrée en fonction, les rois doivent jurer fidélité aux us et coutumes des peuples qu'ils gouvernent : c'est l'origine des libertés locales qui deviendront les « fors » au nord des Pyrénées, les « fueros » au sud. Sous Louis XIV, on verra encore les capitouls de Toulouse invoquer contre les empiétements de la monarchie absolue « les franchises héritées des bons rois goths ».

A la fin du V^e siècle le royaume wisigoth de Toulouse avec la Provence, l'Auvergne et le Berry s'étend de la Loire à l'Èbre et de l'Atlantique aux Alpes. Mais l'entrée en scène des Francs va brusquement tout changer. En 507 Alaric II est vaincu et tué par Clovis à Vouillé, près de Poitiers. Une fois de plus, le fanatisme religieux a pesé lourd dans la balance du destin : contre les Goths, chrétiens depuis un siècle et demi mais « hérétiques », l'Église a soutenu les Francs, païens la veille encore.

Bientôt les Francs s'emparent de Toulouse qu'ils ravagent. Carcassonne, puissamment fortifiée, où se trouvait le trésor royal, est sauvée grâce aux renforts envoyés d'Italie par Théodoric le Grand qui assure la régence du royaume d'Alaric II pendant la minorité de son fils Amalaric. Au nord des Pyrénées, la Gothie se réduit bientôt à la Septimanie, c'est-à-dire au Languedoc méditerranéen qui gardera du reste le nom de Gothie jusqu'au

XII^e siècle. Le centre de la puissance gothique se déplace alors vers l'Espagne.

Il avait suffi de soixante ans aux rois wisigoths pour arracher l'Espagne aux Suèves, aux sauvages Alains et aux Vandales qui avaient donné leur nom à l'Andalousie. En 476, Euric paracheva la conquête de la péninsule. En 531, la capitale du royaume wisigoth fut transférée à Séville, puis de là à Tolède, sur les rives du Tage. Pour la cinquième fois une Gothie, celle d'Espagne, était fondée ; au nord des Pyrénées, la Septimanie n'était plus qu'une de ses sept provinces.

Comme celui de Toulouse, ce royaume wisigoth se caractérise par un aspect d'ordre et une disposition savante qu'on ne trouve à la même époque dans aucun royaume barbare, surtout pas celui des Mérovingiens.

« Les institutions — écrit Desdevises du Désert — semblent complètes ; elles témoignent parfois d'un idéal politique très élevé ; l'administration est simple, l'organisation des grands services publics suffisante, la condition des personnes est meilleure que sous l'Empire romain, la propriété est garantie par des lois implacables. Les hauts fonctionnaires reçoivent un salaire fixe et la règle des couvents oblige les moines à travailler de leurs mains au moins six heures par jour. La Constitution est à la fois aristocratique et égalitaire : tous les hommes libres sont sur le même rang. Et si une certaine rudesse militaire se fait sentir, elle ne manque ni de style ni de grandeur¹². »

Le roi continue à être élu par la noblesse et les évêques ; il doit s'engager préalablement à ne corrompre les électeurs ni par l'intrigue ni par des présents, à rendre bonne justice à tous et à se conduire vaillamment à la guerre. Aussitôt proclamé, il est sacré solennellement à Tolède. Revêtu d'un manteau pourpre et chaussé de chaussures peintes, assis sur un trône d'argent, sa couronne d'or et de pierreries trop lourde pour être coiffée pendue par des chaînes au plafond au-dessus de sa tête, il devient ce jour-là un personnage quasi divin, sans devenir le moins du monde un monarque absolu.

Les Wisigoths de la grande période hispanique aiment opposer la pureté de leurs mœurs à la corruption de celles des Romains, notamment dans le domaine sexuel. Mais si l'adultère est — tout comme l'homosexualité — très sévèrement puni, la condition juridique de la femme

est extrêmement libérale : elle peut agir seule en justice, la puissance maritale est limitée par la loi et elle peut demander le divorce. Entre les Goths et les autres peuples du royaume, le roi Receswinthe autorise les mariages mixtes. La noblesse n'a que peu de privilèges économiques car aucune charge n'est héréditaire ; en revanche, les serfs peuvent disposer par testament de la moitié de leurs biens ; or nous ne sommes qu'au VI^e siècle : il faudra attendre sept siècles de plus pour qu'il en soit de même en France.

Ce royaume, socialement très en avance sur ses voisins, est prospère et même très porté sur le luxe : c'est que l'Espagne est riche en mines d'or, ce qui permet au fisc d'avoir la main légère et de laisser tomber en désuétude nombre d'impôts perçus du temps des Romains.

Ainsi le royaume wisigoth d'Espagne aurait pu poursuivre très longtemps ses brillantes destinées s'il n'avait été, en tant qu'hérétique, la cible des intrigues constantes de l'Église catholique. Quand en 589, croyant désarmer cette hostilité, le roi Reccared renoncera à l'arianisme, le royaume tombera peu à peu sous la tutelle des évêques soumis à Rome, ce qui précipitera sa chute cent vingt-huit ans plus tard.

A Tolède, les conciles épiscopaux, réunis de plus en plus fréquemment, devinrent, en fait, les assemblées gouvernementales. Or les évêques, à demi barbares étaient à la fois très futiles, très intolérants et très superstitieux. Ils se querellaient entre eux sur la manière de porter l'étole, sur celle de chanter les cantiques et même sur la forme de la tonsure. Ildefonse, évêque de Tolède, s'était rendu célèbre par ses écrits sur l'Immaculée Conception : le bruit se répandit aussitôt que la Vierge l'avait récompensé en l'honorant de ses faveurs ; de cette peu édifiante légende, Murillo ne craignit pas, plus tard, de faire un tableau qu'on peut toujours voir à Madrid au musée du Prado.

Mais le plus grand dommage que, par intolérance, les évêques catholiques causèrent au royaume fut la persécution systématique qu'ils infligèrent aux juifs. Jadis déportés en Espagne par Titus, ils y étaient devenus nombreux et influents. Jusque-là, ils avaient toujours vécu en bonne intelligence avec les Wisigoths ariens, très tolérants. Du jour où commença la persécution, ils se souvinrent que leurs coreligionnaires d'Afrique vivaient en paix au sein de la société musulmane ; aussi, quand les Arabes envahirent l'Espagne, ils les accueillirent en libérateurs et leur servirent même de guides et d'espions jusqu'au pied des Pyrénées.

C'est un « pronunciamento » comme il devait y en avoir tant par la suite dans l'histoire de la péninsule ibérique qui marqua pour le royaume wisigoth de Tolède le commencement de la fin. En 710, le commandant en chef de l'armée, Roderic — celui que nous appelons Rodrigue — dépose le roi Witiza et monte sur le fameux trône d'argent. Les deux fils de Witiza passent en Afrique où le khalife Moussa leur propose de les aider à reconquérir le trône, ce qu'ils acceptent imprudemment. En 711, un corps expéditionnaire de huit mille hommes, conduit par Tariq, débarque au pied du fameux rocher qui, en souvenir de l'événement, prendra le nom de Gibraltar (Djebel al Tariq = Mont de Tariq).

La bataille décisive a lieu à Jerez, sur les rives du Guadalete, le 26 juillet 711. Rodrigue, arrivé sur le terrain dans un chariot d'ivoire traîné par huit chevaux blancs, commande l'armée des Goths. Mais un officier fidèle à Witiza, le comte Julian, qui avait sous ses ordres l'aile droite, passa avec armes et bagages dans le camp ennemi. Ainsi amputée, l'armée des Goths ne put supporter le choc des Arabes et se disloqua. Quelques mois plus tard, Tolède tomba. Les chroniqueurs musulmans racontent que Tariq trouva dans le palais des rois wisigoths une salle fermée par trente-trois serrures. L'ayant fait ouvrir il y vit un coffre couvert de « lettres mystérieuses ». On y lisait : « Quand cette salle sera ouverte et cette arche violée, les Goths perdront leur royaume. »

A Jerez, Rodrigue s'était battu jusqu'à la fin. Selon les uns, il trouva la mort en combattant. Selon d'autres, il se noya dans le Guadalete où l'on retrouva ses bottes d'or et le cadavre de son cheval Orelia. Mais l'historien Sébastien de Salamanque rapporta plusieurs siècles plus tard avoir vu au Portugal, à Viseu, la tombe d'un moine portant cette inscription :

Hic requiescit Rodericus, ultimus rex Gothorum

Quant au comte Julian, la légende dit qu'il trahit par vengeance : Rodrigue, dont il était le plus intime conseiller, lui avait ravi son épouse, la Cava.

CHAPITRE III

DU CHARIOT SACRÉ AU DIEU D'ARIUS

L'évolution religieuse des Goths fut, bien entendu, commandée par celle de leur histoire.

Quitte à faire se retourner dans leurs tombes les tristement célèbres paranoïaques qui attachèrent leurs noms — et leurs forfaits — à la « théorie » des grands Aryens blonds, nous ne savons rien de l'origine ethnique des Gètes qui quittèrent il y a quelque trente siècles le plateau du Pamir¹³.

Les premiers Goths que nous voyons apparaître ne sont déjà plus un peuple homogène : le nom même de Gètes ou de Goths n'est pas un nom ethnique mais, comme nous l'avons vu, un nom à connotation religieuse ; ils forment une confédération de peuples nomades, pasteurs et chasseurs, se déplaçant exclusivement sur terre dans des chariots en se guidant sur les étoiles.

Puis, à mesure de leur avance, leurs modes de déplacement se diversifient : ils ne se contentent plus de cheminer sur terre mais remontent aussi le cours des fleuves à bord de bateaux de bois. Ils atteignent ainsi des régions fertiles et y découvrent des civilisations agricoles auxquelles ils s'adaptent en se sédentarisant ; ils ne quitteront ces régions qu'à regret, sous la poussée d'autres envahisseurs venus, comme eux, d'Asie centrale.

Enfin, au terme de leur migration, ils nous offrent le tableau d'une nation qui, ayant recueilli en cours de route l'héritage technique et culturel de la Perse, de la Grèce, de Byzance et de Rome, s'est, dans tous les sens du terme « urbanisée », de sorte que toute son organisation socioreligieuse suppose l'activité des bâtisseurs.

A chacun de ces trois stades correspond un type déterminé de représentations religieuses.

PREMIER STADE :

Les Grecs surnommaient les Goths *amaxoluoï*, c'est-à-dire « hommes du chariot ». Ce surnom était à double sens : il se rapportait d'abord, bien sûr, aux chariots de voyage. Pour ces pasteurs nomades, ces chariots étaient le centre de la vie familiale et sociale ; chaque chariot était un foyer et quand, à l'étape, les chariots étaient mis en cercle, ils formaient l'enceinte sacrée de la communauté, l'ébauche au milieu de la steppe d'une ville éphémère et donc celle de la « terre promise ». Un hiéroglyphe sacré, la rune portait le nom du chariot, *raida* ; ce n'est pas non plus par hasard si, selon les Eddas, c'est sur les roues du char de Wotan qu'une partie des runes était gravée.

Mais le mot *amasa*, chariot, désignait aussi pour les Grecs deux constellations, le Petit et le Grand Chariot, appelés aussi la Petite Ourse et la Grande Ourse. Le surnom *d'amaxoluoï* donné aux Goths signifiait donc aussi : les hommes qui se guident sur les Chariots ou Ours stellaires, ou qui les adorent. Pour les Goths comme pour tous les pasteurs nomades, la seule carte routière était en effet celle du ciel où le principal repère est la Polaire qui se trouve dans la Petite Ourse.

Bär est le nom de l'ours en gothique et en allemand ; en anglais il s'appelle *bear*, en flamand *beer*, dans les langues scandinaves *björ*. Son nom s'associe par jeu de mots à l'idée de naissance (*gebären* = faire naître) ; il est ainsi synonyme de divinité à la fois autochtone, initiale et initiatrice.

Cela nous permet de rétablir la véritable signification du mot « barbare ». Le Barbare, c'est en réalité le Fils de l'Ours, en langue gothique *Bar Baur*. Les Fils de l'Ours sont « les hommes nés », nés de père en fils au sein de la tribu (*Eingeborene*) et par là même nobles (*Edelburtig*). C'est pourquoi, par opposition à l'esclave, l'homme libre était appelé *Bar*, mot qui a donné celui de « baron ».

Pour toutes ces raisons, les Goths avaient l'ours pour emblème et le conservèrent longtemps puisqu'ils le portaient encore sur leurs étendards à la bataille de Vouillé (507) et qu'il figure sur les armoiries de plusieurs villes qu'ils ont fondées ou occupées, comme Björneborg, Hammerfest, Novgorod, Madrid, etc.

DEUXIÈME STADE :

Quand les Eddas nous disent que Wotan fut fils de Bør et de la géante Besla, cela signifie que la religion des Ases, religion agraire, est fille de

l'ancienne religion du Chariot ou de l'Ours qui était celle du nomadisme pastoral.

C'est aussi ce que nous apprend, sous une autre forme, la mythologie grecque qui appelle Borée le fils d'un Titan et de l'aurore. En effet, les linguistes pensent aujourd'hui que le nom de l'Asie, pays des Ases, vient de la racine sanskrite *ushas* qui désigne l'aurore.

Mais l'Asie n'était pas pour les Anciens ce qu'elle est aujourd'hui pour nous : elle commençait au Don qui est pour nous en Europe et n'allait pas au-delà de l'Indus. Comme l'écrit Desdevises du Désert, « ce sont les Goths qui ont donné à la religion odinique sa forme définitive » : Or, pour les Goths Wotan et les Ases étaient nés sur les bords du Don et, de là, étaient partis à la conquête de l'Europe du Nord. Cela permet donc de dater la naissance de la nouvelle religion du V^e ou du IV^e siècle avant notre ère, époque où les Goths apparaissent pour la première fois en Crimée.

C'est l'époque où ils commencent à remonter les fleuves sur des bateaux de bois. Or la rune , *ansus*, désigne à la fois les Ases et l'estuaire. C'est aussi l'époque où les Goths commencent à se sédentariser dans des régions fertiles et où l'agriculture prend, chez eux, le pas sur l'élevage. Or la mythologie des Eddas présente une cosmogonie dans laquelle transparait ce passage d'un type de civilisation à l'autre.

C'est le cas pour le récit de la création. Wotan, aidé par ses deux frères Vilé et Vé, tue le géant primordial Ymer et forme avec les débris de son corps le globe terrestre : de ses os il fait les montagnes, de ses dents les rochers, de son crâne le dôme du ciel et de sa cervelle les nuages. Le sang d'Ymer fait un grand déluge, noyant toute la race des géants, sauf Bergelymer qui se sauve en se cachant dans une huche à pain.

Aussi bien ce sang fertilisateur que cette huche à pain salvatrice témoignent que c'est l'agriculture qui est passée au premier plan.

A partir du tronc du Grand Frêne Ygdrasil, l'Arbre de Vie qui forme le pivot de l'univers, dont les racines s'étendent jusque chez les Ases et dont les feuilles toujours vertes montent jusqu'au ciel, Wotan crée alors le premier homme, Ask ; puis à partir du tronc du Grand Hêtre il crée la première femme, Embla.

La religion des Ases subit une évolution avec le temps ; le développement des arts métallurgiques provoqua une révolution de palais au sein de l'Asgard : à l'époque où les Goths sont en Scandinavie, Thor,

l'Ase au marteau, a pris le pas sur Wotan, comme en témoigne ce récit d'Adam de Brême qui visita le temple d'Upsal :

« Dans ce temple tout orné d'or, le peuple honore trois statues de dieux. Thor, le plus puissant, siégeant au milieu avec Wotan à sa droite et Freyr à sa gauche. Les significations de ces dieux sont les suivantes : Thor, disent-ils, est le maître de l'atmosphère et gouverne le tonnerre et la foudre ; Wotan, c'est-à-dire la fureur, dirige les guerres et fournit à l'homme la vaillance contre les ennemis ; le troisième est Freyr qui procure aux mortels la paix et la volupté et dont l'idole est munie d'un membre énorme. »

TROISIÈME STADE :

On peut mesurer l'évolution intellectuelle des Goths quand on les voit au IV^e siècle embrasser le christianisme sous la forme de la plus abstraite, la plus raisonneuse et la plus sophistiquée des doctrines théologiques : celle d'Arius.

Prêtre de l'Église chrétienne d'Alexandrie, Arius décida en 318 d'en remonter à son évêque nommé Alexandre qui professait, selon lui, une théologie sans rigueur. Pour Alexandre, le Fils étant Dieu comme le Père est, comme celui-ci, éternel. Pour Arius, c'était là une grave hérésie, du reste condamnée par le concile d'Antioche (270). Puisque le Père, disait Arius, a engendré le Fils — et toute l'Église est d'accord sur ce point — il faut bien qu'il ait existé avant ce dernier. Donc, en bonne logique, on ne peut dire que le Fils est éternel sans nier qu'il a été engendré par le Père, ce qui serait une autre hérésie car on aurait alors deux dieux au lieu d'un. Conclusion : ne pouvant pas être égal au Père, le Fils n'est pas d'essence divine.

Alexandre excommunia Arius mais celui-ci continue à se battre avec les seules armes du raisonnement et gagne en peu de temps des partisans dans toutes les Églises d'Orient. La hiérarchie ecclésiastique en appelle alors à l'empereur Constantin qui convoque en 325 un concile à Nicée en sommant les délégués de trancher le débat rapidement afin que les querelles religieuses ne troublent pas la paix de l'Empire. Le concile vote le credo rédigé par l'évêque Athanase et qui stipule : « Le Fils, engendré et non créé, est consubstantiel au Père. » Les Ariens sont condamnés, dépouillés de

leurs sièges épiscopaux, exilés. « C'est un fait significatif mais inquiétant, écrit l'historien Ferdinand Lot, que le premier grand concile tenu par l'Église ait délibéré et voté sous la pression d'un homme païen si peu de temps auparavant¹⁴. »

Ce n'est que le premier épisode d'une lutte à rebondissements. Trois ans plus tard un nouveau concile réuni à Tyr condamne la doctrine d'Athanase et rétablit les évêques ariens. Constantin restaure Athanase mais ce n'est pas fini, loin de là : les empereurs seront tantôt Nicéens comme Constant, tantôt Ariens comme Constance ; il y aura même deux papes rivaux, le Nicéen Libère et l'Arien Félix II. En gros, l'Empire et l'Église d'Orient sont pour Arius, l'Empire et l'Église d'Occident pour Athanase. De guerre lasse, Ariens et Nicéens tiennent un concile commun pour rechercher un compromis : les premiers renonceront à dire que le Fils a été engendré, les seconds à dire qu'il est consubstantiel au Père. Mais les extrémistes des deux camps, refusant de changer une virgule à leurs formules respectives, feront échouer cet arrangement.

Or les Goths sont partie prenante à ces extravagantes jongleries intellectuelles. Alors que l'arianisme semblait avoir perdu la partie en Occident, ils lui apportent non seulement le renfort de leur adhésion mais encore celui de leur puissance politique en pleine expansion. Suivis partout de ce qu'on appelle « l'Église fourrée », c'est-à-dire le clergé arien revêtu de fourrures teintes en rouge, leurs rois, qui sont eux-mêmes des personnages quasi sacrés, exporteront l'arianisme en Italie, en Occitanie et dans la péninsule Ibérique. L'Église romaine leur fera payer cher de n'avoir vu en Jésus que le Fils de l'Homme.

Ce qu'il faut maintenant souligner avec force, c'est que même après leur conversion à l'arianisme, même après le ralliement du dernier roi wisigoth arien. Reccared, au catholicisme et, mieux encore, quand on retrouva au XVIII^e siècle les derniers d'entre eux, jamais les Goths n'oublièrent tout à fait leurs religions premières.

Au VI^e siècle, les plus nobles d'entre les Wisigoths d'Espagne continuaient à se donner entre eux le nom d'Anses ou Ases, comme ils l'avaient toujours fait.

Plus singulier encore est ceci : la légende qui explique la chute du royaume wisigoth d'Espagne par la trahison par vengeance du comte Julian à qui Rodrigue aurait pris sa femme, la Cava, est calquée sur un vieux récit

des Eddas, celui dans lequel le conseiller Thork trahit au combat, pour se venger, le roi Sigurd Sleva qui avait violé sa femme.

Rappelons enfin la curieuse histoire des Goths qui, ayant échappé au ve siècle à la domination des Huns, trouvèrent refuge en Crimée où ils fondèrent une nouvelle Gothie et subsistèrent en tant que petit peuple distinct pendant plus de dix siècles. Dès l'époque où les autres Goths optaient pour l'arianisme, ceux-là avaient choisi le catholicisme et délèguèrent même leurs évêques à divers conciles jusqu'au XVI^e siècle. En 1562, l'érudit flamand Busbek, grand voyageur, alla les trouver et rapporta de cette expédition un précieux vocabulaire de la langue gothique qu'ils avaient, pour l'essentiel, conservée.

Deux siècles plus tard, certains de ces Goths furent faits prisonniers par des corsaires turcs. Un jésuite charitable de Vienne, le père Mondorf, les racheta en 1750, constata qu'ils parlaient toujours le gothique et les interrogea longuement sur leur religion. Certes, ils répondirent qu'ils étaient bons catholiques mais, invités à expliquer plus amplement leurs croyances, ils révélèrent que, comme tous leurs compatriotes de Crimée, ils rendaient un culte à un très vieux frêne.

Quinze siècles de christianisme n'avaient pas réussi à déraciner tout à fait l'arbre Ygdrasil, au pied duquel Wotan avait jadis découvert les runes...

DEUXIÈME PARTIE

LES TRÉSORS DES GOTHS

Les Goths ont laissé bien peu de traces écrites de leur civilisation. L'ouvrage de Wulfila est le plus important document écrit en langue gothique que nous connaissons, mais c'est une traduction de la Bible et non un produit du génie national ; de plus, nous n'en connaissons que des fragments ; enfin, il est rédigé avec une écriture et dans une langue « modernisée ». Quant à la langue et à l'écriture primitives des Goths, elles restent, comme nous le verrons, enveloppées d'un certain mystère.

Les vestiges architecturaux sont un peu plus nombreux mais, à part les quelques monuments appareillés « en arête de poisson », ils portent, eux aussi, la marque d'influences étrangères. Paradoxalement, comme nous tenterons bientôt de le montrer, le message des Goths ne s'inscrit dans l'architecture que longtemps après leur disparition de la scène historique.

C'est finalement dans leur orfèvrerie que l'empreinte véritablement originale des Goths est le plus fortement marquée ; dans ce domaine, ils ont créé des chefs-d'œuvre dans lesquels, depuis quelques années, nos propres orfèvres reviennent puiser leur inspiration, ce qui est bien la preuve qu'ils n'ont pas vieilli. On peut dire que les Goths ont mis leur âme dans leurs bijoux, et ce serait déjà une raison suffisante pour s'intéresser à leurs trésors.

Mais cette raison n'est pas la seule, ni même la principale : l'histoire des trésors des Goths, c'est à la fois celle de leurs tribulations, de leurs exploits et de leurs croyances. Et cette histoire, plus passionnante qu'un roman, ne s'inscrit pas seulement dans les pages des vieilles chroniques : des découvertes absolument extraordinaires, comme celles des trésors de Petroasa et de Fuente de Guarrazar, nous permettent, si l'on peut dire, de la dévorer des yeux.

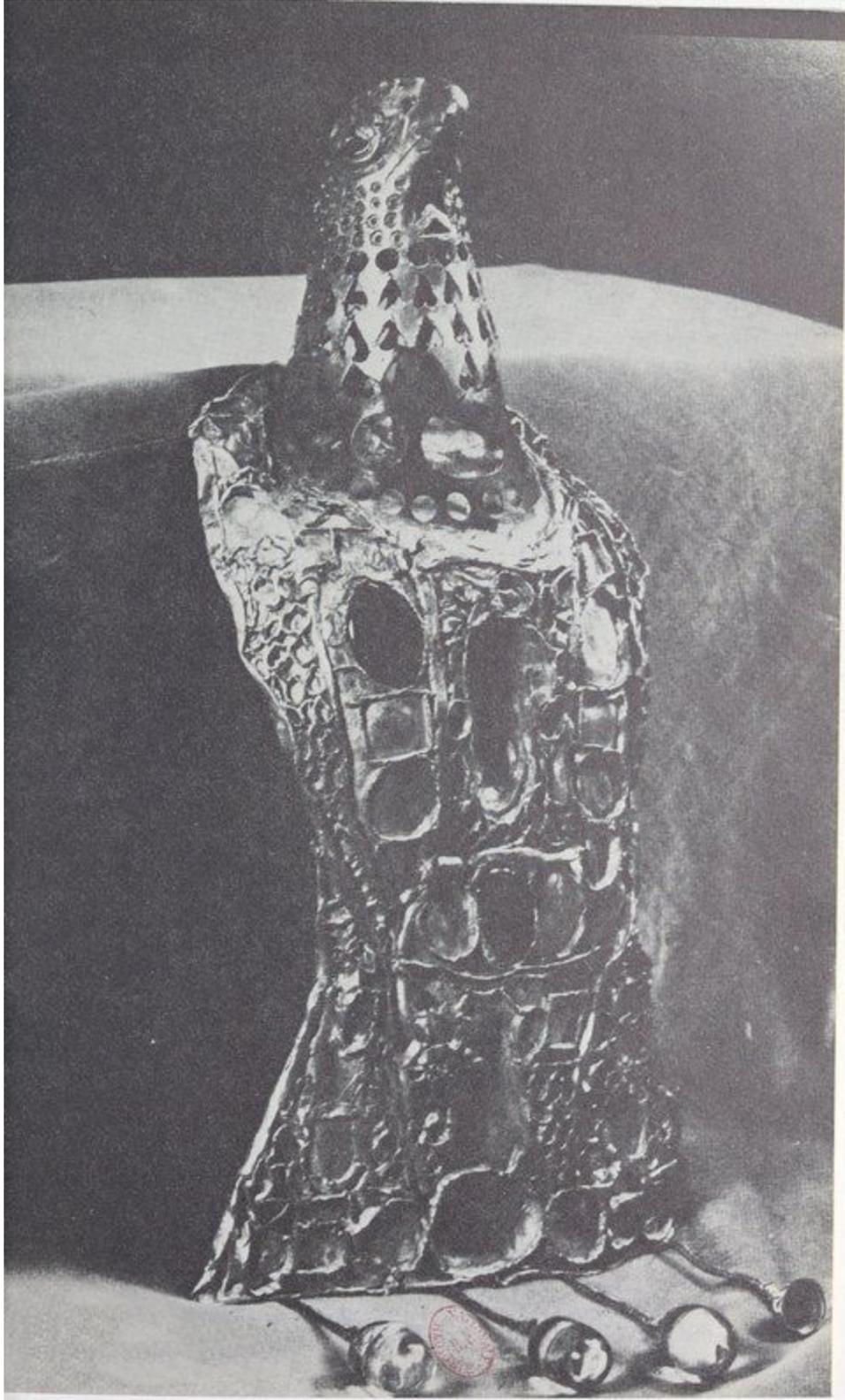
Avant d'aller plus loin, soulignons un fait de grande importance :

Le Trésor d'État des Goths se composait de deux parties bien distinctes, le Trésor royal et le Trésor Ancien.

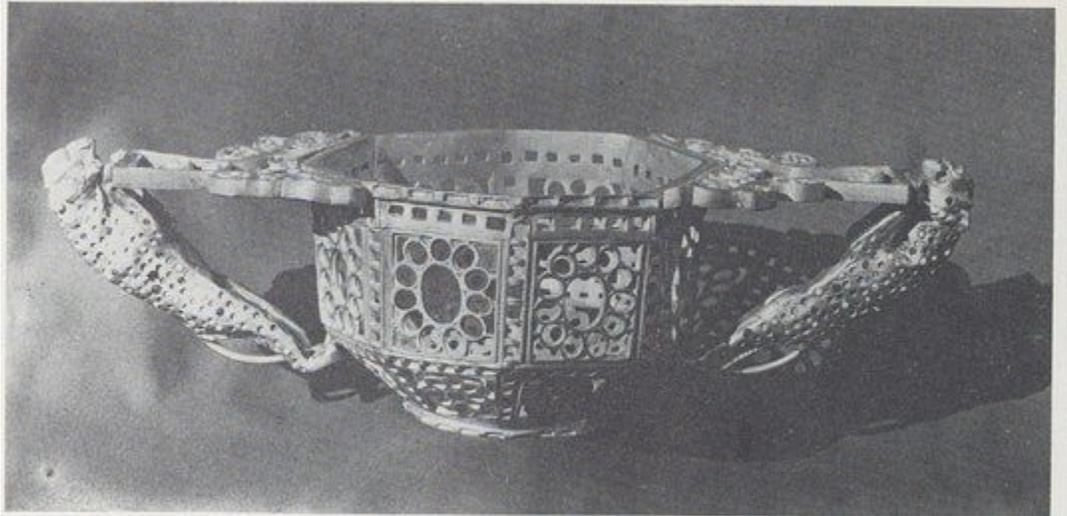
Le Trésor royal comprenait le patrimoine personnel du souverain, en particulier ses bijoux, ainsi que les recettes fiscales. « Les rois goths, écrit Desdevises du Désert, avaient conservé comme les empereurs romains un patrimoine pour défendre les intérêts du domaine de la Couronne. Ces biens devaient former une masse considérable car les rois goths restèrent vraiment riches jusqu'à la fin de leur domination. Il faut ajouter aux

ressources qu'ils tiraient du patrimoine royal une partie du produit des amendes ; il y en avait d'énormes, quelques-unes allaient jusqu'à cinq cents sous d'or ; la part du roi était considérable et formait une partie importante de ses revenus¹⁵. » Ce Trésor était géré librement par le roi qui s'en servait à l'occasion pour couvrir les dépenses publiques.

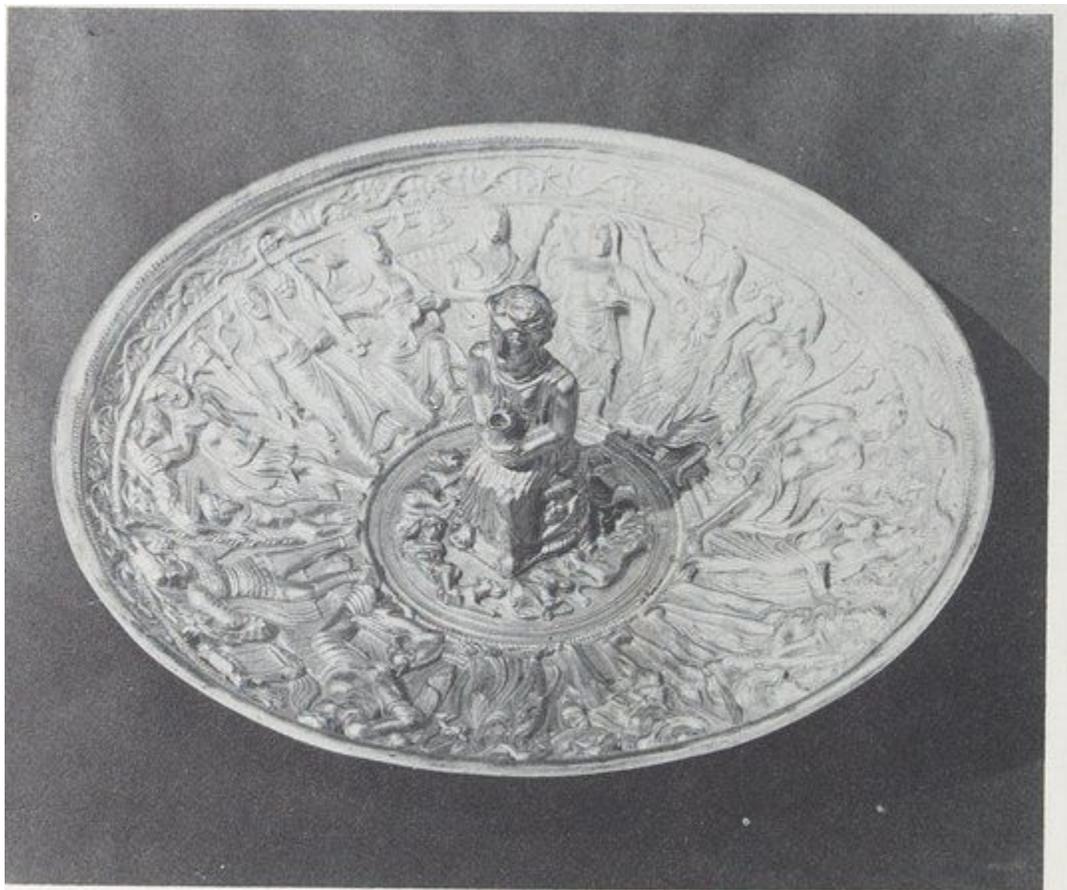
Tout autre était le caractère du Trésor Ancien. Celui-ci, constitué par le butin qu'avait accumulé la nation au cours de ses pérégrinations conquérantes, était le mémorial des exploits ancestraux. Comme l'écrit l'historien espagnol Abadal de las Vinhyas : « Le Trésor Ancien était le talisman du royaume, le garant de sa légitimité et de sa continuité¹⁶. » A la différence du Trésor royal essentiellement utilitaire, le Trésor Ancien était donc aux yeux des Goths un trésor sacré et magique ; il était inaliénable et les rois eux-mêmes ne pouvaient y toucher, sauf si l'existence même de la nation était en jeu.



Trésor wisigoth de Petroasa (Roumanie). La grande fibule. (Ph. Musée des Antiquités, Bucarest.)



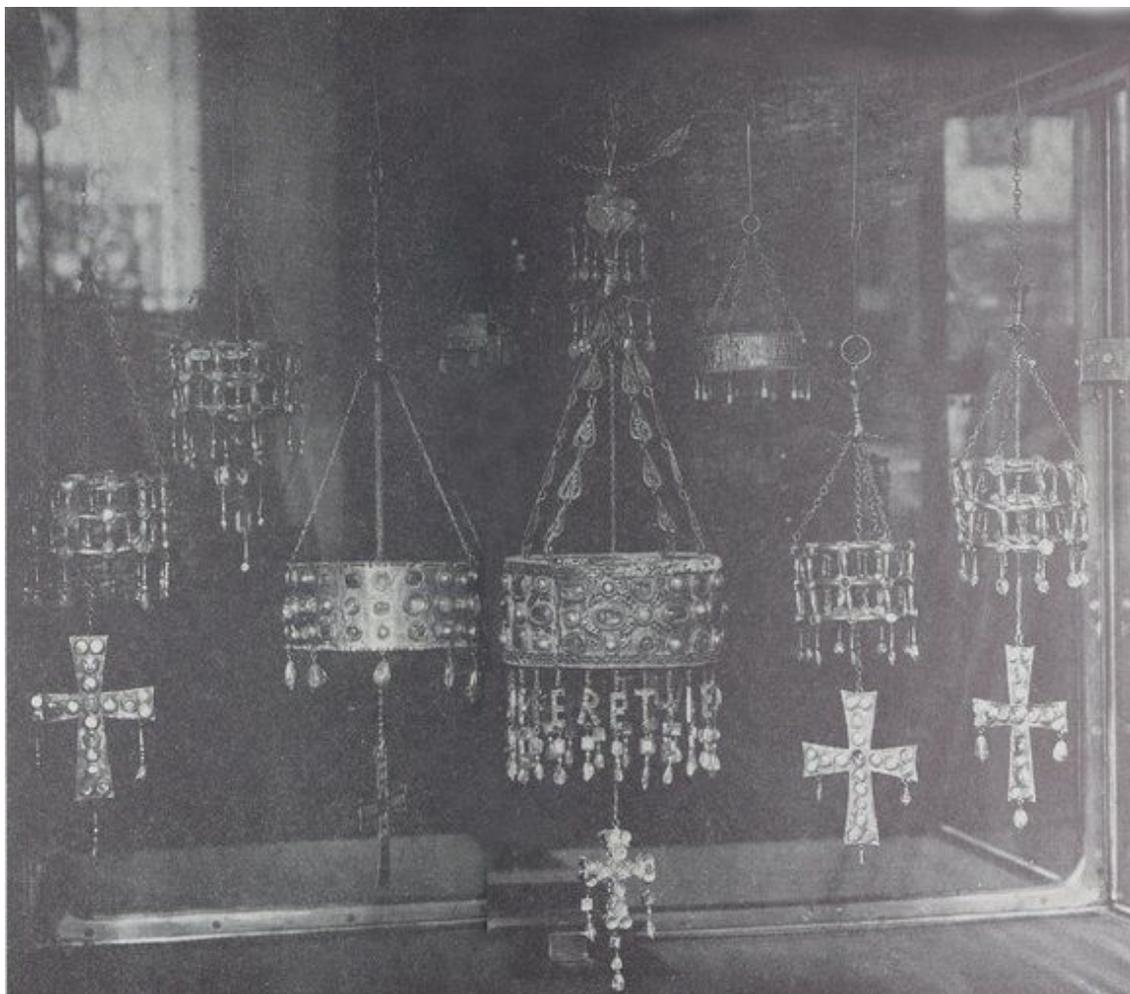
Trésor wisigoth de Petroasa (Roumanie). La coupe octogonale. (*Musée Nat. des Antiquités, Bucarest, Ph. extraite de l'ouvrage « Roumanie », Coll. Arch. Mundi - Éditions Nagel.*)



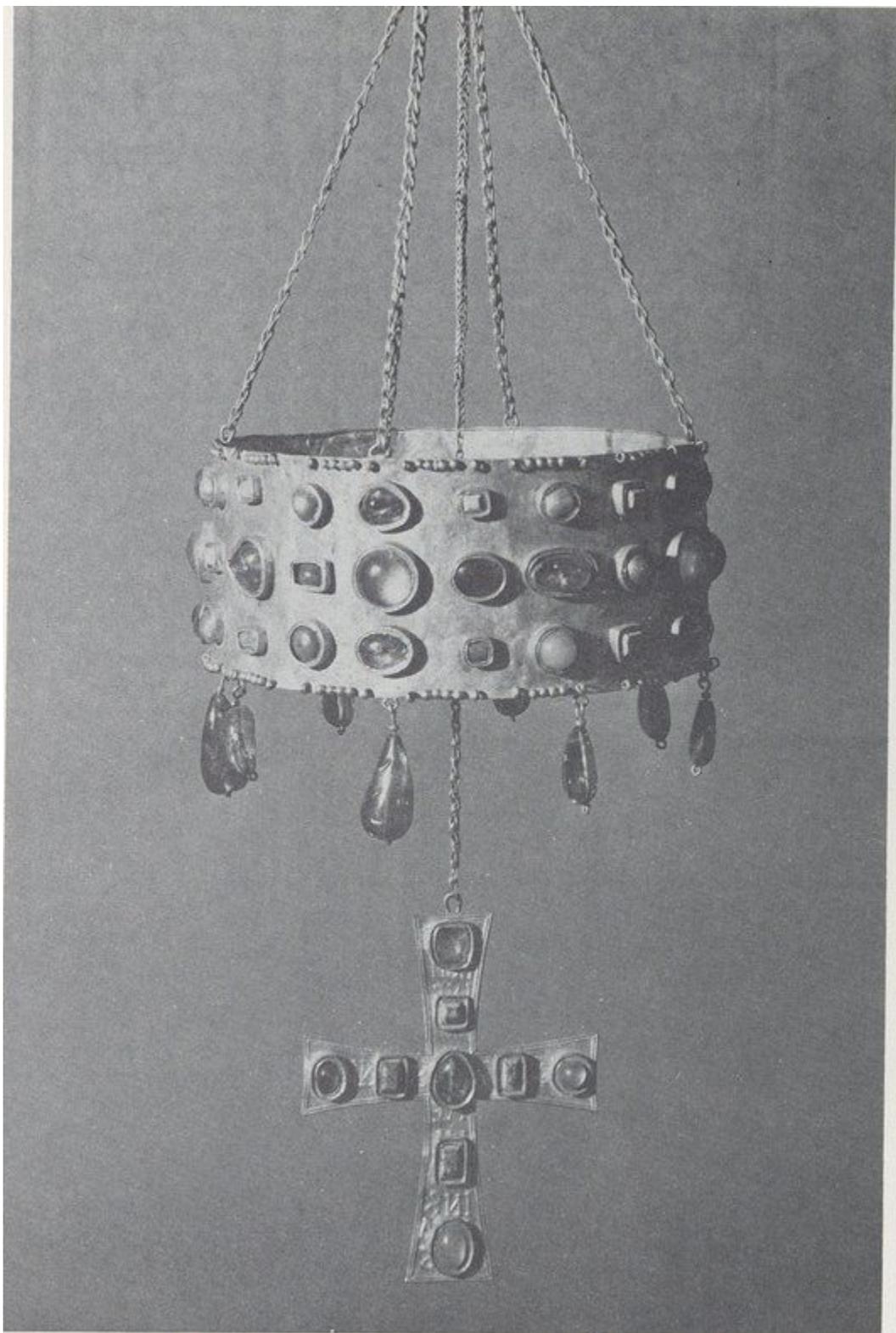
Trésor wisigoth de Petroasa (Roumanie). La grande patère. (*Musée Nat. des Antiquités, Bucarest, Ph. extraite de « Roumanie », Coll. Arch. Mundi - Éditions Nagel.*)



Pierre runique de Hunnestad. (*Musée historique de Lund - Ph. Claus Hansmann.*)



Trésor de Guarrazar (près de Tolède). Couronnes des rois goths. VII^e siècle. (Ph. Roger-Viollet.)



Couronne de Sonnica. (*Musée de Cluny - Ph. M. Beck - E.R.L.*)



La « Croix du Secret » sur un pilier wisbothique. (Musée de Narbonne - Ph. Henry.)



Le géant Finn héros de la gothique, figuré dans la crypte de la cathédrale de Lund, Suède. (Ph. Zodiaque.)

Parmi les plus beaux bijoux du Trésor Ancien figuraient deux objets extraordinaires, la Table d'Émeraude et le Missorium. On ignore l'origine de la Table d'Émeraude ; malgré son nom cette table, taillée d'une seule pièce, était probablement faite d'une pierre secondaire telle que le péridot ou peut-être même de ce plasma de verre que les joailliers goths, à la suite de ceux de Byzance, utilisaient parfois en guise de gemmes. En tout cas, c'était une pièce impressionnante, enjolivée de mille légendes par les contemporains ; l'archevêque Roderic de Tolède affirme qu'elle était soutenue par trois cent soixante-cinq pieds d'or massif. Le Missorium, lui, était un vaisseau — c'est-à-dire un vase ou un plat — d'or massif enrichi de pierreries, d'un poids de cinquante livres, poids auquel l'imagination de certains chroniqueurs, le temps aidant, n'hésita pas à ajouter un zéro. Aetius en avait fait don en 451 au roi wisigoth Thorismond, fils de Théodoric I^{er}, en remerciement pour la part décisive qu'il avait prise avec son père à la victoire des champs Catalauniques remportée sur Attila.

Le Trésor Ancien échut aux rois wisigoths d'Espagne qui, d'autre part, accumulèrent un grand nombre de bijoux destinés aux cérémonies religieuses que l'on célébrait avec grand faste.

« Les Wisigoths, écrit Menendez Pidal dans le troisième volume de son *Histoire générale de l'Espagne*, avaient la réputation de posséder la plus riche orfèvrerie et leurs temples celle d'être les mieux pourvus en objets précieux attachés au culte. » Parmi les titulaires des hautes charges représentés au VIII^e concile de Tolède, on remarque un « comte des Secrets » préposé à la garde des reliques, bijoux et ornements de la chapelle royale. Tous ces objets étaient, dans l'intervalle des cérémonies, conservés dans une pièce appelée le Sacrarium où ils étaient recouverts de voiles.

Pour protéger leurs trésors, les rois wisigoths avaient pris des précautions extraordinaires. Écoutons à ce sujet le chroniqueur arabe Aben Adhari le Marocain :

« Dans le palais de Tolède existait un appartement fermé par vingt-quatre serrures. On y gardait des trésors et butins innombrables parmi lesquels se trouvaient de mystérieuses amulettes et d'étranges figures magiques de la conservation et de la garde desquelles dépendait le sort de l'empire fondé par Ataulf. Ces talismans étaient conservés dans un coffre de marbre, beau et précieux, orné de figures symboliques. Chaque prince accédant au trône

ajoutait une serrure à la porte pour préserver ce trésor d'une profanation qui était jugée redoutable. »

Ce texte étonnant en dit long sur la fonction et le prestige du Trésor Ancien. Ce prestige était tel qu'en 625 Dagobert entra en guerre contre le roi wisigoth Swinthilla et s'avança jusqu'à Saragosse dans le but de s'emparer du fameux Missorium. Swinthilla détrôné, son successeur Sisenand, protégé des Francs, livre le Missorium aux envoyés de Dagobert. Mais les Wisigoths, indignés par ce sacrilège, attaquent le convoi qui se dirigeait vers la France, reprennent le Missorium de haute lutte et le rapportent triomphalement à Tolède¹⁷.

La Table d'Émeraude fut saisie en 711 par les conquérants arabes que conduisait Tariq. Médusés par sa splendeur, ceux-ci donnèrent au village dans lequel ils l'avaient découvert le nom de Medina Al Meyida qui signifiait : Ville de la Table. Le Missorium subit le même sort. Les deux pièces figuraient à la place d'honneur sur l'un des trente chars, construits tout exprès à Algésiras, qui ramenèrent les trésors wisigoths de Tolède à travers l'Afrique du Nord jusqu'à Damas où Tariq les déposa solennellement aux pieds du khalife Walid. Ensuite, on perd leur trace.

Mais le Trésor Ancien comprenait aussi, comme nous le verrons bientôt, deux autres pièces encore plus prestigieuses, célèbres dans le monde entier et qui nous fascinent encore aujourd'hui...

CHAPITRE PREMIER

LA FANTASTIQUE ODYSSÉE DU TRÉSOR DE PETROASA

Un matin d'avril 1837, Ion Lemnar et son beau-père Stan Avram quittent leur chaumière de Petroasa, leurs outils de carriers sur l'épaule, pour aller, comme ils le font souvent quand les travaux des champs les laissent libres, se gagner quelques *leis* en extrayant la pierre des flancs du mont Istritza.

Petroasa, district de Buzeo, dans le nord-ouest de la Valachie, tire son nom des carrières de pierre qui l'entourent. C'est le type de la bourgade dans laquelle, hormis les baptêmes, les mariages, les enterrements et les querelles d'ivrognes, il ne se passe jamais rien, surtout à l'époque où se situe cette histoire.

Le soleil tape. Lentement, car une dure journée les attend, les deux hommes, longeant le cours du torrent d'Orgaya, gravissent les pentes escarpées de la montagne, entre les mélèzes.

Les carrières du mont Istritza sont exploitées depuis des siècles. La pierre est un calcaire assez tendre qui permet un bon rendement. C'est pourquoi il ne reste plus guère d'endroits que les masses et les barres à mines, maniées par les générations successives, n'aient déjà dénudés.

Celui où Ion et Stan vont travailler pour le compte d'un maître maçon est l'un des derniers. Il se trouve près de la vigne des Ardélians — un surnom que les Valaques donnent à leurs voisins les Transylvaniens.

A présent, voici le gendre et le beau-père à l'œuvre. L'un frappe et fend, l'autre fait levier et quand un bloc commence à se détacher, les deux hommes poussent avant qu'il ne roule le traditionnel cri d'alarme, longuement modulé, qui retentit jusque dans la vallée.

Soudain, quelque chose intrigue Stan, le plus expérimenté des deux : devant lui, quelques blocs de pierre ont déjà été grossièrement taillés ; seule leur partie supérieure émerge du sol ; entre ces blocs, les interstices ont été comblés avec une terre noire qu'on ne trouve pas sur l'Istritza.

Intrigués, nos deux carriers commencent à déchausser ces blocs un à un : ils forment le plafond d'une sorte de petit tumulus au fond duquel ils aperçoivent une énorme masse d'objets brillants. Et soudain, Ion Lemnar et Stan Avram sursautent et se regardent sans pouvoir articuler un seul mot : Ce sont des bijoux d'or, la plupart sertis de pierres précieuses. Il y a une statuette, des plateaux, des cruches, des coupes, des colliers, des bracelets, des anneaux, des broches : Au total vingt-trois pièces pesant une quarantaine de kilos.

C'est ainsi que deux paysans analphabètes découvrirent par le plus grand des hasards un trésor fabuleux, le seul trésor des Goths que nous possédions avec celui de Fuente de Guarrazar.

Sur l'Istritza, les soirées sont froides. Ion et Stan avaient chacun une grande couverture de laine qu'ils portaient roulée en bandoulière comme on leur avait appris à le faire quand ils étaient soldats et que des officiers insolents, poudrés et portant corset, les faisaient tourner en bourrique. Ils les déployèrent sur le sol, y placèrent les bijoux après les avoir sommairement nettoyés avec de l'herbe, attendirent prudemment la tombée de la nuit et, munis de leurs deux « malles à quatre nœuds », reprirent, lourdement chargés, le chemin de Petroasa.

Quand le contenu des deux couvertures fut étalé sur la table familiale, la maisonnée ne put étouffer ses cris. Il y avait là :

1. Un plateau d'or massif, martelé, avec décor poinçonné, de 56 centimètres de diamètre. Poids : 7,154 kg.

2. Une patère d'or massif de 26 cm de diamètre, ornée de 17 personnages sculptés dans la masse. Poids : 1,941 kg.

3. Une statuette d'or massif représentant une déesse assise, probablement Cybèle. Hauteur : 7,5 cm. Poids : 109 g.

La statuette prend place sur *l'ombos* qui se trouve au centre du plateau. L'ensemble est connu sous le nom de Grande Patère de Petroasa.

4. Une cruche à vin (*ænochoè*) en or repoussé et gravé. Hauteur : 26 cm. Poids : 1,715 kg.

5. Une coupe d'or octogonale à décor cloisonné avant pour anses deux panthères ocellées de rubis. Poids : 2,409 kg.

6. Une coupe d'or dodécagonale à décor cloisonné, ornée de grenats et de saphirs, ayant pour anses deux panthères ocellées de lapis-lazuli. Poids : 1,518 kg.

7. Une broche d'or (*fibule*) en forme d'oiseau de proie, ornée de cabochons de grenat et de quatre pendeloques de cristal de roche. Poids : 817 g. C'est elle qui est connue sous le nom de Grande Fibule de Petroasa.

8. Une fibule d'or en forme d'ibis ornée de cabochons de rubis-balai et de pendeloques. Hauteur : 25 cm. Poids : 540 g.

9. Une autre fibule identique. Poids : 525 g.

10. Une fibule en forme d'oiseau de proie. Or à décor cloisonné orné de cabochons, pierres fines et pendeloques. Hauteur : 12,5 cm. Poids : 204 g.

Ces fibules en forme d'oiseaux, la grande et les trois plus petites, frappèrent tellement l'imagination des paysans roumains que l'ensemble du trésor de Petroasa prit dans le pays le nom de « poule aux poussins d'or » ; ces paysans ne soupçonnaient pas un seul instant, bien sûr, qu'une vraie poule d'or avec ses poussins, don de la reine wisigothe Theodelinde, existait bien loin de leur pays, dans le trésor de la cathédrale de Monza, en Italie.

11. Un collier d'or à décor cloisonné, orné de pierres fines. Diamètre : 20 cm. Poids : 219 g.

12. Un collier formé par une tige d'or cylindrique. Diamètre : 17 cm. Poids : 128 g.

13. Un collier d'or identique au précédent mais portant une inscription.

Ce dernier collier, aujourd'hui fragmenté, n'est pas la pièce la plus spectaculaire du trésor de Petroasa mais il en est la pièce maîtresse par les révélations qu'il nous apporte. Nous aurons à en reparler longuement. Avec lui s'achève l'inventaire de ce qu'on peut encore voir du trésor.

Mais sur la table familiale des Lemnar et des Avram, ce soir-là, figurait aussi tout le reste, qui devait bientôt disparaître mais dont Ion et Stan, plus tard, donnèrent dans leur naïf langage une description assez précise.

A savoir :

14. « Un cercle d'or grand comme un fond de chapeau, avec fermoir mais sans pierres précieuses. »

15. Un « cercle d'or » identique au précédent mais, de plus, couvert d'inscriptions.

16. « Un cercle d'or plus fin. »

17. Une seconde *ænochoè* « d'une capacité d'une demioca » (c'est-à-dire 0,7 l) et « haute d'une palme princière » (c'est-à-dire 24 cm), qui devait donc faire la paire avec la première.

18. Une patère « grande comme la coiffe d'un chapeau » mais sans figures.

19. Une fibule en forme d'oiseau « avec des pierres de la grosseur des graines de lin ».

20. « Un cercle d'or de la grandeur d'un fond de chapeau, orné de pierres. »

21. Un cercle identique au précédent, mais sans pierres.

22. Un bracelet plat avec un chaton « de la grosseur d'un *para* » (c'est-à-dire 1,2 cm) où manquait la grosse pierre mais orné de « petites pierres rouges ».

23. Un autre bracelet identique au précédent.

Dans la pénombre, sous la lampe à huile, l'or et les rubis semblaient se changer en flammes et en braises, jetant des lueurs furtives et inquiétantes. Tous étaient fascinés mais n'en menaient pas large, surtout les femmes : en effet les paysans roumains étaient encore persuadés à cette époque que la trouvaille d'un trésor caché finit toujours par porter malheur, et en l'occurrence ce fut le cas.

Rendre ce monceau de bijoux à la terre qui l'avait abrité des convoitises pendant des siècles ? Il n'en était pas question : la famille était très pauvre et cette découverte, pensait-elle, allait transfigurer son destin. Mais il n'était pas question non plus de garder cet or mystérieux à la maison : ce pouvait être bien trop dangereux.

Après avoir palabré, tergiversé et tenu conseil de famille, Ion et Stan se décidèrent à mettre dans la confiance leur parent Nicolas Baciù et ses deux fils qui acceptèrent de cacher les bijoux dans leur grenier. Ils y restèrent près d'un an, dormant sans adoucir le moins du monde le sort de ceux qui les avaient trouvés.

Un jour, ne sachant que faire de leur trouvaille, les hommes racontent l'affaire, à voix basse, au maître maçon pour lequel ils travaillent souvent dans la carrière. C'était un Albanais du nom d'Alexandre Verussi. Il réussit à se faire confier l'un des colliers et se rend à Bucarest pour le montrer à un orfèvre de sa connaissance nommé Probaca. A son retour, il demande à voir les autres bijoux et propose d'acheter le tout pour quatre mille piastres, somme ridicule puisqu'elle équivalait à peu près à deux mille de nos francs. Le marché est aussitôt conclu. Toutefois Baciù avait jugé bon de soustraire en cachette du lot qu'il avait montré à Verussi la grande coupe d'or dodécagonale ornée de rubis, de lapis-lazuli et de saphirs.

Dans le grenier de Nicolas Baciù se déroule alors une scène de vandalisme inouïe : Armé d'une hache, l'Albanais se met à briser certaines pièces et à en aplatir d'autres dans le but de les vendre à la casse. Cabochons et pierres fines sautent hors de leurs chatons mais le sauvage ne s'en soucie pas car il les prend pour de la verroterie. Quelques jours plus tard, son compère l'orfèvre l'ayant instruit de sa grossière erreur, il revient pour les réclamer. Il n'en obtient que quelques-unes car Baciù a ramassé et caché les plus grosses. Quant aux plus petites, il les a tout bonnement jetées au fumier.

Mais en fouissant dans le fumier, les porcs les exhument. Des enfants les ramassent et aussitôt tout le village murmure qu'il se passe décidément chez Nicolas Baciù des choses bien étranges.

La rumeur vient aux oreilles du gros fermier Gheorghe Frunza-Verde. C'est le patron de Baciù. Il cuisine celui-ci de telle façon que Nicolas prend peur et lui raconte toute l'affaire. Le fermier en profite pour se faire remettre la précieuse coupe puis se rend chez Verussi dans le but de le faire chanter. Pour acheter son silence, l'Albanais lui donne alors l'un des colliers d'or et une petite somme. Mais Frunza-Verde s'estime dupé et va dénoncer tout le monde aux autorités.

Nous sommes, ne l'oublions pas, en 1838. L'unité roumaine a été disloquée depuis plus de deux siècles, en même temps que Michel le Brave était assassiné, et n'est pas encore reconstituée. La Valachie, noyau de la nation, n'est à cette époque qu'une principauté vassale du sultan, que gouverne bien un *hospodar* élu par les nobles mais dont la Turquie et la Russie se partagent en fait la tutelle.

L'affaire semblant grosse, le hospodar Alexandre Ghyka nomme une commission à laquelle il assigne une double tâche : procéder à des fouilles autour du site de la découverte et interroger tous ceux qui ont été mêlés à l'imbroglio.

Les fouilles ne donnèrent aucun résultat. Par contre, la commission eut plus de succès dans les interrogatoires car ses méthodes, calquées sur celles de l'administration ottomane, étaient dépourvues d'aménité : elle fit soumettre à la torture Ion Lemnar, Stan Avram, Nicolas Baciù, Anastase Verussi et même Gheorghe Frunza-Verde, le fermier dénonciateur. On parvint ainsi, dans un premier temps, à récupérer la coupe dodécagonale et deux colliers d'or, le tout intact.

L'Albanais Verussi s'obstina dans le mensonge aussi longtemps qu'il le put : il prétendit avoir revendu le trésor pour huit mille piastres à un marchand ambulant inconnu. Mais à Bucarest, la police avait intercepté la correspondance échangée entre Verussi et son compère l'orfèvre Probaca. Cette correspondance en main, le prince Ghyka, frère du hospodar Alexandre, procéda alors lui-même à la confrontation des deux hommes. Le prince était, par chance, un grand connaisseur et un fervent archéologue qui ne s'en laissait pas conter. Confondus, les deux hommes durent avouer que, pris de court par le déclenchement de l'enquête, ils avaient caché en grande hâte ce qui restait des bijoux dans un trou creusé sur une des berges de la rivière Câlneu. Les autorités y trouvèrent en effet dix pièces, pour la plupart très abîmées, qui, jointes aux trois qu'on avait récupérées auparavant, forment tout ce qu'on peut voir aujourd'hui, au Musée national de Bucarest, du fabuleux trésor goth de Petroasa.

Mais dix autres bijoux avaient disparu, parmi lesquels le second collier à inscription dont l'intérêt archéologique était probablement inestimable, si l'on en juge par le premier, qui nous a été conservé. Parmi ces dix pièces, les unes ont presque sûrement été fondues par l'orfèvre Probaca mais Alexandre Odobescu, qui fut à la fin du siècle dernier le directeur des Antiquités de Roumanie, estime que les autres ont été vendues. Le hasard, qui est si souvent le seul maître en matière de trouvailles archéologiques, permettra peut-être un jour que l'on remette, Dieu seul sait où, la main dessus.

Mais les tribulations du trésor de Petroasa n'avaient pas pris fin le jour où on avait fait rendre gorge à ses pillards : elles ne faisaient même que commencer.

Sauf le plateau d'or de plus de sept kilos, la Grande Patère, la coupe dodécagonale et l'un des colliers, les bijoux étaient, comme nous l'avons dit, en piteux état. De plus, si l'on avait retrouvé chez Baciú des escarboucles, des lapis-lazuli, des amandines, des turquoises et des lames de cristal de roche, Verussi avait vendu à on ne sait qui les émeraudes, les rubis, les saphirs et les perles fines. En 1867, Alexandre Odobescu transporta donc le trésor de Bucarest jusqu'à Paris où un joaillier dont il ne révéla jamais le nom entreprit de le restaurer. Les bijoux furent ensuite exhibés dans la capitale française à l'occasion de l'Exposition universelle, dans une châsse de fer construite spécialement, placée à une hauteur telle qu'on voyait assez mal son contenu ; on la refermait le soir à l'aide d'un

système compliqué de manivelles et de clefs. L'année suivante, le trésor fut exposé à Londres.

Mais en Roumanie, ces pérégrinations du trésor le plus somptueux, et de loin, que possédait le pays, souleva une véritable tempête de protestations : Des journaux attaquèrent violemment Odobescu ; les uns le soupçonnaient d'avoir entrepris sur ordre du gouvernement roumain des tractations pour vendre les bijoux à la France et à l'Angleterre ; d'autres allaient jusqu'à affirmer que la vente avait déjà eu lieu et que les bijoux appelés à revenir en Roumanie n'étaient que des copies exécutées en secret à Paris sous couleur de restauration. Les conditions dans lesquelles le trésor goth de Fuente de Guarrazar, trouvé peu après celui de Petroasa, avait été transféré en France, fournissaient un aliment à ces soupçons. Quoi qu'il en soit, en 1872, le trésor regagna Bucarest où on l'entreposa, dans sa châsse de fer mécanique, à la bibliothèque du Sénat.

Mais le destin s'acharnait contre le trésor de Petroasa : Dans la nuit du 2 au 3 décembre 1872, il disparut de nouveau.

Quelqu'un avait remarqué que le soir, quand les visites étaient terminées, les gardiens négligeaient d'effectuer la manœuvre compliquée de fermeture de la fameuse châsse. Quelqu'un s'était introduit à l'aide de fausses clefs au rez-de-chaussée du bâtiment, avait découpé à la scie le plafond de bois et s'était hissé au premier étage où se trouvaient les bijoux dont il s'était emparé sans difficulté. Mais dans sa fuite, le voleur avait perdu la coupe dodécagonale qu'on retrouvera le lendemain dans un jardin public.

Ce voleur était un ancien séminariste du nom de Pantalescu. Comme son butin était encombrant et pesait dix-neuf kilos, il n'avait rien trouvé de mieux que d'aplatir les pièces pour pouvoir les glisser dans sa culotte. Rentré chez lui, il les avait cachées dans son piano. C'est là que la police les trouva quand elle eut identifié le bonhomme qui avait déjà été plusieurs fois condamné.

Mais pour la deuxième fois le trésor de Petroasa avait subi le martyre. Pantalescu avait coupé en quatre morceaux le grand plateau d'or de sept kilos et avait déjà fondu dans un creuset l'un des morceaux au moment où on vint l'arrêter. Il ne restait donc plus qu'une chose à faire : procéder à une seconde restauration du trésor.

Cette fois, on fit venir un orfèvre de Berlin dont le nom, comme naguère celui de son confrère parisien, fut tenu secret. Il prit des moulages, exécuta des fac-similés et restaura les originaux.

Les tribulations du trésor de Petroasa ne prirent pas fin pour autant. En août 1944, quand l'armée rouge entra en Roumanie, les autorités soviétiques mirent la main dessus et le firent transporter en U.R.S.S. : l'ordre émanait de Staline en personne ; plus encore qu'à la valeur marchande inestimable du trésor, le vieux dictateur du Kremlin s'intéressait en effet à l'énigme contenue dans le collier à inscription car, dans les années 40, il échafaudait une théorie sur la « langue japhétique ». Le trésor devait rester en U.R.S.S. une vingtaine d'années, à l'abri de la curiosité publique. Après la mort de Staline, ce n'est pas sans peine que la Roumanie parvint à le récupérer. Dans quelles conditions ? Mystère. « Nous avons dû exiger sa restitution », m'a seulement dit un diplomate roumain en poste à Paris.

Aujourd'hui, le trésor goth de Petroasa a repris sa place au Musée national des Antiquités de Bucarest. Certains s'obstinent pourtant à prétendre qu'il ne s'agit que de copies et que les pièces originales se trouvent (selon les versions) en Angleterre, en Allemagne, en U.R.S.S. ou en Suisse, à l'abri dans une chambre forte. Le record de mythomanie a été battu il y a trois ans par la revue française *Charivari* qui a fait passer des photos du trésor de Petroasa pour des photos du trésor de... Rennes-le-Château !

Pour qui a pu contempler à loisir le trésor de Petroasa, tous ces romans-feuilletons ne méritent pas le moindre crédit. D'une part, faire faire des copies de tels bijoux dans les mêmes matières que les originaux aurait coûté autant d'argent que n'en aurait rapporté la vente de ceux-ci et n'aurait donc présenté aucun avantage. D'autre part et surtout, certaines des pièces du trésor de Petroasa, comme le grand plateau et l'œnochoè, ont tellement souffert du vandalisme à répétition qu'elles en portent encore les traces en dépit des restaurations : Il est évident que ces blessures mal cicatrisées sont le témoignage le moins réfutable de leur authenticité. Mais si les imaginations dérivent, ils ne faut pas trop s'en étonner : ses invraisemblables tribulations ont valu au trésor de Petroasa une réputation d'ubiquité qui est, en somme, l'hommage des rêveurs à sa splendeur.

Ce trésor n'est certes pas le seul échantillon d'orfèvrerie gothique que l'on ait trouvé dans l'ancienne Dacie. Il faut encore signaler :

— Les deux trésors d'Apahida, avec leur œnochoè d'argent décorée de scènes bacchiques, leur aigle et leur rosace d'or ornés d'amandines, leurs bracelets, leurs fibules, leurs bagues et leurs boucles d'oreilles.

— Les deux superbes boucles de ceinture à tête d'aigle, en or serti d'amandines et d'émeraudes, trouvés à Cipau et à Fundatura.

— Le trésor de Somoceni avec son pendentif.

Mais le trésor de Petroasa non seulement les surclasse de très loin quant à la richesse mais encore et surtout présente une inestimable valeur historique.

L'origine gothique de ce trésor est parfaitement bien établie. Déjà, Alexandre Odobescu écrivait :

« Vainement on chercherait à ne voir dans le curieux assemblage de bijoux et de vases aux formes étranges qui caractérise le trésor de Petroasa que des objets de luxe appartenant à l'industrie byzantine ou orientale. Les indices de leur origine gothique apparaissent fortement marqués dans la plupart des pièces qui composent ce trésor. »

Aujourd'hui encore, le professeur E. Condurachi, directeur de l'Institut d'archéologie de Bucarest, souligne :

« Le trésor de Petroasa illustre de manière frappante les traits essentiels de l'art de cette période. Cet art est né sur les bords de la mer Noire. Ses produits les plus raffinés, véhiculés par les Goths à travers toute l'Europe jusqu'à la lointaine Espagne, sont à la base de tout l'art du Moyen Age. »

Trésor goth, le trésor de Petroasa est, de plus, un trésor royal. Sur ce point aussi, tous les archéologues sont d'accord ; ils ne divergent que sur la personne du monarque auquel il convient de l'attribuer. Pour les uns (parmi lesquels Odobescu), c'est le trésor du roi wisigoth Athanaric qui régna dans la seconde moitié du IV^e siècle ; pour d'autres (parmi lesquels Condurachi), c'est le mobilier funéraire d'un roi ostrogoth non identifié qui aurait régné au ve siècle.

Cette dernière thèse paraît fragile, d'une part à cause de son imprécision, d'autre part et surtout parce qu'il est bien difficile de considérer comme mobilier funéraire le trésor de Petroasa étant donné qu'il n'a pas été trouvé dans une tombe, que l'on n'a pas trouvé de tombe à proximité et que, en tout état de cause, nous savons, par l'exemple d'Alaric le Grand, que l'on n'ensevelissait pas les rois goths dans les montagnes mais dans le lit d'un cours d'eau.

Par contre, l'attribution du trésor de Petroasa à Athanaric peut se fonder sur la lecture de l'historien latin Ammien Marcellin qui vivait à la même époque que ce roi et qui fut un compagnon d'armes de l'empereur Julien. Au livre XXXI de son *Histoire*, chapitres III et IV, nous trouvons en effet des récits circonstanciés dont la découverte faite à Petroasa nous confirme l'exactitude.

Athanaric, roi puissant et combatif, avait longtemps tenu tête à l'empereur romain Valens, qui devait du reste périr plus tard de la main des Goths. Quand les Huns eurent détruit en 375 l'empire que les Ostrogoths avaient fondé aux dépens des Sarmates, de la Baltique à la mer Noire, Athanaric, à la tête des Wisigoths établis dans la région du Dniestr, entreprit de leur résister et, pour ce faire, disposa ses troupes en deux échelons de part et d'autre du fleuve. Et Ammien Marcellin raconte :

« Mais les Huns, qui sont pénétrants, soupçonnant qu'il devait y avoir un corps de troupe plus loin, passèrent devant ceux qu'ils avaient vus et feignirent de se reposer comme s'ils étaient sans inquiétude. Dès que la lune fut levée, ils passèrent le fleuve à gué, ce qui était le meilleur parti, et dans la crainte que quelque courrier ne portât l'alarme au camp des Goths, ils fondirent à l'improviste sur Athanaric qu'ils forcèrent dans la première surprise, après lui avoir tué quelque monde, à chercher asile dans les montagnes. Il fut si consterné de cet étrange événement que, craignant encore plus pour l'avenir, il entreprit de fortifier par de hautes murailles l'espace qui est entre les bords du Gérase en côtoyant les terres des Taïfales jusqu'au Danube. »

Ce premier récit d'Ammien Marcellin est pleinement confirmé par l'existence de vestiges de la forteresse d'Athanaric à l'endroit indiqué : entre le Sereth (anciennement appelé le Gérase), le Pruth qui formait frontière avec les Scythes Taïfales, et le Danube. Cette forteresse s'étendait sur trois hectares, du lac Bartèche au lieu-dit Serghina où une tuilerie approvisionnait en matériaux les bâtisseurs. Ceux-ci avaient nommé leur forteresse Dinigothia, c'est-à-dire la Gothie du Danube.

Cependant — c'est encore Ammien Marcellin qui nous l'apprend — la pression des Huns ne cessant pas, les Wisigoths durent effectuer un nouveau repli. Une partie d'entre eux, conduits par Fritigern, entra en pourparlers avec l'Empire pour s'établir comme colons au sud du Danube,

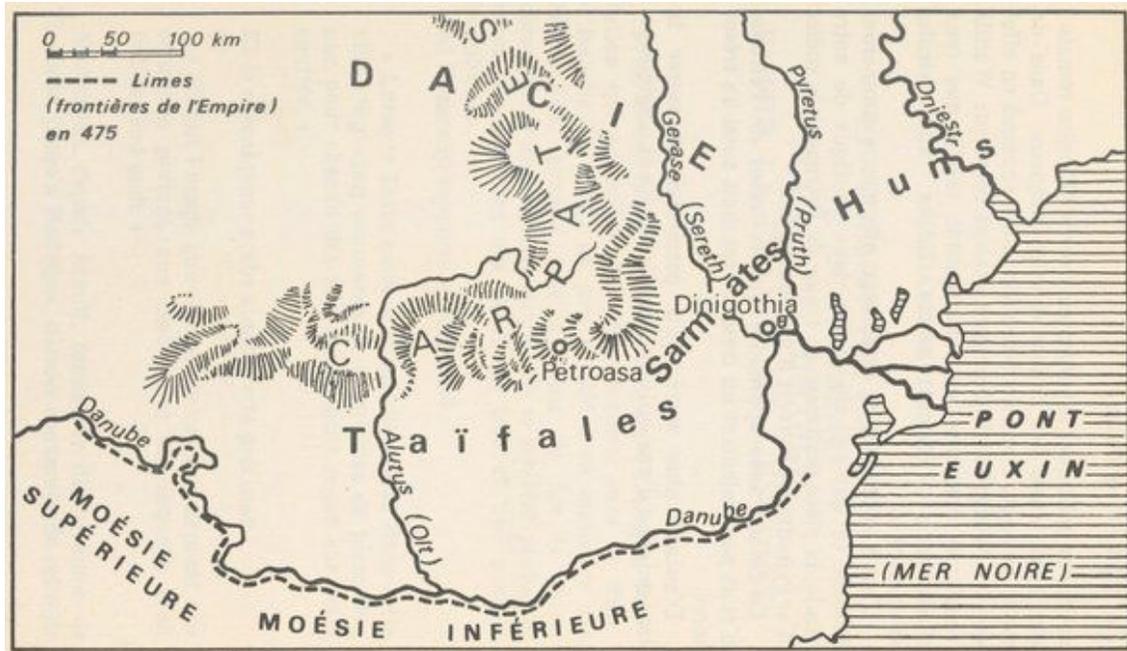
en territoire romain. Mais si l'on en croit Ammien Marcellin, ce ne fut pas le cas d'Atharic et de son armée :

« Atharic, qui craignait un refus des Romains, se retira. Il se rappelait le mépris qu'il avait témoigné à Valens lorsqu'il avait été question de traiter avec lui et que, alléguant qu'il s'était engagé par serment à ne jamais mettre le pied sur le territoire romain, il avait sous ce prétexte forcé ce prince à venir conclure la paix au milieu du fleuve. Craignant que Valens n'en conservât encore du ressentiment, il se rendit avec son monde, après avoir chassé les Sarmates, à Calcalande, lieu inaccessible par ses forêts et ses hautes montagnes. »

Si maintenant nous regardons la carte de l'ancienne Dacie, nous voyons que Dinigothia était située dans la plaine et que l'actuelle Petroasa, située sur les contreforts des Carpathes, à une soixantaine de kilomètres plus à l'ouest, de l'autre côté du Gérase, était bien située en territoire sarmate, *extra provinciam* depuis l'an 118. Puisque les Huns barraient la route à l'est et au nord, puisque Atharic refusa de suivre Fritigern vers le sud et puisqu'il gagna les montagnes, il ne put donc se diriger que vers l'ouest, vers les Carpathes. Ammien Marcellin nous dit qu'il se retrancha « à Calcalande ». Mais, étymologiquement parlant, qu'est-ce que Calcalande ? C'est le pays de la roche calcaire (latin : *calx, calcis*), c'est le synonyme exact de Petroasa.

Telles sont les données qui permettent de reconnaître dans le trésor de Petroasa le trésor du roi wisigoth Atharic. Elles permettent même de préciser la date de son enfouissement : 380, année où Atharic abandonna sa retraite, franchit le Danube et se rendit à Constantinople où il devait mourir peu après.

Mais la séparation entre les Wisigoths de Fritigern et ceux d'Atharic n'était pas seulement motivée par des attitudes politiques divergentes envers l'Empire romain : elle avait aussi des causes d'ordre religieux. Dans un autre passage, Ammien Marcellin nous apprend en effet que les Wisigoths de Fritigern étaient ceux que Wulfila venait de convertir au christianisme tandis que ceux d'Atharic « étaient restés fidèles aux vieilles croyances ».



C'est à la lumière de ce passage que nous examinerons bientôt ce qui est, du moins dans l'optique de notre étude, la pièce maîtresse du trésor de Petroasa : le collier d'or cylindrique couvert d'une inscription.

Ce collier nous apprendra que le trésor de Petroasa n'était pas seulement un trésor royal mais aussi un trésor sacré.

D'autant plus sacré qu'il permettait d'assurer la transmission d'une écriture à la fois secrète et magique.

CHAPITRE II

LE TRÉSOR DE FUENTE DE GUARRAZAR, POMME DE DISCORDE ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE

Si les membres de l'Académie royale d'Espagne, institution qui au milieu du siècle dernier, sous le règne d'Isabelle II, jouait un peu le rôle d'un ministère des Beaux-Arts, avaient pris la peine de lire le vieux chroniqueur arabe Al Kazaradji, ils se seraient probablement épargné bien des maux de tête et une pénible humiliation.

Al Kazaradji rapporte en effet ceci :

« Lorsque Tariq entra à Tolède, il trouva dans cette ville vingt-cinq couronnes d'or enrichies de pierreries, une pour chacun des rois qui avaient régné sur cette contrée. »

Et le chroniqueur arabe ajoute cette précision :

« C'était l'usage que chacun de ces rois déposât une couronne portant une inscription sur laquelle était indiqué son nom. »

Seulement, depuis Ataulf, fondateur du royaume de Toulouse, jusqu'à Rodrigue, dernier souverain de celui de Tolède, le nombre des rois wisigoths ne fut pas de vingt-cinq mais de trente-trois.

LES TRENTE-TROIS ROIS WISIGOTHS DE TOULOUSE ET DE TOLÈDE

1. ATAULF (411-415). Fonde le royaume de Toulouse.
2. SIGERIC (415).

3. WALLIA (415-419). Conquiert la plus grande partie de l'Espagne.
4. THÉODORIC 1^{er} (419-451). Tué en combattant les Huns aux champs Catalauniques.
5. THORISMOND (451-453). Le Missorium.
6. THÉODORIC II (453-466).
7. EURIC (453-486). Soumet la province espagnole de Tarraconaise. Apogée du royaume de Toulouse.
8. ALARIC II (486-507). Fait rédiger le Bréviaire d'Alaric. Vaincu et tué par Clovis à Vouillé.
9. AMALRIC (507-531). Épouse Clotilde, fille de Clovis. Vaincu par son beau-frère Childebert à Narbonne. Agonie du royaume de Toulouse.
10. GÉSALIC. Se montre extrêmement hostile aux Romains.
11. TEUDIS.
12. TEUDEGISILL.
13. AGILA. Tué en 554 par Athanagilde.
14. ATHANAGILDE (554-567). Catholique. Père de Galswinthe et de Brunehaut. Tolède devient la capitale.
15. LIUVA 1^{er} (567-573).
16. LÉOWIGILDE (573-586). Le dernier des rois wisigoths ariens.
17. RECCARED I^{er} (586-601). Reconquiert provisoirement Carcassonne. Se convertit solennellement au catholicisme.
18. LIUVA II (601-603).
19. WITTERIC.
20. GONDOMAR.
21. SISEBUT (612-620). Conquiert provisoirement Tanger et Ceuta.
22. RECCARED II (620-621).

23. SWINTHILLA (620-626). Défend l'Espagne contre Dagobert qui veut s'emparer du Missorium.
24. RICHIMER.
25. SISENAND (631-636). Livre à Dagobert le Missorium qui est repris de haute lutte par les Wisigoths.
26. CHINTHILLA.
27. CHINDASWINTHE.
28. RECESWINTHE (653-672). Réunit en un seul code les lois wisigothique et hispano-romaine.
29. WAMBA (672-680). Reconquiert provisoirement la Septimanie.
30. ERVIGI (680-687).
31. EGIKA (687-701).
32. WITIZA (701-710). Détrôné par Rodrigue.
33. RODRIGUE (710-711). Vaincu et tué par les Arabes à Xérez. Fin du royaume de Tolède.

La conclusion qui aurait donc dû s'imposer aux archéologues espagnols de cette époque, s'ils avaient lu et pris au sérieux Al Kazaradji, c'est que si Tariq s'était emparé de vingt-cinq des couronnes royales, huit autres avaient dû être cachées, à Tolède ou dans les environs, de sorte qu'il convenait de les chercher.

La source de Guarrazar ne figure pas sur les cartes. Ce n'est qu'un mince filet d'eau, caché dans l'une des innombrables crevasses d'un vallon désert, couvert de décombres de pierre auxquels personne, pendant des siècles, n'avait jamais eu l'idée de s'intéresser. Cette source alimente un ruisseau qui se jette dans le petit Guarajaz, un peu à l'écart d'une route secondaire reliant le village de Guadamur à Tolède.

Pendant l'été 1858, dans tout le centre de l'Espagne, la période de la canicule avait été marquée par des pluies torrentielles qui provoquèrent d'importantes inondations. Cet été-là, la source de Guarrazar avait démesurément grossi et le ruisseau, changé en torrent, balayait de ses eaux

boueuses la surface du vallon, entraînant les pierres comme des fétus de paille.

Cet été-là, dans la matinée du 25 août, des paysans de Guadamur se rendant aux champs butèrent sur une dalle de granit taillée en forme rectangulaire, une dalle parmi beaucoup d'autres semblables mais que l'inondation avait déplacée d'une vingtaine de centimètres.

Par suite de cette légère translation, la dalle laissait apercevoir une fosse profonde dont les parois étaient revêtues d'un ciment rouge, ce ciment que les archéologues connaissent bien sous le nom de ciment romain.

Et dans la fosse, comme en un brasier magique, scintillait un monceau d'or et de pierreries.

Les paysans se concertèrent et, de crainte d'attirer l'attention, décidèrent d'attendre la nuit pour revenir sur le lieu de leur trouvaille.

Six mois plus tard, en février 1859, le mensuel français *L'Illustration* révélait que le gouvernement de Napoléon III venait d'acquérir un trésor d'une valeur inestimable ayant appartenu aux rois wisigoths de Tolède.

Que s'est-il passé entre-temps ? Il est bien difficile de le savoir avec certitude car la version française et la version espagnole divergent sur plusieurs points.

La version officielle française, qui jette, il faut bien l'avouer, un voile pudique sur certains épisodes de l'affaire, fut donnée par F. de Lasteyrie. La voici :

« Jamais trésor si riche n'était tombé en de si pauvres mains. Mais ce qu'ignoraient ces braves paysans, c'est que la valeur historique et archéologique dudit trésor dépassait encore beaucoup sa valeur intrinsèque. Heureusement pour nous, cependant, un appréciateur plus éclairé se trouvait dans le voisinage. Ayant compris du premier coup d'œil le parti qu'on pourrait tirer de cette trouvaille, il parvint non sans peine à réunir et à racheter tous les objets découverts, y compris ceux que les gens de la localité s'étaient déjà partagés entre eux. Presque aussitôt après, le nouveau propriétaire du trésor se rendit à Paris où il l'offrit en vente au gouvernement français. Des indices certains établissaient que la plupart de ces richesses devaient provenir d'un des rois goths qui régnèrent sur l'Espagne au VII^e siècle. On sait combien sont rares les monuments de cette époque ; c'était donc pour la France une occasion précieuse de s'enrichir d'un ensemble de documents unique en son genre, et comme d'ailleurs les

prétentions du vendeur n'avaient rien de trop exagéré, le marché fut bientôt conclu. Grâce au mystère qui écartait toute concurrence, grâce à la prompte décision du ministre chargé des Beaux-Arts, l'une de nos plus intéressantes collections, le musée de Cluny, est ainsi devenu l'heureux dépositaire de toutes les richesses archéologiques découvertes à Fuente de Guarrazar¹⁸. »

Quel était donc le personnage qui se trouvait là à point nommé pour avoir vent de la découverte ? D'où avait-il tiré l'argent qui lui avait permis d'acheter un aussi fabuleux trésor ? Comment l'avait-il transporté en France ? Pour quelle somme l'avait-il revendu au gouvernement de Napoléon III ? Autant de mystères laissés dans l'ombre, et pour cause.

Le gouvernement espagnol, en effet, n'appréciait guère la façon dont le plus riche trésor archéologique jamais découvert dans le pays s'était subitement évanoui et avait passé la frontière. Voici sa version, fournie par José Amador de los Rios que la reine Isabelle II chargea de l'enquête :

« Quand on annonça qu'une collection de bijoux d'une valeur sans pareille avait franchi les Pyrénées et se trouvait déjà à Paris au musée de l'hôtel de Cluny, que sa richesse éclipsait celle des plus fameux trésors d'Italie, ce fut dans toute l'Espagne une surprise unanime. La mauvaise nouvelle qu'un si riche dépôt de l'art espagnol, consacré par le nom d'un des plus célèbres rois wisigoths, avait cessé de nous appartenir n'est nullement à l'honneur de ceux qui font à notre patrie l'injustice de la considérer comme indigne d'une telle richesse. Dans la presse de Madrid et des provinces, dans les académies et aux Cortès, résonna une noble indignation qui éveilla l'intérêt du gouvernement. Le ministre d'État protesta par la voie diplomatique mais n'obtint que des promesses qui se révélèrent mensongères¹⁹. »

Paris expliqua en effet au gouvernement de Madrid que le trésor avait été découvert sur un terrain appartenant à un Français et que celui-ci avait procédé lui-même aux fouilles qui avaient permis de trouver les pièces les plus importantes. C'était absolument faux, mais le gouvernement espagnol dut faire mine de se contenter de cette explication : Napoléon III avait épousé une Espagnole et surtout promettait d'aider l'Espagne à maintenir sa domination sur le Mexique ; ce n'était donc pas le moment d'envenimer les relations entre les deux pays.

En fait, comment les choses s'étaient-elles donc passées ?

Les paysans, revenus à Fuente de Guarrazar dans la nuit du 25 au 26 août, avaient achevé de déplacer la dalle qui laissait partiellement voir la fosse. Dans celle-ci ils avaient découvert sept grandes couronnes d'or ornées de pierres précieuses, quatorze couronnes de même facture mais nettement plus petites, une colombe d'or, des vases d'or et d'argent, des lampadaires, des croix processionnaires, des fibules et des torques.

A elles seules, les grandes couronnes pesaient cent cinquante kilos !

La plus grande était celle du roi Receswinthe. Elle était formée d'un double bandeau d'or massif de 21 cm de diamètre et de 10 cm de haut, orné de pierres rouges de Carie, de 30 énormes saphirs et de 30 grosses perles, disposés en quinconce. Des pendeloques d'or attachées au bas du bandeau soutenaient 24 lettres d'or et de pierreries rouges formant l'inscription :

+ RECCESWINTHUS REX OFFERET

La couronne se prolongeait vers le haut par quatre chaînes d'or aux maillons en forme de cœur jointes par un cabochon de cristal de roche : ainsi pouvait-on la suspendre au-dessus du trône, car elle était trop lourde pour que le roi pût la coiffer sans l'aide de ce dispositif.

Les paysans, ayant raflé ce fabuleux butin, le vendirent à deux orfèvres de Tolède. Pour quelle somme dérisoire ? On l'ignore. L'un des receleurs entreprit de fondre et de casser plusieurs bijoux, parmi lesquels les vases et la colombe d'or ; mais l'autre, nommé José Navarro, qui avait été — circonstance aggravante fournisseur de la maison royale d'Espagne, était plus avisé : il restaura clandestinement les couronnes, qui avaient subi de légères détériorations.

Or voilà qu'un jour quelqu'un frappe à la porte de l'orfèvre Navarro. C'est un officier français d'artillerie. Il déclare qu'il est fixé depuis longtemps en Espagne, dans les environs de Tolède, et qu'il a ainsi appris l'existence et la vente du trésor. Il propose à Navarro de lui racheter les couronnes. L'officier, dont le nom n'a jamais été dévoilé, était d'autre part en contact avec Achille Fould, ministre des Beaux-Arts de Napoléon III ; cela explique pourquoi les fonds nécessaires furent réunis sans difficulté et le marché rapidement conclu. Cinq mois après la découverte, l'officier franchit en grand secret la frontière des Pyrénées avec, dans ses bagages, les

pièces du Trésor Ancien des rois wisigoths qui avaient échappé jadis aux conquérants arabes.

Cependant, l'un des paysans chanceux de Guadamur, Domingo de la Cruz, était plus madré que les autres : après le partage du butin, il était retourné seul à Fuente de Guarrazar. Soulevant une dalle voisine de la première, il avait découvert une seconde fosse, et dans cette seconde fosse un second trésor dont la plus belle pièce était la couronne du roi Swinthilla.

Cette couronne était assez semblable à celle de Receswinthe, mais un peu moins haute (6 cm). Elle était ornée de saphirs et de perles alternés sur trois rangées. Des pendeloques ornées de saphirs en forme de poire et de perles rondes supportaient l'inscription :

SWINTHILANUS REX OFFERET

La suspension était formée de chaînes d'or aux maillons en forme de feuilles de poirier ; ces chaînes étaient réunies par un fleuron représentant deux fleurs de lis séparées par une boule de cristal de roche et ornées de saphirs et de perles.

Mais il y avait aussi d'autres couronnes de très petite taille, un ceinturon d'or orné de pierreries et plusieurs croix.

Domingo de la Cruz emporta les bijoux dans sa maison où il les garda cachés dans des pots de terre ; il ne vendit que quelques pendeloques, après avoir pris la précaution de les fragmenter. Mais en 1861, quand il vit les enquêteurs de la reine arriver dans la région, entreprendre des fouilles et interroger systématiquement les habitants, il jugea prudent de faire un geste qui le mettrait, pensait-il, à l'abri de tout soupçon : il se rendit à Madrid, demanda audience à la reine et lui fit présent d'une des petites couronnes et d'une des croix.

Don Antonio Flores, secrétaire de l'intendance des domaines royaux, soupçonna aussitôt ce qu'il pouvait y avoir de suspect dans le beau geste du bonhomme ; il le cuisina habilement et lui fit comprendre qu'il avait le plus grand intérêt à dire toute la vérité et à donner au plus vite une preuve supplémentaire de son patriotisme en remettant à la reine le reste et le plus gros du trésor.

Domingo de la Cruz s'exécuta aussitôt. Comme le gouvernement espagnol, qui venait d'être berné par celui de Napoléon III, était trop

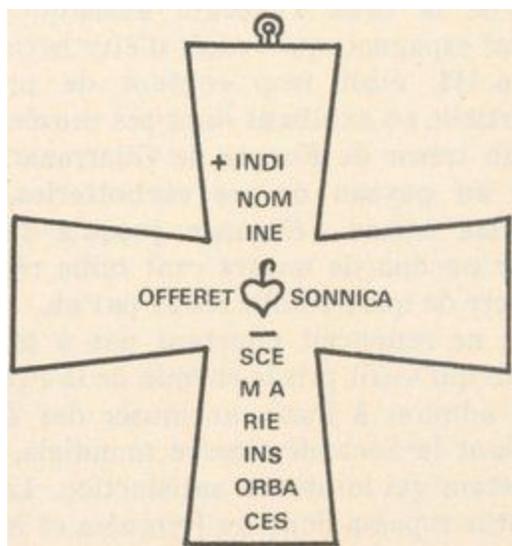
content de prendre une revanche partielle en exhibant dans ses musées au moins une partie du trésor de Fuente de Guarrazar, il ne tint pas rigueur au paysan de ses cachotteries. La reine Isabelle poussa même l'élégance jusqu'à récompenser Domingo par un don de quatre cent mille réaux et une pension viagère de quatre mille réaux par an.

L'Espagne ne renonçait pourtant pas à la partie du Trésor Ancien qui avait pris le chemin de la France et que l'on pouvait admirer à Paris, au musée des Thermes de Cluny. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Franco la réclama à Pétain qui lui donna satisfaction. La couronne de Receswinthe repassa donc les Pyrénées et le musée de Cluny ne conserve plus aujourd'hui, mis à part quelques bijoux secondaires, qu'une couronne connue sous le nom de couronne de Sonnica.

Par ses dimensions 23 cm de diamètre et 11 cm de haut — cette couronne soutient la comparaison avec la magnifique couronne de Receswinthe ; avec sa triple rangée de pierreries, ses « poires » et ses chaînes, elle est, elle aussi, d'une grande beauté ; nous ne la décrivons pas en détail puisque le public a tout loisir de l'examiner. Par contre, cette couronne pose aux archéologues des problèmes qu'aucun d'eux n'a encore su résoudre.

Par sa taille et sa facture, cette couronne ne se distingue pas des autres couronnes royales de Guarrazar. La seule différence, c'est que l'inscription qui l'identifie n'est pas, comme dans ces dernières, formée par des lettres-bijoux suspendues à des pendeloques ; elle est gravée à l'avant d'une croix d'or incrustée de pierreries suspendue par une chaîne passant par le centre du bandeau.

Cette inscription se présente ainsi :



Ce qui se lit :

IN NOMINE DEI OFFERET SONNICA
SANCTAE MARIAE IN SORBACES

(Offert au nom de Dieu par Sonnica à sainte Marie de Sorbaces.)

Premier problème : On ne connaît aucun roi wisigoth du nom de Sonnica. Ni aucune reine. Quel était donc le personnage qui coiffa cette couronne royale ? A l'heure actuelle, on n'en sait toujours rien.

Second problème : Sainte Marie de Sorbaces. « Ces mots indiquent, écrit Lasteyrie, le vocable de l'église où avait été consacrée la couronne et probablement tout le reste du trésor. Le nom propre de la localité, c'est " in Sorbaces »

Soit, mais nous ne sommes guère plus avancés.

Certains archéologues ont supposé que ce nom était formé à partir du mot gothique *shour* (crypte), de sorte qu'il faudrait traduire « Sainte Marie de la crypte ». Pour d'autres, le nom vient du mot latin *sorbam* qui désigne l'arbuste que nous appelons sorbier ; il faudrait donc traduire « Sainte Marie des sorbiers ».

Mais il y a beaucoup de cryptes et encore bien davantage de sorbiers sur les vastes territoires qui furent jadis ceux du royaume wisigoth ; or ce que nous cherchons à faire, c'est à situer une localité.

Seulement, comme l'avoue Lasterie :

« Tous les dictionnaires archéologiques français et espagnols ont été feuilletés pour découvrir une localité à laquelle peut s'appliquer ce nom et je ne cache pas qu'on n'ait rien trouvé de satisfaisant. »

Pourtant cette énigme pourrait bien comporter une solution à laquelle personne n'a pensé. Nous nous permettons de la proposer :

En France, dans le département de l'Hérault, à cinquante kilomètres de Montpellier, existe un très vieux village situé sur le plateau du Larzac, au-dessus d'un ravin qui surplombe la petite rivière de la Virenque. Or ce village, déjà mentionné dans les chartes en l'an 800, porte le nom de Sorbs.

Tous les bijoux qui avaient été enfouis à Fuente de Guarrazar datent de la même époque, le VII^e siècle. C'est en 672 que le successeur de Receswinthe, Wamba, reconquit la Septimanie, c'est-à-dire toute la région comprise entre les Pyrénées et le Rhône, la Méditerranée et les Cévennes. Il est très possible que la mystérieuse couronne de Sonnica ait été consacrée dans cette région et à l'occasion de cette reconquête. Et dans ce cas, n'est-ce pas à la page où se trouve le nom de Sorbs que les archéologues devraient ouvrir leurs dictionnaires ?

CHAPITRE III

LES WISIGOTHS, DERNIERS POSSESSEURS DU TRÉSOR DU TEMPLE DE JÉRUSALEM

On ne peut parler des trésors des rois goths sans s'arrêter longuement sur l'un d'eux, le plus somptueux, le plus prestigieux, le plus sacré, « le plus saint de toute la terre ». Leur peuple n'en était pas l'orfèvre, mais ils en furent les derniers possesseurs connus : Ce trésor, c'était celui du Temple de Jérusalem.

C'est vers 960 avant notre ère que Salomon avait fait bâtir le Temple pour abriter l'Arche d'alliance que son père David avait apportée à Jérusalem. Tout, ou presque, a déjà été dit sur ce célèbre monument. Érigé selon les instructions détaillées que Yaveh lui-même avait données à Moïse sur le Sinaï en lui remettant les tables de la Loi, son architecture et son mobilier obéissaient, jusque dans les moindres détails, à un symbolisme rigoureux.

Sa magnificence était légendaire. « Tout le Temple, Salomon le revêtit d'or, absolument tout le Temple », lit-on dans le Premier Livre des Rois (VI, 22). Ne voyons là ni amour du luxe ni même goût de l'ostentation : à la fois brillant et inaltérable, l'or est un métal symbolique ; il représente la lumière de la foi qui ne peut s'éteindre ; c'est pourquoi tous les peuples du monde l'ont primitivement voué à un usage religieux.

Rappelons, telle qu'elle figure dans le Livre des Rois (I, 7, 48-50), la liste du mobilier sacré qui fut alors placé dans le Temple :

« Salomon déposa tous les objets qu'il avait faits dans le Temple de Yaveh : l'autel d'or et la table sur laquelle étaient les pains d'oblation, en or ; les chandeliers, cinq à droite et cinq à gauche devant le Debir, en or fin ; les fleurons, les lampes, les mouchettes, en or ; les bassins, les couteaux, les bols à aspersion, les coupes et les encensoirs, en or fin ; les pivots pour les portes du Saint des Saints et du Hekal, en or. »

En 626 avant notre ère, le Temple de Jérusalem fut saccagé par les Chaldéens et le roi Nabuchodonosor fit transporter les trésors qu'il contenait à Babylone dans le Temple de Bélus. Mais en 539, Cyrus, fondateur de l'Empire des Perses, ayant conquis Babylone, en fit dresser l'inventaire qu'il remit à Sheshbakkar, prince de la tribu juive de Juda. Selon le Livre d'Esdras (I, 9-11), cet inventaire comprenait un total de cinq mille quatre cents objets d'or et d'argent. Le Livre d'Esdras précise : « Tout cela, Sheshbakkar le rapporta quand les exilés furent ramenés de Babylone à Jérusalem. » Lors de sa reconstruction par Zorobabel en 536, le Temple avait donc recouvré son mobilier sacré.

En 170 avant notre ère, le roi de Syrie Antiochus Epiphane, fit à son tour main basse sur tout ce mobilier. Mais après la victoire de Judas Macchabée sur Lysias, huit ans plus tard, ce dommage fut réparé :

« Les prêtres restaurèrent le sanctuaire et les parties inférieures du Temple et sanctifièrent les parvis. Ayant fait de nouveaux ustensiles sacrés, ils introduisirent dans le Temple le candélabre, l'autel des parfums et la table. Ils firent fumer l'encens sur l'autel et allumèrent les lampes du candélabre qui brillèrent à l'intérieur du Temple, puis ils disposèrent les pains sur la table. »

(MACCHABÉES, IV, 49.)

Ce récit de la nouvelle consécration du Temple qui avait été profané appelle une brève explication. Après l'arche contenant les tables de la Loi, le candélabre et la table des pains étaient les deux objets sacrés entre tous. Conformément aux prescriptions de Yaveh lui-même, leur poids et leur forme ne pouvaient être modifiés en quoi que ce soit. Bien entendu, ils étaient inaliénables.

Le fameux candélabre, appelé Menorah, dont les sept branches figurent les six jours de la Création suivis de celui du Sabbat qui la sanctifie, était le symbole de l'œuvre de Dieu. Sculpté d'une seule pièce dans l'or pur, il pesait un talent, c'est-à-dire très exactement 23,565 kg.

La table, sur laquelle étaient posés douze pains azymes, symbolisait la sortie d'Égypte des douze tribus d'Israël le jour de la Pâque. Longue de deux coudées, large d'une coudée et haute d'une coudée et demie, elle était faite de bois d'acacia entièrement recouvert d'or.

Table des pains, candélabre à sept branches, arche d'alliance : Israël s'inscrivant dans la Création et la Création dans la Loi. Toute la mystique historique du peuple élu était comme concentrée dans ces trois objets.

Hérode le Grand puis, au début de notre ère, Hérode Agrippa non seulement parachevèrent la restauration du Temple mais encore le dotèrent d'embellissements sans précédent, si bien que le fameux historien juif Flavius Josèphe, qui vivait au I^{er} siècle ap. J.-C., le comparait à « un soleil levant au sommet d'une montagne de neige ».

En effet, on avait poussé le raffinement jusqu'à hérissier le toit d'innombrables aiguilles revêtues d'or afin que les oiseaux ne puissent s'y poser au risque de le souiller !

Le 8 septembre 70, Titus, fils de l'empereur romain Vespasien auquel il succédera, prend Jérusalem et pille de nouveau le Temple avant que ses soldats n'y mettent le feu. Flavius Josèphe qui après avoir combattu les Romains s'était rallié à eux et avait participé dans leurs rangs, en qualité d'interprète, au siège de la ville, rapporte les circonstances dans lesquelles ils réussirent à mettre la main sur les deux objets les plus sacrés d'Israël :

« Un sacrificateur nommé Jésus, fils de Thébuth, à qui Titus avait promis la vie sauve à condition qu'il lui remette quelques parties du trésor du Temple sortit et donna par-dessus le mur de ce lieu saint le chandelier, la table, des coupes et quelques vases d'or massif et fort pesants, comme aussi des voiles, des habits sacerdotaux, des pierres précieuses et plusieurs ustensiles utilisés pour les sacrifices. On prit en même temps Phinès, garde du trésor ; il donna aussi plusieurs autres choses de grand prix, tant des présents offerts à Dieu que des ornements du Temple, et cette considération fit que, encore qu'il eût été pris par la force, on le traita ensuite comme s'il se fût rendu volontairement. »

Et Flavius Josèphe raconte encore :

« Le butin que firent les Romains fut si grand que l'or ne se vendait ensuite dans la Syrie que la moitié de ce qu'il valait auparavant²⁰. »

Toutefois, seule une partie du butin fut fondue et jetée, au poids, sur le marché syrien. Les pièces les plus précieuses furent apportées à Rome et présentées lors du triomphe de Titus. Flavius Josèphe assista à ce triomphe

et l'a décrit au livre VII, chapitre XVIII, de sa *Guerre des Juifs contre les Romains*. Voici ce qu'il écrit :

« Il est impossible de rapporter quelle fut la magnificence de ce triomphe ; elle surpassait même tout ce que l'on peut imaginer, tant par l'excellence des ouvrages que par la quantité de richesses qui y était si admirablement représentées. Car tout ce que les nations les plus heureuses avaient pu en tant de siècles amasser de plus précieux, de plus merveilleux et de plus rare semblait être rassemblé ce jour-là pour faire connaître jusqu'à quel point s'élevait la grandeur de l'Empire (...). Parmi la grande quantité de dépouilles, les plus remarquables étaient celles qui avaient été prises dans le Temple de Jérusalem, la table d'or qui pesait plusieurs talents et le chandelier d'or fait avec tant d'art pour le rendre propre à l'usage auquel il était destiné. Car de son pied s'élevait une forme de colonne d'où sortaient comme de la tige d'un arbre sept branches cannelées au bout de chacune desquelles était un chandelier en forme de lampe, et ce nombre de sept marquait le septième jour qui est celui du Sabbat, si révérend des Juifs et qu'ils observent religieusement. Leur Loi, qui est la chose du monde pour laquelle ils ont le plus de vénération, fermait cette montre magnifique de tant de riches dépouilles remportées sur eux par les Romains. »

Si nous ouvrons la *Jewish Encyclopedy* à l'article « Menorah », nous lisons :

« Le témoignage de Flavius Josèphe est important parce qu'il devait souvent avoir vu la Menorah à Jérusalem et parce qu'en de telles matières il a été prouvé qu'on pouvait lui faire confiance, par exemple au sujet des grottes de Massada. »

Certes, la critique du témoignage fait partie du travail de tout historien digne de ce nom ; il est donc intéressant pour nous de savoir que nous pouvons nous fier à celui de Flavius Josèphe, témoin oculaire du triomphe de Titus.

Mais nous avons une preuve encore plus solide. En effet l'on peut voir à Rome, sur l'arc de Titus, la représentation de ce triomphe, et celle-ci correspond en tout point à la description de Flavius Josèphe. On voit notamment sur l'un des bas-reliefs un esclave ployant sous le faix du

fameux candélabre à sept branches, tandis que la table des pains est portée par un groupe de huit soldats, ce qui donne une idée de son poids.

Dans le récit de Flavius Josèphe, seul pose problème le membre de phrase mentionnant la présence de « la Loi ». Quelques personnes ont supposé qu'il s'agissait des tables de la Loi qui, selon la Bible, avaient été remises par Yaveh lui-même à Moïse et que celui-ci avait placées dans l'arche. C'est évidemment impossible : L'arche avait été cachée par Jérémie dans une caverne du mont Nebo avant la déportation des Juifs à Babylone, au VII^e siècle avant notre ère (*Macchabées*, II, 4-5) et, selon la tradition hébraïque elle-même, n'avait jamais été retrouvée. La « Loi » qui figurait au triomphe de Titus ne pouvait donc être que l'exemplaire du « Livre de la Loi », la Thora, qui était conservé dans le Temple.

Après le triomphe de Titus, les dépouilles du Temple de Jérusalem furent déposées d'abord dans le temple de Jupiter Capitolin puis, plus tard, dans le palais des Césars. Elles devaient y rester plus de trois siècles.

En 382 Athanaric, ayant enfoui le trésor royal à Petroasa, va mourir à Constantinople. Alaric, de la lignée des Balthes, est élu roi des Wisigoths. Les Goths pèsent déjà lourdement sur les destinées de l'Empire romain décadent car ils sont son principal rempart contre les Huns, les Suèves, les Avars et même, à l'occasion, les Britanniques. Alaric conduit les Wisigoths en Italie, jusque devant Ravenne, et gagne bientôt l'amitié de Stilicon, général et Premier ministre de l'empereur Honorius. Mais Honorius, qui n'apprécie pas ce rapprochement politique avec un « barbare », fait mettre Stilicon à mort et déchire les accords que celui-ci avait conclus avec le roi goth. Pour venger son ami et imposer le respect des conventions, Alaric met trois fois le siège devant Rome entre 408 et 410. Il ne consent à lever le premier siège que moyennant 5000 livres d'or, 30000 livres d'argent, 2000 livres de poivre et 4 000 peaux teintes d'écarlate ; ces peaux étaient destinées à fournir les vêtements sacerdotaux du nombreux clergé qui accompagnait l'armée des Goths et que les Romains surnommaient « l'Église fourrée ». Il ne lève le second siège qu'après avoir imposé comme empereur le préfet de Rome Attale, falot personnage mais qui a feint, par opportunisme, d'embrasser la confession arienne. Attale forme son gouvernement sous le contrôle d'Alaric qui devient généralissime de l'Empire. Mais les hauts dignitaires romains tentent de faire assassiner le roi goth qui échappe à la mort de justesse. Cette fois-ci, Alaric se fâche pour de bon : il assiège pour la troisième fois la Ville éternelle, bien décidé

ce coup-ci à s'en emparer. Aux envoyés du Sénat apeurés qui lui demandent : « Que laisserez-vous aux Romains si nous vous ouvrons les portes de la ville ? », il répond sèchement : « La vie ! »

Et le 24 août 410, Alaric prend Rome. Il se fait aussitôt amener Attale et pour bien montrer que celui-ci n'est qu'un empereur fantoche, le revêt et le dépouille tour à tour, plusieurs fois de suite et devant la foule, de la pourpre impériale.

A la vue de l'armée des Goths qui marche au son des trompettes et entonne des chants aux accents sauvages, les habitants se terrent dans leurs maisons. S'il a permis à ses soldats de se servir largement en butin et d'allumer ici et là des incendies, Alaric leur a interdit de porter la main sur les objets du culte chrétien. Un de ses officiers s'étant emparé de vases précieux qui passaient pour avoir appartenu à saint Pierre, il l'oblige à les restituer en lui disant : « Je fais la guerre aux hommes, pas aux apôtres. » Et aussitôt commence une étrange procession : soldats goths et chrétiens de Rome mêlés, chantant dans leur langue respective des hymnes discordants, vont rapporter les vases sacrés à la basilique du Vatican.

Par contre, Alaric organise méthodiquement la confiscation des trésors accumulés par les empereurs romains. C'est ainsi, comme nous l'apprend l'historien Procope, compagnon d'armes du fameux général romain Bélisaire, au Livre II de son *De Bello Gothico*, que le trésor du Temple de Jérusalem tomba aux mains des Wisigoths. Comme l'écrit Amédée Thierry :

« Les bagages des Goths étaient pleins d'un butin immense dont il est souvent fait mention dans l'histoire. Le chef, pour sa part, obtint les objets les plus rares qui composèrent après lui le trésor des rois wisigoths. Le chrétien scrupuleux qui avait respecté le trésor de l'apôtre Pierre fit bon marché de celui du roi Salomon rapporté de Jérusalem par l'empereur Titus. »

Rome prise, Alaric poursuivit sa campagne militaire vers le sud jusque dans les Abruzzes mais il ne jouit pas longtemps de ses succès : en décembre 410, il fut emporté par la maladie à Cosenza.

Si l'on en croit Jornandès, ses soldats détournèrent le cours d'un torrent nommé le Barentin, y creusèrent une fosse, placèrent dedans le corps d'Alaric, debout sur son cheval, ainsi qu'un riche mobilier funéraire,

remirent la rivière dans son lit puis tuèrent tous les ouvriers qui avaient participé aux travaux afin que soit gardé secret l'emplacement de la sépulture. C'est ainsi qu'Alaric le Grand reposerait en Calabre sous un cours d'eau, symbole du cours inexorable de la vie et du fleuve qu'il faut franchir pour atteindre le paisible au-delà, en payant obole ; et comme l'obole d'un roi ne saurait être chiche, il y serait enseveli avec ses bijoux.

Ce récit est discutable, au moins sur un point : en effet, les deux seuls trésors des rois goths que nous possédons, ceux de Petroasa et de Fuente de Guarrazar, n'ont pas été trouvés dans des tombes.

Néanmoins, comme il fallait s'y attendre, ces étranges funérailles subaquatiques ont excité la curiosité des chercheurs de trésors. Il y a une dizaine d'années, l'un des magnats de l'industrie italienne des spiritueux, convaincu par de nombreuses lectures que le torrent du Barentin n'était autre que celui du Busento qui se joint au Crati à Cosenza, entreprit d'y chercher le tombeau d'Alaric. Procédant comme — d'après Jornandès — avaient procédé les Goths, il fit détourner le cours de la rivière et, en un endroit donné, fit creuser le lit jusqu'à une profondeur de douze mètres. Malgré l'emploi d'un matériel de travaux publics impressionnant, l'aide d'une véritable petite armée d'ouvriers et même la présence de deux savants danois, Helonggard Jorgen et Anna Kloker, l'opération ne donna pas le moindre résultat. Elle avait pourtant coûté la coquette somme de deux cents millions de lires, l'équivalent d'un million six cent mille francs lourds ! Le tombeau d'Alaric garda son secret.

De toute façon, si l'industriel italien espérait trouver dans ce tombeau le candélabre à sept branches et la table des pains d'oblation, son espoir était chimérique. Chez les Wisigoths en effet, il faut distinguer, comme nous l'avons vu, le trésor personnel des rois et le Trésor Ancien formé du butin accumulé par la nation, patrimoine de celle-ci auquel les rois eux-mêmes ne pouvaient toucher. C'est donc au Trésor Ancien, tout porte à le croire, que dut être incorporé le mobilier sacré du Temple de Salomon.

Simple déduction ? Pas seulement.

C'est aussitôt après la mort d'Alaric que son beau-frère et successeur Ataulf (410-415) établit le royaume wisigoth en Occitanie. Toulouse en devient la capitale et c'est là, dans le Château Narbonnais, sur l'emplacement duquel se trouve aujourd'hui le palais de justice, que Wallia (415-419) conserve le Trésor royal et le Trésor Ancien. Mais moins d'un siècle plus tard, devant la menace franque, les rois wisigoths transfèrent le

Trésor Ancien à Carcassonne. Que comprend-il ? D'abord la mystérieuse Table d'Émeraude. Ensuite le fameux Missorium. Enfin le mobilier sacré provenant du Temple de Jérusalem. Et celui-ci n'avait pas changé de place en 508 quand Clovis, après avoir battu et tué Alaric II à Vouillé (507) et pris Toulouse vint, sans succès, mettre le siège devant Carcassonne. C'est encore Procope qui nous l'apprend au Livre I, chapitre XII, de son *De Bello Gothico* :

« Les Francs ayant occupé une grande partie de la Gaule donnèrent l'assaut très fougueusement à Carcassonne car ils avaient entendu dire que c'était là que se trouvait le trésor impérial qu'Alaric le Vieux avait saisi lors de la prise de Rome et dans lequel était le suprêmement précieux mobilier de Salomon, roi des Hébreux, admirable à voir, autrefois apporté de Jérusalem par les Romains. »

Carcassonne n'avait été sauvée que grâce à l'intervention du roi des Goths d'Italie, Théodoric le Grand. Celui-ci, qui assurait la régence pendant la minorité d'Amalric, fils d'Alaric II, jugea que Carcassonne était désormais trop exposée et transféra le Trésor Ancien à Ravenne. Mais — et c'est toujours Procope qui nous l'apprend — quand les Goths furent rentrés en possession de toute la région qui s'étend entre la Durance et Carcassonne, Amalric, devenu majeur et roi, se fit restituer le Trésor Ancien.

A dater de ce moment, on perd la trace du trésor du Temple de Jérusalem. Et c'est d'autant plus étrange que les chroniqueurs nous informent, avec force détails, du sort d'autres pièces de bien moindre prix appartenant aux Wisigoths et saisies en Occitanie.

Deux exemples : En 531, Amalric est vaincu par les Francs à Narbonne ; la chronique de Frédégaire énumère soigneusement ce qui fut saisi à cette occasion :soixante calices, quinze patènes et vingt coffres d'or massif incrustés de pierreries contenant les Écritures saintes. En 713 le chef arabe Moussa s'empare de Carcassonne ; son compatriote le chroniqueur Makkari nous rapporte qu'il fit main basse dans l'église Sainte-Marie sur sept statues équestres en argent massif.

Il est évident que si les Francs ou les Arabes avaient aussi découvert la table des pains d'oblation et le candélabre à sept branches, célèbres dans le monde entier, leurs chroniqueurs n'auraient pas manqué de le mentionner.

Certes, quand le royaume wisigoth du nord des Pyrénées devint une peau de chagrin, une partie du Trésor Ancien, comprenant notamment le Missorium et la Table d'Émeraude, fut transféré dans le royaume wisigoth d'Espagne, et nous avons vu que quand ils s'emparèrent plus tard de Tolède, les Arabes de Tariq y trouvèrent, outre ces pièces fameuses, des merveilles qui les plongèrent dans la stupéfaction.

Mais justement les chroniqueurs arabes, si minutieux, ne mentionnent pas parmi le butin qui fut fait à ce moment-là le mobilier sacré du Temple de Jérusalem.

A une exception près, celle d'El Macin qui écrit :

« L'an 93 de la Retraite, Tariq fit la conquête de l'Andalousie et du royaume de Tolède et apporta à Walid, fils d'Abd El Malek, la table de Salomon, fils de David, composée d'un mélange d'or et d'argent avec trois bordures de perles. »

Mais El Macin, qui écrit bien longtemps après les événements qu'il rapporte, donne de la table une description qui prouve que celle-ci ne pouvait pas, comme il le croyait, être la table des pains d'oblation du Temple de Jérusalem : cette dernière était d'acacia, couverte d'or pur et mesurait deux coudées de long, une coudée de large et une coudée et demie de haut (90 x 45 x 67,5 cm) ; on n'y trouvait ni argent ni rangs de perles.

Un autre chroniqueur arabe, El Makkari, écrit du reste :

« La fameuse table que Tariq trouva à Tolède, bien qu'attribuée à Salomon, n'appartint jamais à ce prophète. »

Quant au traducteur français d'El Macin, Pierre Vattier, il fait remarquer :

« Cette belle et grande table dont El Macin fait mention, il la décrivit toutefois un peu autrement que l'archevêque de Tolède qui dit qu'elle était de pierre verte, tout d'une pièce, et qu'elle avait trois cent soixante pieds. »

Donc El Macin, c'est évident, a confondu la Table d'Émeraude avec celle du Temple de Jérusalem. Il s'ensuivit que cette dernière ne fut pas prise par les Arabes, non plus que le candélabre à sept branches dont aucun chroniqueur arabe, pas même El Macin, ne fait mention.

Il est d'ailleurs probable que ces deux célèbres joyaux hébraïques ne furent jamais transportés en Espagne puisque aucun des nombreux historiens qui ont écrit au jour le jour les chroniques du royaume wisigothique dans ce pays n'y fait la moindre allusion, alors qu'ils sont tous si prolixes sur le chapitre des autres reliques.

Cela permet de supposer qu'ils demeurèrent dans ce qui subsistait au VI^e siècle du royaume wisigoth de Toulouse.

A Carcassonne même ? C'est ce que prétendent les légendes locales. L'une de celles-ci veut qu'Alaric II ait caché son trésor dans la tour de la cité de Carcassonne appelée tour du Trésau. Hélas ! pour les amateurs de merveilleux, cette tour ne date que de la fin du XIII^e siècle !

Une autre tradition locale situait le trésor dans le grand puits de la cité. Cette tradition s'appuyait, elle, sur un document : il existe en effet à Perpignan, dans les archives du génie civil, un mémoire adressé le 2 avril 1774 au roi de France, situant dans ce puits le trésor des rois goths. Dès que ce document fut exhumé d'un dossier poussiéreux, en 1803, la municipalité de Carcassonne s'empressa de faire vider et fouiller le puits. Mais on n'y trouva que quelques médailles et quelques flèches qui figurent aujourd'hui au musée de la ville. Cela n'empêcha pas, quelques années plus tard, des Carcassonnais de constituer une société par actions et d'assécher de nouveau le puits. Sans le moindre résultat, bien entendu.

Plus sérieuse est l'opinion de l'historien espagnol Abadal de las Vinhyas : Il pense que le Trésor Ancien se trouvait encore à Carcassonne même après qu'Amalric l'eût fait rapporter d'Italie.

Cette opinion était aussi celle de l'archéologue Gaston Jourdanne, qui ne s'en laissait pas conter. Celui-ci écrit en effet dans son livre, *Contribution au folklore de l'Aude* :

« Si véritablement les Goths ont possédé le trésor déposé par Titus dans le temple de Jupiter Capitolin, il est fort possible qu'ils l'aient enfermé dans la cité de Carcassonne devenue, après avoir été un simple *castellum* du temps des Romains, une forteresse tellement puissante qu'elle put arrêter Clovis poursuivant après Vouillé sa marche victorieuse au sud de la Loire. »

En tout état de cause, les vestiges de constructions wisigothiques relevées entre 1840 et 1853 par Viollet-le-Duc dans la cité de Carcassonne sont visibles seulement sur deux parties de l'enceinte intérieure : celle qui part

de la tour n° 21 et se dirige vers le nord ; celle du sud-ouest où est percée la porte d'Aude et où s'élève la tour wisigothique (tour n° 38).

Si une partie du Trésor Ancien avait été enfouie, soit sous Alaric II, soit sous Amalric, à Carcassonne même, c'est dans cette partie de la cité qu'il aurait de toute évidence fallu chercher, et non ailleurs.

Pourtant, ne regrettons pas qu'une telle recherche n'ait jamais été entreprise car elle aurait très probablement été aussi vaine que celles obstinément menées dans le fameux puits.

Car il y a, selon nous, peu de chances que les choses se soient déroulées de cette façon.

En effet, à partir de l'an 508, ce qui avait été le grand royaume wisigoth de Toulouse se trouva, par suite de l'expansion franque, cantonné entre le littoral languedocien, la Montagne noire et la rive droite de l'Aude ; bien qu'ayant résisté aux assauts de Clovis, Carcassonne ne fut plus désormais qu'une ville frontière, continuellement exposée et qui tombera du reste en 580 aux mains des Francs avant d'être reprise par le roi wisigoth Reccared.

Si donc l'on excepte Carcassonne, qui ne s'y prêtait plus, quelles places fortes, dans ce territoire restreint, restait-il à Amalric dans lesquelles, ou à proximité desquelles, il eût pu cacher une partie du trésor, comme l'avait jadis fait Athanaric à Petroasa et comme le fera plus tard Rodrigue à Fuente de Guarrazar ? Il n'y en avait que deux.

La première était Narbonne mais, comme nous l'avons vu, les Francs n'y trouvèrent en 531 qu'un petit nombre d'objets précieux, appartenant tous à l'Église.

La seconde était une forteresse du nom de Rhedae que les Wisigoths avaient précisément construite lorsque Carcassonne s'était trouvée en butte à la pression directe des Francs. Un archéologue et historien méridional du siècle dernier, Louis Fédié, a reconstitué l'histoire et l'aspect de cette forteresse dont il ne reste aujourd'hui presque rien mais qui donna son nom à toute la région environnante, le Rhedaesium, devenu le comté du Razès²¹. Située en retrait de la frontière de l'Aude, sur une éminence imprenable au nord, au sud et à l'ouest et facilement défendable à l'est, Rhedae commandait les deux vallées qui font communiquer les Corbières et les Pyrénées. On y comptait deux châteaux, deux églises et quatorze boucheries, preuve que garnison et population réunies comprenaient plusieurs milliers de personnes. Du reste, au VIII^e siècle, l'évêque

d'Orléans Théodulphe, qui s'y était rendu en mission pour le compte de Charlemagne, la décrivait comme comparable à Carcassonne et à Narbonne.

Position stratégique de choix, Rhedae possédait aussi un important potentiel économique. En effet, dans un rayon d'à peine cinq kilomètres, on y trouvait de nombreuses mines : jais, plomb, cuivre, et même des mines d'argent et d'or sur la montagne de Blanchefort où les Wisigoths avaient construit un fortin.

Or Louis Fédié raconte à ce propos une très curieuse légende. Voici ce qu'il écrit :

« Les populations du Moyen Age croyaient que les métaux précieux extraits de la mine de Blanchefort provenaient, non d'un gisement incrusté dans le sol mais d'un dépôt d'or et d'argent enfoui dans les caves de la forteresse par ses premiers maîtres, les Wisigoths. »

Rhedae n'est plus aujourd'hui qu'un tout petit village appelé Rennes-le-Château. Ce coin perdu et perché du département de l'Aude a retrouvé, de nos jours, un regain de célébrité.

A la fin du siècle dernier, en effet, le curé du lieu, Bérenger Saunière, qui était arrivé dans la paroisse sans un traître sou, trouva un beau jour des parchemins dans un pilier wisigothique qui soutenait l'autel de l'église. A dater de cette découverte, il se trouva, sans qu'on ait jamais su comment, à la tête d'une fortune de l'ordre d'un million de francs-or et jeta l'argent par les fenêtres jusqu'à sa mort, une mort suspecte, survenue en 1917. Le Vatican lui-même s'occupa de cette mystérieuse affaire mais ne parvint jamais à faire la lumière.

Libre aux rêveurs — et ils ne s'en sont pas privés — d'imaginer que Bérenger Saunière, guidé par d'énigmatiques documents, découvrit peut-être, dans une des innombrables grottes de la région, la table des pains d'oblation et la Menorah — le fameux candélabre à sept branches...

Aux rêveurs et même à d'autres qui ont les pieds sur la terre : Le 10 décembre 1972, *La Dépêche du Midi* titrait sur six colonnes à la une : « A Rennes-le-Château, le chandelier à sept branches intéresse les services secrets israéliens. »

Laissons au grand quotidien régional la responsabilité de cette information fracassante et disons plus simplement, avec Henri-Paul

Evdoux : « Découvrira-t-on un jour en France un ensemble aussi éclatant et aussi somptueux que celui de Guarrazar ? Ce n'est pas exclu. »

Mais il ne faut peut-être pas souhaiter qu'on trouve le fameux candélabre à sept branches : Une vieille tradition juive affirme en effet que le jour où la Menorah sera retrouvée, la fin du monde sera proche.

TROISIÈME PARTIE

DES RUNES AUX CATHÉDRALES

CHAPITRE PREMIER

LES RUNES : UNE ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE

Wotan enfant fut pendu à l'arbre Ygdrasil qui est l'axe du monde. Il y resta pendu neuf nuits. Après la neuvième nuit le jour se leva. Il regarda alors à terre et vit les runes. Aussitôt, il fut dépendu, se sentit bien et se mit à grandir. Il dit alors : « Un mot trouve pour moi l'autre mot, un acte trouve l'autre acte. » Il acquit le don d'ubiquité, celui de prendre les formes des animaux et celui de paralyser de terreur ses ennemis.

C'est ainsi, en substance, que les Eddas racontent la trouvaille des runes.

Sous son apparente naïveté, ce récit est très loin d'être dépourvu de profondeur. Contrairement à celui de la Genèse où le fruit de l'arbre de la connaissance fait d'Adam et d'Ève, jusqu'alors créés à l'image de Dieu, de simples mortels, c'est, pourrait-on dire, un récit « gnostique » où c'est au contraire la connaissance qui fait du fragile enfant Wotan un dieu tout-puissant.

Remarquons-le bien : Wotan n'invente pas les runes, il ne fait que les trouver. Wotan et les runes sont coexistants et inséparables. Les runes n'ont pas d'origine : elles sont les essences éternelles. La leçon du mythe est en somme la même que celle de l'évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. »

Les runes sont ainsi d'abord une écriture divine, l'Écriture avec un grand É, celle qui structure le monde et les événements.

Elles permettent donc non seulement de penser le monde mais encore d'agir sur les événements, c'est pourquoi elles sont aussi une écriture magique. On distingue les runes amères employées pour nuire à quelqu'un, les runes secourables qui servent à conjurer le mauvais sort, les runes victorieuses qui assurent le succès dans les combats, les runes médicinales qui guérissent les maladies.

Enfin, comme toute écriture magique, les runes sont une écriture secrète. « Tu trouveras des caractères secrets et des lettres dont on connaîtra le

sens », lit-on dans la saga du Hawamal.

Le maniement de cette écriture sacrée est, comme en Égypte, un art difficile, réservé aux prêtres-devins. Quand elles sont mal tracées ou qu'elles ne sont pas placées dans l'ordre adéquat, les runes peuvent en effet produire l'effet contraire à celui qu'on en espérait, ce qui n'est pas de tout repos pour les profanes comme nous l'indique cette légende gothique :

Le magicien Egin arrive chez Thorfin et voit une fille couchée dans un lit.

— Qui est cette fille ? demande-t-il.

— C'est Elga, ma fille, répond Thorfin ; elle est malade depuis longtemps, elle ne dort plus, elle est comme folle.

— Lui a-t-on fait des remèdes ?

— Un paysan lui a tracé quelques runes qui lui ont fait plus de mal que de bien.

Egin ordonne alors qu'on lève la jeune fille et qu'on change ses vêtements. Puis il fouille le lit et y trouve des runes tracées sur des ouïes de poisson. Il les lit, les brise et les jette au feu puis désinfecte le lit et les vêtements de la malade en les exposant à l'air pur. Il dit alors :

— Que personne ne prenne sur soi de tracer des runes s'il ne sait pas les disposer car il arrive à beaucoup de se tromper sur la forme d'une lettre difficile. J'ai vu sur celles-ci les lettres occultées qui ont attiré la longue maladie. Egin trace alors de nouvelles runes sur l'oreiller et Elga ne tarde pas à guérir.

Que s'était-il passé ? Le paysan avait demandé à Elga de coucher avec lui mais avait essuyé un refus. Il avait alors tracé des « Mannrune », les runes d'amour, et les avait en cachette placées dans le lit de la belle mais les runes avaient été tracées maladroitement.

Les runes étaient aussi employées comme talismans. Ainsi la rune  appelée « Nad » tatouée sur le revers de la main préservait contre l'infidélité des femmes.

Enfin, on pouvait prédire l'avenir en agitant avec art et dans le sens convenable les bâtons sur lesquels étaient gravées les runes, qui seraient ainsi les ancêtres de la baguette magique. C'est du moins Tacite qui l'affirme mais nous avons vu qu'à son époque, au I^{er} siècle de notre ère, les Goths, instruits par « Dicineus », possédaient déjà une civilisation au moins aussi curieuse des sciences qu'attachée à l'ancienne magie, comme nous l'apprend Jornandès. Nous pensons donc — et on verra plus loin

pourquoi — que Tacite a pris (ou que les prêtres goths lui ont fait prendre) pour des baguettes magiques ce qui était déjà devenu des réglettes couvertes d'un alphabet et qui servaient au déchiffrement, réglettes qu'on appelait des scythales précisément parce qu'elles étaient employées par les Goths qu'on confondait avec leurs voisins les Scythes quand ils étaient sur les bords de la mer Noire.

Le nom des runes vient du mot gothique *runa* qui signifie : secret, chose cachée.

Ce nom est un témoin de plus de l'origine asiatique des Goths en même temps que du caractère sacré de l'écriture runique. *Runa* se rapproche en effet beaucoup du nom du dieu védique *Varuna* qui représente le firmament nocturne opposé au jour, nom lui-même issu du sanskrit *var* qui veut dire « couvrir », « cacher ». De plus, comme l'a montré Georges Dumézil, les attributs de *Varuna* et de *Wotan*, dieux magiciens, métamorphosables, maîtres de la connaissance ésotérique, sont analogues. La langue gothique associe *Vè* — le temple — et *runa* — les runes : *Vè Runa*. Selon une tradition qui remonte à Raban Maur VIII^e siècle) les Goths, alors qu'ils étaient en Pannonie (Hongrie) auraient été avertis qu'ils atteindraient un jour la Gaule par un devin du nom d'Abiruna. On pourrait multiplier de tels exemples.

Beaucoup de spécialistes pensent que les Goths apprirent l'écriture des peuples sémitiques qui la tenaient probablement eux-mêmes des Égyptiens. A l'appui de cette thèse, on fait notamment remarquer qu'en arabe le mot qui signifie à la fois « son » et « magie » est le mot *runa*.

Ce qui est certain, c'est que tout comme l'écriture hébraïque et l'écriture égyptienne, *l'écriture runique est une écriture hiéroglyphique*.

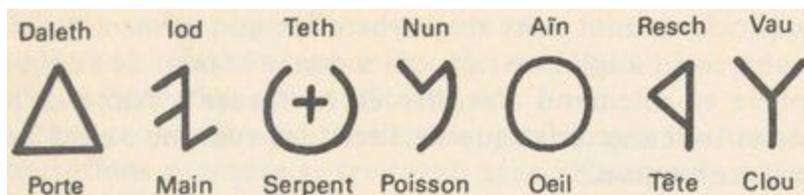
Qu'est-ce qu'un hiéroglyphe ? C'est un signe à la fois figuratif, idéographique et phonétique. Par exemple, l'hiéroglyphe égyptien qui représente schématiquement une houe primitive formée de deux morceaux de bois liés signifie : 1° une houe (niveau figuratif) ; 2° l'idée de lien, d'attachement, d'amour (niveau idéographique) ; 3° le son *mer* étant donné qu'en égyptien « houe » se disait *mer*. Aussi écrira-t-on partout où se trouve le son *mer*. Ainsi les hiéroglyphes sont des rébus : le signe 5 désigne le nombre cinq mais correspond aussi au son des mots sain, saint, sein, ceint, seing.

L'écriture runique où, de même, chaque caractère est à la fois figuratif et symbolique, n'est d'ailleurs pas sans parenté avec l'écriture démotique

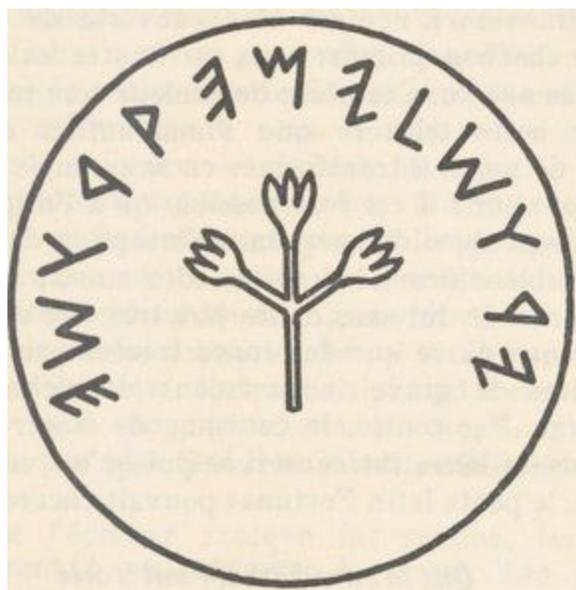
égyptienne : l'une et l'autre semblent avoir dérivé, à une époque indéterminée, d'un système hiéroglyphique plus complexe.

D'autre part, dans son célèbre ouvrage *La langue hébraïque restituée*. Antoine Fabre d'Olivet (1768-1825)

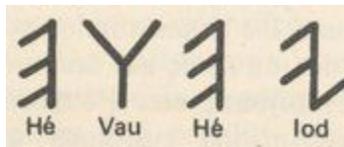
1. Hiéroglyphes de l'écriture hébraïque primaire en usage jusqu'à la captivité de Robylone :



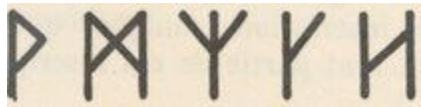
2. Hébraïque primaire sur un sekkel (monnaie d'argent et unité de poids) provenant du temple de Jérusalem :



3. Même que l'écriture hébraïque secondaire entra en usage, le nom de taveh continuait à s'écrire en hébraïque primaire :



4. Quelques caractères runiques :



rapproche le mot rune du verbe allemand *rennen*, courir, analogue à l'anglais *to run*, qui a donné le nom de l'animal appelé en allemand *Renntier* et en français *renne*. D'où une autre caractéristique de l'écriture runique : c'est une écriture cursive.

Selon les Eddas, les runes étaient tracées sur des tablettes de hêtre avec du charbon de bois ou du sang. Deux tablettes de ce genre ont effectivement été trouvées en Scandinavie : L'une est bien couverte de caractères tracés au charbon de bois ; mais sur l'autre les caractères sont tracés avec une teinture de couleur ocre rouge. C'est peut-être cette teinture que l'imagination des vieux conteurs de sagas a transformée en sang, mais cela n'est pas du tout sûr : il est fort possible qu'à l'origine on se soit vraiment servi de sang dans l'intention de renforcer la redoutable efficacité magique des runes ; s'il en fut ainsi, le procédé dut sans doute être très vite abandonné, ne fût-ce que parce que des runes tracées par ce moyen présentaient le grave inconvénient de s'effacer assez rapidement. Par contre, la coutume de tracer les runes sur le bois de hêtre fut conservée puisqu'au VI^e siècle de notre ère, le poète latin Fortunat pouvait encore écrire :

*Que la rune barbare soit tracée
sur la tablette de hêtre*

et que l'expression « bock stafir » — bois de hêtre est longtemps restée synonyme d'écriture.

On traçait aussi les runes sur les pommeaux des épées, sur les proues des navires, sur les cornes à boire, sur les coffrets, sur les bijoux, etc. Pourtant, sur les quelques trois mille inscriptions runiques qui sont parvenues jusqu'à

nous, la plupart sont gravées sur des rochers dans les pays scandinaves, comme à Runamo, à Helsing et surtout dans la région d'Upsal en Suède. Les quatorze plus anciennes inscriptions runiques que l'on connaisse jusqu'à présent font partie de ces inscriptions rupestres. Il s'agit en général d'invocations aux dieux ou d'épithètes de chefs gravées sur des pierres sépulcrales comme celle de Bottryka, près de Stockholm.

Mais ce serait une erreur de croire que toutes les inscriptions runiques se trouvent dans l'Europe du Nord. On en a découvert en Ukraine, en Roumanie et même en France, et ce sont même les plus importantes par les renseignements qu'elles nous apportent sur l'énigme gothique. Signalons la fibule runique trouvée à Charnay (Saône-et-Loire) que l'on peut voir aujourd'hui au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye ; et surtout le coffret connu sous le nom de « coffret de Franks » qui se trouve au British Museum de Londres mais qui fut découvert à Auzon, dans la Haute-Loire.

L'écriture runique s'est maintenue longtemps en Scandinavie et en Islande. Il existe des manuscrits médiévaux écrits en caractères runiques et l'on voit encore des runes au XII^e siècle sur les monnaies du roi de Danemark Sven Eriksson. Vers cette époque, l'alphabet latin fait son apparition dans les manuscrits à côté de l'alphabet runique ; un peu plus tard il se substitue définitivement à celui-ci.

Dès que l'écriture runique fut perdue, les érudits s'appliquèrent à en retrouver le secret. Les premiers traités sur les runes sont celui d'Olaf Thomson Hviteskald et la *Bibliotheca runica* d'Ericus. Mais il fallut attendre que l'hypothèse hiéroglyphique de Champollion lui eût permis de déchiffrer l'écriture égyptienne pour que les runes soient à leur tour déchiffrées au début du XIX^e siècle. En 1823, Bryljufsen publie son *Periculum runologicum* (« Du danger de la runologie ») presque en même temps que Grimm fait paraître ses deux fameux ouvrages sur la littérature runique. Mais, même aujourd'hui, tous les problèmes relatifs aux runes ne sont pas résolus et un spécialiste comme Lucien Musset, écrivant en 1965, doit reconnaître :

« Bien que chaque runologue ait des opinions très arrêtées, la runologie reste dans une large mesure une science conjecturale²². »

Nous nous garderons donc bien, pour notre part, d'être plus téméraire que cet excellent spécialiste ; aussi, dans la thèse que nous allons exposer dans cette troisième partie de notre livre, il convient que le lecteur fasse la part de ce qui n'est qu'une hypothèse de travail.

Cela dit, nous ne sommes nullement désarmés devant les runes comme nous le sommes encore aujourd'hui devant les inscriptions étrusques : Nous savons lire, nous pouvons comprendre.

On désigne sous le nom de runes aussi bien les caractères que les formules composées avec ceux-ci. Ce qui ajoute à la difficulté du déchiffrement, c'est que ces formules ont souvent la forme de calligrammes : la disposition des caractères est très variable. Ils sont disposés tantôt en ligne droite, tantôt en cercle, tantôt en triangle, tantôt en spirale. Ils sont tracés tantôt de droite à gauche comme en français, tantôt de haut en bas comme en chinois ou dans certaines langues de l'Inde, tantôt, comme dans certaines des plus anciennes inscriptions grecques, en « boustrophédon », c'est-à-dire la première ligne dans un sens, la seconde dans le sens inverse, et ainsi de suite²³.

L'alphabet runique comportait primitivement vingt-quatre signes qui furent ramenés à seize aux alentours du IX^e siècle. Cet alphabet a été baptisé par les runologues du nom de FUTHARK : c'est l'ordre de ses six premières lettres car l'ordre de l'alphabet runique n'est pas le même que ceux des alphabets hébraïque, grec ou latin.

Comme nous l'avons déjà indiqué, à chaque rune correspond à la fois un phonème et un idéogramme. On trouvera dans le tableau ci-après²⁴ les correspondances entre runes, phonèmes et idéogrammes dans l'ancien FUTHARK. Compte tenu du sujet de ce livre, nous avons donné le nom de chaque rune dans la langue gothique plutôt que dans celle des groupes nordique ou westique où ces noms sont du reste la plupart du temps très voisins tant au point de vue étymologique qu'à celui des significations. Bien entendu, nous avons traduit ces noms en français.

On remarquera que les runes désignent tantôt des objets, tantôt des personnages du panthéon, tantôt des concepts abstraits ; mais, quel que soit le cas, la chose désignée était à l'origine considérée comme une entité sacrée.

L'examen attentif de l'ancien FUTHARK permet une remarque historico-sociologique du plus grand intérêt car elle permet de situer la naissance des runes dans un contexte. En effet l' « alpha » de cet alphabet, c'est-à-dire la

rune « faihu », désigne le bétail considéré comme le prototype de toute richesse tandis que son « omega », la rune « othal » désigne la propriété foncière. Nous avons donc ici le passage d'une société pastorale où régnait encore le communisme primitif à une société d'agriculteurs commençant à se diviser en classes. Le fait que l' « othal » désigne à la fois la propriété foncière et le Dieu suprême, chef de tous les autres, confirme qu'Odin-Wotan était bien un dieu agraire à la tête d'un panthéon qui reflète ce début de différenciation sociale.

Le tableau suivant représente l'alphabet runique réduit à seize signes ou « nouveau FUTHARK ». On peut constater qu'il a conservé les cinq premières runes dans leur ordre primitif mais qu'il en a supprimé huit et créé six nouvelles, tandis que huit phonèmes ont été permutés de rang.

L'ANCIEN FUTHARK

	RUNE	ÉQUIVALENT PHONÉTIQUE	NOM DE LA RUNE EN GOTHIQUE	SIGNIFICATION EN FRANÇAIS
1.	ƒ	f	<i>faihu</i>	bétail, richesse
2.	u	u	<i>urus</i>	auroch, pluie
3.	th	th	<i>thuriseith</i>	géant, épine
4.	a	a	<i>ansus</i>	Ase, estuaire
5.	r	r	<i>raida</i>	chevauchée, cha- riot
6.	k	k	<i>kusma</i>	torche
7.	g	g	<i>giba</i>	don, générosité
8.	w	w	<i>winga</i>	joie
9.	h	h	<i>hagl</i>	grêle
10.	n	n	<i>nauths</i>	nécessité
11.	i	i	<i>eis</i>	glace
12.	j	j	<i>jer</i>	été, récolte
13.	E	E	<i>eihwaz</i>	if
14.	p	p	<i>pairthra</i>	£
15.	R	R	<i>algiz</i>	arc, élan
16.	s	s	<i>sauil</i>	soleil
17.	t	t	<i>teiws</i>	l'ase Tyr, victoire
18.	b	b	<i>bairkan</i>	la déesse Frigg, bouleau
19.	e	e	<i>eiweis</i>	cheval
20.	m	m	<i>manna</i>	homme
21.	l	l	<i>lagus</i>	eau, mer
22.	ng	ng	<i>iggws</i>	le dieu Inguz
23.	d	d	<i>dags</i>	jour
24.	o	o	<i>othal</i>	Odin, propriété foncière

Bien entendu le nouveau FUTHARK fait disparaître autant d'idéogrammes que d'anciennes runes mais il modifie aussi le sens de quatre idéogrammes pour trois desquels il invente une rune nouvelle, la rune  (correspondant au son « a ») restant seule conservée pour signifier une nouvelle notion.

On verra que ces diverses modifications ne sont nullement arbitraires.

NOUVEAU FUTHARK

	RUNE	ÉQUIVALENT PHONÉTIQUE	NOUVELLE SIGNIFICATION IDÉOGRAPHIQUE
1.	ƿ	f	
2.	ᚢ	u	
3.	ᚦ	th	
4.	ᚱ	A	frêne
5.	ᚷ	r	
6.	ᚹ	k	
7. (9)	✖	h	poisson d'eau douce
8. (10)	ᚦ	n	
9. (11)	ᚦ	i	
10.	ᚦ	a	
11. (16)	ᚱ	s	
12. (17)	ᚱ	t	
13. (18)	ᚱ	b	
14. (20)	ᚱ	m	tombe, vague
15.	ᚱ	I	
16. (15)	ᚱ	R	calice

(Les numéros d'ordre entre parenthèses sont ceux des signes correspondants dans l'ancien FUTHARK.)

De l'examen du nouveau FUTHARK aussi, l'on peut tirer des observations très intéressantes. Créé au IX^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'évangélisation des peuples « barbares » de l'Europe était pratiquement achevée mais encore fragile, cet alphabet réformé témoigne de la volonté de donner à l'ancienne écriture sacrée un nouveau contenu religieux.

Ses deux caractéristiques les plus frappantes sont d'une part la suppression de la rune **ᚨ**, « othal », la rune d'Odin-Wotan, d'autre part l'introduction, à la place de la rune **ᚱ** qui avait le sens maléfique de « grêle », de la nouvelle rune **✖** avec le sens bénéfique de « poisson d'eau douce ». En effet cette nouvelle rune, formée du « i » et du « x » entrecroisés, n'est pas autre chose que le fameux monogramme du Christ tiré de son nom en grec, Iesous Xristos, et produisant le non moins fameux symbole du poisson parce que le nom de ce dernier, toujours en grec, est IXTIOS qui commence par le monogramme du Christ.

Non moins significative est la modification de sens infligée à la rune **ᚱ** qui dans l'ancien FUTHARK désignait les Ases. Ici on a procédé de manière oblique : Sans doute par crainte de scandaliser on n'a pas modifié

le signe mais on en a désacralisé le sens. On a remplacé le sens « Ase » par le sens « frêne » à la faveur du jeu de mots entre le nom des Ases et celui du frêne qui s'appelait « Aese » ; les anciens dieux sont ainsi devenus de simples arbres.

De même la rune qui signifiait « homme » a été remplacée par une rune signifiant « tombe » afin de rappeler aux hommes qu'ils sont mortels. Enfin la rune qui signifiait « arc » et « élan » a été remplacée par une rune signifiant « calice », vraisemblablement pour indiquer que les forces doivent être tendues vers le sacrifice, les élans vers l'eucharistie.

Quelques-uns des anciens dieux, pourtant, échappent à cette pieuse réforme alphabétique : c'est le cas pour l'Ase Tyr et pour la déesse Frigg. Mais les autres n'auront qu'à bien se cacher (c'est du reste, comme on verra, ce qu'ils feront). Le nouveau FUTHARK c'est en somme, la christianisation en douceur.

Mais revenons aux anciennes runes.

Ce qui complique encore les choses dans leur interprétation, c'est que chaque rune peut exprimer une idée différente selon qu'on se place sur l'un ou l'autre des « plans cosmiques », dans l'un ou l'autre des « mondes ».

Cette conception est difficilement assimilable pour notre mentalité moderne, aussi vaut-il mieux, pour bien la faire comprendre, citer le passage des Eddas où le nain Alvis l'explique à Thor, l'Ase au marteau : c'est du reste un passage très poétique, nullement dépourvu de profondeur et qui contient un très curieux enseignement.

*« Terre » s'appelle chez les hommes
Mais chez les Ases « champ » ;
Les Vanes l'appellent « chemin »,
les Géants « verdâtre »,
les Elfes « germinante »,
les Dieux suprêmes « argile ».*

La terre qui, à l'échelle humaine, est une planète, se réduit aux dimensions d'un champ à l'échelle des Ases ; pour les Dieux suprêmes qui l'ont pétrie elle est avant tout argile ; vue de haut par les Géants c'est une verte étendue végétale et maritime dont les détails sont estompés, etc. En somme, chaque rune peut signifier tel ou tel attribut du concept qui lui est attaché selon le point de vue d'où l'on se place.

Ce très curieux texte nous montre donc que les runes n'étaient pas seulement une écriture secrète et magique mais encore une écriture symbolique à plusieurs registres, de sorte qu'il ne suffisait pas de savoir lire et tracer les runes : il fallait aussi savoir les interpréter, c'est-à-dire discerner l'esprit sous la lettre et opter entre les divers sens mystiques que cette lettre pouvait revêtir.

Il s'ensuit que non seulement le clergé se réservait le monopole de cette écriture (ce qui est toujours le cas dans les sociétés où l'écriture n'est pas encore devenue le support de la « communication de masse ») mais encore que sa fonction s'apparentait à celle des hiérogammates égyptiens, à celle des kabbalistes juifs ou à celle que rempliront plus tard les hérauts d'armes chargés de l'interprétation d'une autre écriture hiéroglyphique : celle du blason.

Résumons-nous :

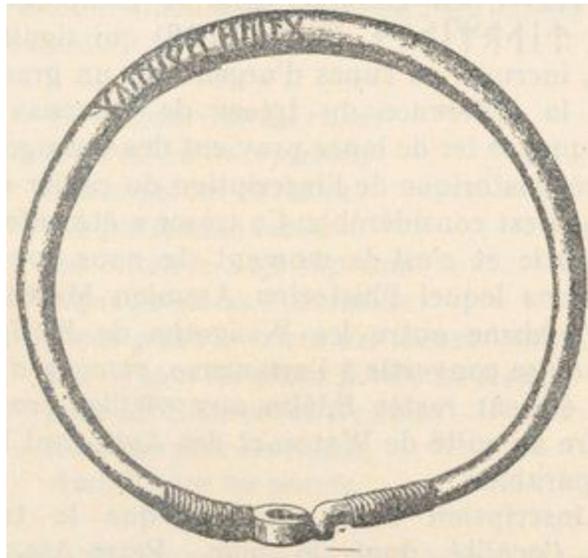
1. Les runes sont une écriture qui servit dès le début de notre ère à transcrire certaines langues du groupe dit germanique, groupe issu du tronc commun indo-européen, et en particulier la langue gothique.
2. Cette écriture, comme les écritures sémitiques auxquelles elle s'apparente, est hiéroglyphique.
3. Elle remplissait une fonction essentiellement religieuse.
4. A partir du XI^e siècle les runes cohabitent avec l'alphabet latin.
5. Au début du XIV^e siècle elles disparaissent et sont remplacées par l'alphabet latin.

CHAPITRE II

LES GOTHES ET LES RUNES

Même les linguistes chevronnés se posent parfois des questions surprenantes. C'est le cas de James W. Marchand qui intitulait encore un article en 1959 : « Les Goths ont-ils vraiment connu l'écriture runique ? »

Cent trente-huit ans après la découverte du trésor goth de Petroasa, ce titre avait de quoi faire sourire. En effet ce trésor comporte une pièce qui permet de répondre définitivement à cette question. Cette pièce, c'est le collier d'or cylindrique.



*Trésor de Petroasa :
Le collier d'or à inscription.*

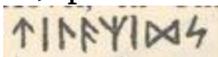
Sur ce collier brisé figure en effet une inscription en anciens caractères runiques (ancien FUTHARK) qui est restée intacte et qui se lit :



Traduction :

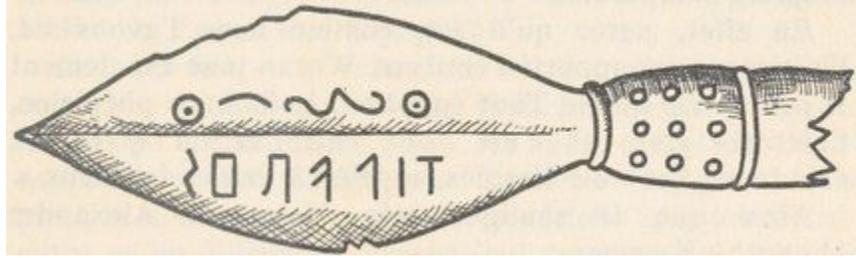
Du temple des Goths sacré je (suis)
WI GUTANI HAILAG 10

Nous savons que le trésor de Petroasa a été enfoui en 380.

Une autre inscription runique des Goths, encore plus ancienne puisqu'elle date du premier tiers du III^e siècle, a du reste été découverte, après celle du collier de Petroasa, près de Kovel, en Ukraine. Elle se compose du mot gothique  (TILARIDS) qui signifie « l'assaillant », incrusté en runes d'argent sur un grand fer de lance. A la différence du trésor de Petroasa qui est wisigothique, ce fer de lance provient des Ostrogoths.

L'intérêt historique de l'inscription du collier du trésor de Petroasa est considérable. Ce trésor a été enfoui par le roi Athanaric et c'est le moment de nous souvenir du passage dans lequel l'historien Ammien Marcellin rapporte le schisme entre les Wisigoths de Fritigern qui venaient de se convertir à l'arianisme, et ceux d'Athanaric « qui étaient restés fidèles aux vieilles croyances », c'est-à-dire au culte de Wotan et des Ases dont les runes sont inséparables.

Cette inscription nous confirme que le trésor de Petroasa (localité dont le nom, Petro-Asa, évoque curieusement celui des Ases) faisait partie du Trésor Ancien, trésor sacré dont la valeur n'était pas seulement matérielle mais aussi, et peut-être avant tout, historico-culturelle, pour ne pas dire spirituelle. Le fait que cette inscription ait été gravée sur le collier qui est, de très loin, la pièce la moins somptueuse du trésor est, à cet égard, on ne peut plus significative : Cela montre que *ce qu'il y avait de plus sacré pour les Goths qui avaient jadis tracé les premières runes sur d'humbles morceaux de bois, c'était la conservation de leur écriture hiéroglyphique.*



Fer de lance découvert près de Kovel (Ukraine).
L'inscription runique est en langue gothique et signifie « l'assaillant ».

Cela ressort d'ailleurs de la lecture du chant VI de la saga Hawamal :

*Tu découvriras les runes
et les tables interprétées ;
très importantes tables,
très puissantes tables
que colora le Sage suprême
et que firent les Puissances
et que grava le crieur des dieux.
Car Wotan les grava parmi les Ases,
pour les Elfes ce fut Daïnn,
Dvalinn pour les nains,
Asvidr pour les géants.*

N'oublions pas que Wotan s'est très vite dégagé de sa gangue naturaliste et animiste primitive. Ce n'est nullement un hasard si les auteurs médiévaux le comparaient déjà à Hermès-Mercure, par exemple le poète anglo-normand Robert Wace (1120-1175) qui écrivait dans son *Roman de Brut* :

« Mercure qui en autre langage est appelé Wotan. »

Et on peut présumer qu'en sa qualité de chanoine de Baveux, Wace avait quelque compétence en matière de religions comparées.

En effet, parce qu'il est, comme nous l'avons vu, l'initiateur qui apporte l'écriture, Wotan joue exactement le même rôle que le Thot égyptien, le Cadmos phénicien, l'Hermès grec ; et c'est pour cette raison qu'il est, exactement comme Hermès, appelé « le crieur des dieux ».

Ainsi que le souligne très justement Alexandre Hagerthy Krappe :

« La raison d'identifier Wotan à Mercure-Hermès est qu'il est un intellectuel ; il l'était déjà au 1^{er} siècle de notre ère²⁵ ».

Or Wotan, comme son nom l'indique, est un dieu gutan et sa façon d'écrire, elle aussi, est gothique. Dès 1822 l'érudit allemand H. Léo avait montré que Wotan n'est pas un dieu autochtone de Germanie ou de Scandinavie et qu'il était ignoré des Alamans et des Francs de Germanie aussi bien que des Burgondes qui donnèrent leur nom à l'île de Bornholm jusqu'à l'époque où il fut importé par les Goths venus de l'est ou du sud-est de l'Europe. Aujourd'hui, d'autre part, de très nombreux runologues parmi lesquels on peut citer Weinhold, Carl Pauli, Marstrander et Lucien Musset considèrent que ce sont les Goths qui ont apporté l'écriture — en l'occurrence les runes — aux peuples de Germanie et d'Europe du Nord qui l'ignoraient.

L'argument avancé par ceux qui, comme James W. Marchand, mettaient en doute le fait que les Goths faisaient usage des runes (malgré les preuves archéologiques comme celles qu'apportent le fer de lance de Kovel et le collier de Petroasa) était celui-ci : Comment se fait-il qu'à partir du ve siècle de notre ère on ne trouve de runes ni chez les Ostrogoths d'Italie, ni chez les Wisigoths du Midi de la France et d'Espagne ?

C'est un fait — et même un fait à première vue fort curieux — que chez ces deux branches du peuple goth, ralliées au christianisme arien, les runes semblent disparaître en même temps que l'ancienne religion. Mais puisque nous avons la preuve matérielle que les Ostrogoths et les Wisigoths possédaient les runes et, d'autre part, que les runes se sont maintenues dans l'Europe du Nord longtemps après la christianisation de cette région, il serait très étonnant que les runes se fussent complètement perdues chez les Goths de l'Europe du Sud ; en effet il ne faut pas du tout se représenter l'adhésion de ces Goths à l'arianisme comme une coupure culturelle et religieuse radicale : dans l'histoire, de telles coupures n'existent jamais ; les anciennes et les nouvelles croyances se chevauchent toujours et les premières continuent toujours à imprégner, d'une façon ou de l'autre, les secondes. Il faut donc bien nous demander si cette disparition ne serait pas seulement apparente, c'est-à-dire d'une part si les runes n'ont pas seulement été cachées, d'autre part si cette ancienne écriture et l'ancienne religion qui lui était indissolublement liée ne se sont pas maintenues de façon voilée, au moyen et au prix d'une transposition.

A la première de ces deux questions, Moreri apporte peut-être un début de réponse dans son *Dictionnaire Historique* publié en 1789. Voici ce qu'on y lit, à l'article « Carcassonne » :

« On voit dans la cité de Carcassonne un château assez fort où l'on conserve des actes très anciens et d'une écriture particulière sur des écorces d'arbre, dont il y en a plusieurs que l'on croit y avoir été apportés par les Wisigoths. »

Le fait est confirmé par un mémoire qui se trouve aux archives du génie militaire de Perpignan et où on lit :

« Les Goths apportèrent dans la cité de Carcassonne, avec les trésors de Rome, des actes très anciens et d'une écriture hiéroglyphique tracée sur des écorces d'arbre, que l'on conserve avec soin dans les archives de la ville. »

Ce mémoire date d'avant la Révolution. Les archives de la cité de Carcassonne furent brûlées par les révolutionnaires de la ville, le 30 brumaire an II, sur la place de la Liberté. Cet autodafé était excusable car les archives contenaient en grand nombre des pièces qui rappelaient aux citoyens le joug de la féodalité, mais, en l'occurrence, il est déplorable car les très anciens hiéroglyphes tracés sur des écorces d'arbre étaient, selon toute probabilité, des tablettes runiques que les Wisigoths, même devenus chrétiens, avaient précieusement conservées à travers leurs tribulations.

Mais, faute de ces pièces à conviction, il nous faut rechercher si l'on peut trouver la trace des runes et celle de l'ancien panthéon, celui de l'Asgard et du Walhalla, dans les inscriptions laissées par les Goths après leur adhésion à l'arianisme et sur les monuments dont le style architectural et décoratif a été, à tort ou à raison, désigné sous le nom de gothique.

C'est cette recherche aventureuse qu'il nous faut maintenant entreprendre. A nos risques et périls car nous avons parfaitement conscience que nous allons bousculer, chemin faisant, bien des méthodes admises et des idées reçues. Et étant bien entendu que ces traces, si traces il y a, ne peuvent être que voilées, allusives et même, au sens propre du mot, hermétiques.

CHAPITRE III

MÉTAMORPHOSE DE L'ÉCRITURE ET DES DIEUX : WULFILA

La traduction de l'inscription runique du collier de Petroasa n'aurait évidemment pas été possible si nous ne connaissions la langue gothique qui est celle de cette inscription et qui diffère profondément des autres langues du groupe germanique.

On sait que les spécialistes divisent les langues germaniques en trois groupes : celui du Nord, celui de l'Ouest et celui de l'Est ou Ostique²⁶.

Le groupe nordique (islandais, suédois, norvégien, danois) et le groupe westique (allemand avec ses variantes dialectales, anglais et néerlandais) sont représentés par des langues vivantes. Quant au groupe ostique, il comprend théoriquement les langues parlées jadis par les Burgondes, les Vandales, les Hérules, les Gépides et les Goths, c'est-à-dire uniquement des langues mortes. En fait, il se réduit au gothique car c'est la seule de ces langues qui nous soit connue grâce à quelques documents écrits, pour la simple raison que de tous les peuples ostiques seuls les Goths possédaient l'écriture, d'où leur surnom de « Goths savants » (Wisigoths) et « Goths brillants » (Ostrogoths).

Le principal document par lequel la langue gothique nous est connue est la Bible dite de Wulfila, du nom de l'évêque goth qui, comme nous l'avons vu, l'aurait traduite dans sa langue maternelle au IV^e siècle, grâce à quoi il propagea le christianisme arien parmi les Wisigoths.

Ouvrons tout de suite une parenthèse : C'est par pure habitude que l'on parle de la « Bible de Wulfila ». En effet l'exemplaire que nous possédons — le *Codex Argenteus* écrit en lettres d'argent sur parchemin rouge et qui se trouve aujourd'hui en Suède, dans la bibliothèque de l'université d'Uppsala — est postérieur de deux bons siècles à la date qui serait celle de la mort de Wulfila (382). Néanmoins, pour la commodité du langage, nous ferons comme tout le monde et nous appellerons « Bible de

Wulfila » ce texte dont il ne reste d'ailleurs que des morceaux (un fragment de Néhémie et les trois quarts du Nouveau Testament).

Α	Β	Γ	Δ	Ε	Ϛ	Ζ	Η	Ψ
1	2	3	4	5	6	7	8	9
a	b	g	d	e	q	s	h	þ
Ι	Κ	Λ	Μ	Ν	Ϛ	Π	Ρ	Υ
10	20	30	40	50	60	70	80	90
i	k	l	m	n	j	u	p	—
Κ	Σ	Τ	Υ	ƒ	Χ	Ϙ	ϙ	↑
100	200	300	400	500	600	700	800	900
r	s	t	w	f	x	h	o	—

La Bible de Wulfila, traduite du grec en gothique, n'est pas en caractères runiques. La traduction de la Bible fut en effet pour Wulfila (ou du moins pour le personnage qu'on appelle ainsi) l'occasion de procéder à une réforme alphabétique. L'alphabet de Wulfila — dont dériveront les caractères dits « gothiques » dont se serviront exclusivement les Allemands jusque dans les années 40 de notre siècle — est une synthèse des alphabets runique, grec et latin.

Entre l'œuvre religieuse de « Wulfila » et son œuvre alphabétique, le rapport de cause à effet ne fait pas de doute : la « conversion » des fidèles des Ases au christianisme hérétique d'Arius impliquait nécessairement une « reconversion » de l'écriture runique puisque celle-ci était indissolublement liée à la religion des Ases et même, plus précisément, au personnage de Wotan.

Cela, historiens et linguistes l'ont très bien vu mais à notre avis la plupart d'entre eux se font une idée assez inexacte des motifs et de la vraie nature de cette double et conjointe métamorphose graphique et religieuse.

C'est ainsi que pour Ferdinand Mossé²⁷ la nécessité d'un nouvel alphabet pour traduire la Bible en langue gothique découlait du fait que cette langue « avait été jusqu'alors dépourvue de toute tradition savante et n'avait encore jamais servi de véhicule à une pensée abstraite ».

D'abord, c'est faire bon marché de ce que nous connaissons, par Jornandès, des « Goths savants » qui, déjà quatre siècles avant Wulfila, se livraient à l'étude guidés par « l'esprit scientifique » (Dicineus²⁸) et « avaient presque égalé les Grecs ». Ensuite, comment aurait-il été possible qu'une théologie aussi subtile et sophistiquée que celle de l'arianisme fasse carrière chez un peuple qui n'aurait pas déjà acquis la capacité de s'élever jusqu'aux abstractions ? En vérité, seuls notre égocentrisme et notre impérialisme culturels nous empêchent de saisir, sous le voile des runes et de la mythologie des Eddas, une conception déjà très élaborée du « logos », des symboles et de la cosmogonie.

Pour nous faire une idée plus juste, examinons de près le caractère de la réforme alphabétique de Wulfila :

1. Si Ferdinand Mossé avait raison, si l'écriture runique avait été entièrement inadéquate à exprimer une conception religieuse entièrement nouvelle pour les Goths, rien n'aurait été plus simple pour Wulfila que d'adopter tel quel l'alphabet grec ou l'alphabet latin. Or il ne l'a pas fait : il a préféré effectuer une synthèse dans laquelle les caractères runiques sont partiellement conservés et coexistent avec les caractères grecs et latins. Et s'il a agi ainsi, on peut penser que c'est parce que les anciennes croyances religieuses des Goths, liées à l'écriture runique, pouvaient se mouler sans disparaître dans le christianisme arien et s'y intégrer, fût-ce de façon voilée, tout comme les runes à l'alphabet nouveau.

En d'autres termes, *il ne s'agit pas d'une pure et simple substitution mais bien d'une transposition.*

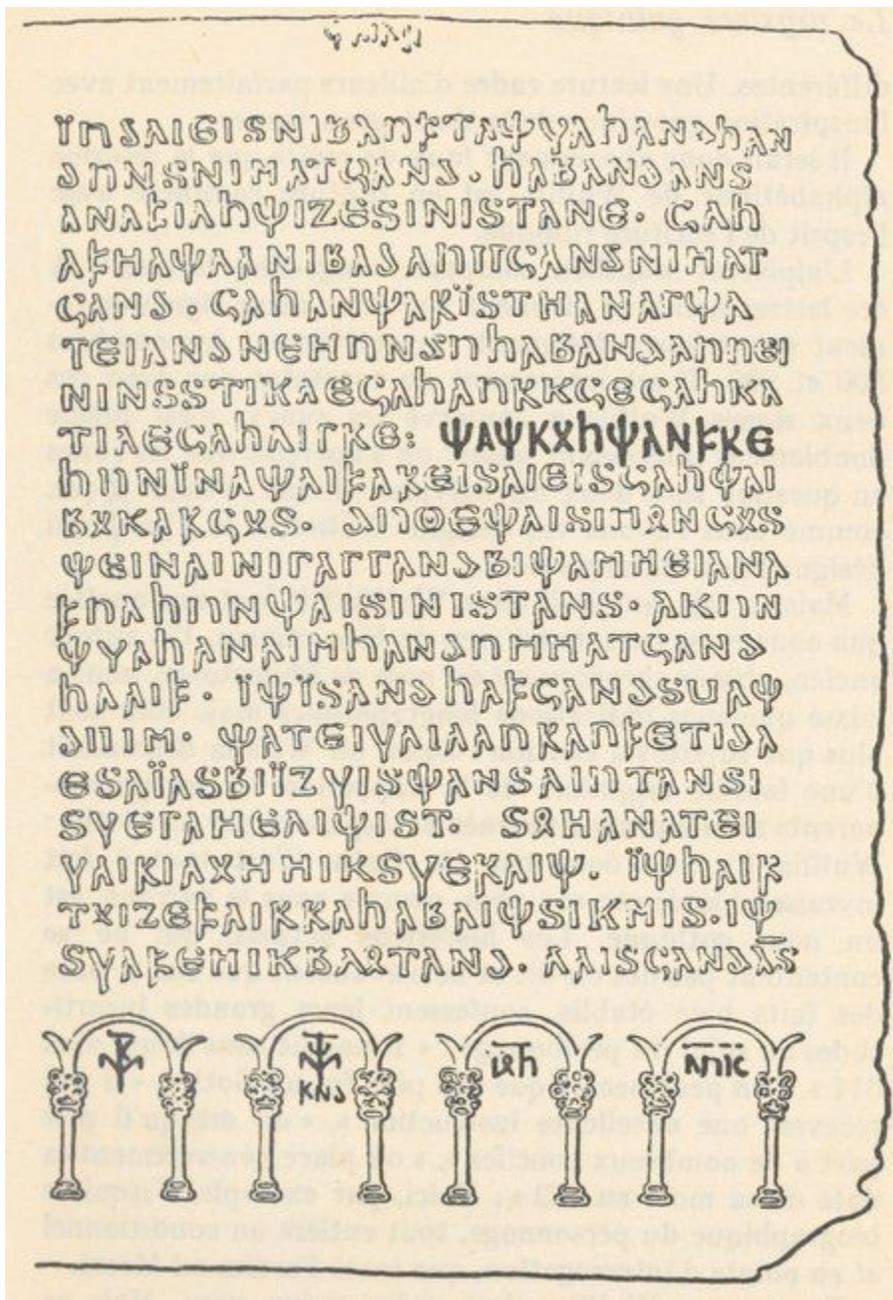
2. Dans l'alphabet wulfilien on remarquera que *chaque lettre est affectée d'une valeur numérique* tout comme dans l'alphabet hébreu et l'alphabet grec. C'est d'une très grande importance quand on considère que l'alphabet wulfilien a été conçu en fonction d'une traduction de la Bible à partir de la version des Septante, c'est-à-dire d'une version grecque elle-même traduite de l'hébreu²⁹. On sait en effet que c'est sur la valeur numérique des lettres, leur valeur hiéroglyphique et leur transposition que repose le sens caché de la Bible selon les kabbalistes juifs³⁰ et celui, mis en lumière par l'exégèse moderne, de l'Apocalypse de Jean, texte d'inspiration hébraïque écrit en grec.

Notons encore :

1. Que l'ordre de l'alphabet wulfilien diffère à la fois de l'ordre runique, de l'ordre hébreu et de l'ordre grec.
2. Que les valeurs numériques attribuées aux lettres dans l'alphabet wulfilien sont tantôt identiques tantôt différentes de celles des lettres hébraïques et grecques, qui diffèrent déjà entre elles.

De la sorte, la réforme alphabétique de Wulfila non seulement dégage ce qu'il y a de commun entre les runes et les alphabets hébreu et grec : leur caractère d'hiéroglyphes sacrés, et aussi, comme nous le verrons bientôt, la correspondance entre lettres et nombres.

Cette réforme n'est donc pas conçue pour n'importe quelle lecture de la Bible : elle semble conçue pour permettre en langue gothique, au moyen de transpositions phonétiques et numériques, une lecture analogue à celle qu'en fait la Kabbale en hébreu et qu'il était déjà possible (toujours par transposition) d'en faire en grec³¹. En d'autres termes, cette réforme n'invite pas à lire la Bible comme une suite d'épisodes : elle invite à une lecture structurale. Il ne s'agit pas de s'arrêter à ce qui, dans la Bible, est le produit d'une aire de civilisation particulière mais au contraire d'y rechercher ce qui révèle une cosmogonie identique, dans son essence, à celle que l'on trouve chez tous les peuples sous des allégories différentes. Une lecture cadre d'ailleurs parfaitement avec l'inspiration gnostique de la théologie arienne.



LA BIBLE GOTHIQUE DITE DE WULFILA
 (Codex Argenteus, Bibliothèque de l'université d'Uppsala.)

Il serait donc absolument faux de croire que la réforme alphabétique de Wulfila est en rupture complète avec l'esprit de l'écriture runique.

L'alphabet wulfilien comporte vingt-cinq lettres³². A ces lettres-nombres viennent s'ajouter deux signes purement numériques désignant respectivement les nombres 800 et 900. Il est intéressant de constater que

pour ces deux signes Wulfila a conservé les runes ; c'est même doublement intéressant quand on s'aperçoit que les runes en question sont deux hiéroglyphes divins : l'*Odal* ᚠ qui, comme nous l'avons vu, désigne Wotan et le *Tyr* ᚢ qui désigne l'Ase du même nom.

Mais au fait, qui était donc Wulfila ? Il faut reconnaître que nous ne savons de lui rien de bien certain. Un auteur ancien, obscur chroniqueur du nom de Philostorge, nous a laissé quelques indications biographiques mais elles sont plus que sujettes à caution : Selon lui Wulfila descendait d'une famille originaire de la Cappadoce et ses grands-parents auraient été emmenés en captivité par les Goths : Wulfila n'aurait donc pas été Goth. C'est tout à fait invraisemblable car son nom, comme nous le verrons, est un nom gothique. Les historiens actuels, qui ne se contentent pas des on-dit et ne s'avancent que sur la base des faits bien établis, confessent leurs grandes incertitudes au sujet du personnage : « Il naquit sans doute vers 311 », « on peut penser que son père fut un Goth », « il dut recevoir une excellente instruction », « on dit qu'il prit part à de nombreux conciles », « on place généralement la date de sa mort en 382 » : Voici, par exemple, l'esquisse biographique du personnage, tout entière au conditionnel et en points d'interrogation, que trace Ferdinand Mossé.

En somme, Wulfila n'est guère qu'un nom. Mais ce nom, à lui seul, va peut-être nous en apprendre plus long...

Dans l'ancienne religion des Goths, le loup joue un rôle capital. C'est sans doute une conséquence du séjour des Goths en Asie Mineure puis en Grèce aux V^e-IV^e siècles avant notre ère. En Asie Mineure, la Lycie tirait son nom qui signifiait « pays du loup » de son premier roi légendaire, Lykos (le loup). En Arcadie aussi le premier roi légendaire avait nom Lycaon. Notons qu'il existait en Arcadie au IV^e siècle avant notre ère une ville forte située près du fleuve Alphée et nommée Asea. Ce nom, qui évoque celui des Ases, semble prouver qu'elle avait été fondée par les Goths ; c'est du reste ce qui a incité les archéologues suédois de Göteborg, curieux de leurs origines, à y entreprendre des fouilles à la veille de la dernière guerre³³. L'élévation du loup au rang d'animal sacré n'est nullement fortuite : elle tient au fait que, dans l'astrologie antique, il symbolisait l'hiver chassé par l'action du soleil (d'où l'épithète de « tueur de loup » décernée par les Grecs à Apollon).

Le loup cosmique des Eddas est Fenfir, dont les mâchoires grandes ouvertes touchent l'une la terre, l'autre le ciel. Son maître est le malveillant

magicien Loki qui lui inspire des tours pendables. Les Ases décidèrent un jour de maîtriser Fenfir en tablant sur le sentiment d'assurance qu'il tirait de sa force prodigieuse. Ils le mirent d'abord au défi de briser une solide chaîne nommée Lödingr. Fenfir accepta de se la laisser passer autour du cou et se fit un jeu de la briser. Les Ases lui présentèrent ensuite une autre chaîne encore plus solide, nommée Dromi, que Fenfir brisa de la même façon. Wotan ordonna alors aux nains de confectionner un troisième lien. Fait avec le bruit des pas d'un chat, les racines d'un rocher, l'haleine d'un poisson et la salive d'un oiseau, toutes choses qui n'existent pas, ce lien, nommé Gleipnir, était évidemment plus que fragile, immatériel. Mis au défi pour la troisième fois, Fenfir accepta d'autant plus facilement que les Ases le lui passent autour du cou. Mais c'était un lien magique dont il resta prisonnier.

C'est que Fenfir était féroce : ainsi, c'était lui qui, poussé par Loki, avait coupé la main droite de l'Ase Tyr, dieu de la Guerre, qui par suite de cette mutilation avait dû céder ses fonctions à Wotan. Dans la saga Lokasenna, Loki raille Tyr en ces termes :

— Fenfir t'a privé de ta main droite et je m'en souviens, non sans malice.

Ce à quoi Tyr répond dignement :

— J'ai perdu ma main, c'est vrai, mais toi tu as perdu le loup magnifique : Fenfir attend, enchaîné, l'arrivée du Ragnarokr.

Le Ragnarokr c'est ce qu'on a traduit très improprement par « le crépuscule des dieux » qui inspira à Wagner une œuvre grandiose. Dans les Eddas, il commence par les trois Grands Hivers : la neige recouvre la terre entière et le soleil perd son éclat. Le monde est livré à la guerre ; même les frères s'entre-tuent. Le loup Skade et le loup Hate dévorent respectivement le soleil et la lune qu'ils poursuivaient depuis des siècles. L'arbre cosmique Ygdrasil est ébranlé. Le Grand Serpent Lormungandur apparaît sur le rivage. On met à flot le vaisseau *Naglefore* construit avec les ongles des morts. L'armée des génies du feu, commandée par Surtur, se met en marche. Alors Heimdall, l'Ase blanc, donne l'alarme en sonnant dans sa corne Giallar et tous les Ases prennent les armes. Les Ases et leurs ennemis s'entre-tuent : ainsi Heimdall et Loki ; ainsi Tyr et le chien Garmar, gardien de l'enfer. Thor brise avec son marteau la tête du Grand Serpent mais lui-même succombe, empoisonné par le venin. C'est alors que le loup Fenfir rompt son lien, s'attaque à Wotan et le dévore. Mais Vidar, fils de Wotan,

venge son père et tue Fenfir en désarticulant ses mâchoires. Les dieux morts, Surtur met le feu à la terre.

Mais de la mer une nouvelle terre surgira, verdoyante. Sur le jeune gazon, les runes seront retrouvées. L'homme Lif et la femme Lifthraser, qui avaient échappé au cataclysme cachés au sommet d'une montagne, donneront naissance à une nouvelle race humaine tandis que Vidar et Val — l'éternité et l'âme —, immunisés contre le feu et l'eau, vivront sur le mont Ida qui était la demeure des Ases.

Le récit des Eddas, qui cache toute une philosophie sous le voile d'une poésie tourmentée, finit donc comme il avait commencé : par la découverte des runes. Runes nouvelles car un cycle s'est achevé et un nouveau cycle commence : l'Ancien Testament est mort, vive le Nouveau Testament ! Mais aussi runes éternelles car l'accomplissement des cycles, l'éternel retour sur lequel méditera Nietzsche, se répète indéfiniment, or c'est tout ce mécanisme de composition, de décomposition et de recomposition cosmique que sont censés exprimer tout comme dans la Kabbale — les hiéroglyphes.

C'est pourquoi Wotan peut bien mourir mais pas le « logos » dont il tenait tous ses pouvoirs. Ce « logos » éternel engendrera un nouveau Wotan, différent du premier dans sa forme car il correspondra à un nouveau cycle mais identique dans son essence.

Mettre à mort l'ancien Dieu suprême mais seulement pour permettre sa métamorphose, tel est le rôle du loup Fenfir.

C'est aussi le rôle de Wulfila qui détrône parmi les Goths la religion de Wotan et propage une religion nouvelle au moyen d'une nouvelle écriture.

Or dans la langue gothique le nom de Wulfila, composé de *Wulf* (loup) et du suffixe diminutif *ila* signifie précisément louveteau³⁴.

Le nom de Wulfila est donc, comme on voit, exactement adapté à son rôle de « nouveau loup » qui, comme l'avait fait le « vieux loup » Fenfir, ferme un cycle et en ouvre un autre en absorbant pour les métamorphoser les anciens dieux.

Ce n'est donc pas un nom de naissance mais un surnom, un pseudonyme d'initié. Peut-être Wulfila se l'est-il attribué lui-même, peut-être le lui a-t-on décerné, peut-être même que, comme beaucoup de saints et d'évêques à cette époque, Wulfila n'est qu'un personnage légendaire destiné à symboliser la mutation religieuse. Peu importe : Ce qui compte, c'est le nom car il montre que les Goths, ou du moins leur clergé, ne considéraient

pas l'adhésion à l'arianisme comme une rupture complète avec la religion ancestrale mais seulement comme un renouvellement de celle-ci, déjà inscrit d'avance dans la vision du Ragnarok.

Et cela, comme nous allons voir, n'est pas sans conséquences.

CHAPITRE IV

L'ART GOTHIQUE MÉRITE BIEN SON NOM

Elle est vraiment très étonnante, l'obstination avec laquelle quatre-vingt-dix-neuf pour cent des historiens de l'architecture et de l'art s'emploient à nier que le style gothique qui marque toute l'Europe occidentale de son empreinte entre le milieu du XII^e siècle et le milieu du XVI^e ait le moindre rapport avec les Goths.

Certes, ce ne sont pas les Goths qui ont inventé la voûte ogivale comme l'avaient cru quelques auteurs de la Renaissance ; aucune de leurs constructions, quand il nous en reste, n'en comporte. Mais il est impossible de réduire l'architecture gothique à la voûte ogivale et le style gothique à la seule architecture en négligeant la sculpture qui en est pourtant inséparable, l'orfèvrerie, et même la peinture et les décors.

Prétendre que le style gothique ne doit rien aux Goths puisque ce ne sont pas les Goths qui ont inventé l'ogive, cela n'est pas plus sérieux que prétendre que le jazz ne doit rien aux Noirs puisque ce ne sont pas les Noirs qui ont inventé le saxophone en oubliant, par exemple, qu'on perçoit dans le jazz l'écho lointain des musiques sacrées d'Afrique derrière l'inspiration chrétienne des « spirituals ».

Si on y regarde de près, tous ceux qui nient l'existence d'une relation quelconque entre le style gothique et les Goths partent d'un raisonnement à priori qui reflète plus ou moins inconsciemment leurs préjugés : Puisque les Goths étaient des barbares, le style gothique, modèle de grand art, ne peut rien leur devoir. On prétend donc que le terme de gothique appliqué à ce style n'est qu'un terme péjoratif choisi au hasard à une époque où l'art médiéval avait cessé de plaire. Et on conclut généralement que l'art gothique est par excellence un art national, création *ex nihilo* du génie français.

Nous l'avons dit dans le prologue de ce livre et nous croyons l'avoir montré dans la première partie, c'est vouloir ignorer à la fois la signification véritable du mot « barbare » et la richesse de la culture créée par les Goths.

Au siècle dernier, l'archéologue J.F. Colfs avait déjà réfuté l'idée que le terme de « gothique » ait été choisi par hasard. Voici ce qu'il écrivait :

« Gothique est certes un mot qui ne se prend pas en bonne part ; il correspond au mot « barbare » chez les Romains. Or les auteurs de l'école gothique se sont fait ce programme : La maison de Dieu, des pierres, et au haut des cieux. “ Cette conception, ce programme, l'unité imposante de l'ensemble, la richesse des détails se rattachant tous à la masse des membres, la puissance des moyens, la grandeur des effets, en un mot tous les éléments de nos émotions les plus nobles, ce serait tout ce sublime qu'on aurait pu nommer gothique sans que cette dénomination fût tirée du nom même des auteurs alors que, par exemple, on n'a jamais appelé gothique la littérature espagnole bien que les Espagnols descendent en partie des Goths ? Le plus probable, ce qui nous vient à la pensée, c'est qu'il nous est resté dans le terme même de gothique le nom tout entier des créateurs³⁵. »

Vers la même époque, le grand critique d'art anglais John Ruskin, s'interrogeant sur la nature du style gothique, remettait de son côté les choses au point en ce qui concerne son caractère « barbare ». Il écrivait :

« Il est vrai que l'architecture et la sculpture gothique sont barbares mais ce terme, s'il est bien compris, n'est nullement péjoratif. Nous ne devons nullement les déprécier et les condamner pour cela. Bien loin de là, je crois que c'est ce caractère barbare qui mérite notre plus profond respect³⁶. »

L'idée chauvine que le style gothique, parce qu'il est beau, ne peut rien devoir aux Goths et ne peut être né qu'en France ne date pas d'hier. Au Moyen Age déjà, des esprits mal informés voyaient dans ce style une œuvre purement française (*opus francigenulum*) ; plus tard, ni Viollet-le-Duc ni Fulcanelli, malgré leurs immenses mérites, n'ont su se dégager entièrement de cette idée. Pourtant cette idée ne cadre pas avec les données actuelles de l'archéologie.

C'est au niveau purement architectural que se situe la rupture entre le style dit roman et le style appelé gothique : non seulement la voûte en plein cintre est remplacée par la voûte ogivale mais encore l'abside et le transept qui étaient généralement trilobés dans le roman deviennent angulaires dans

le gothique. Paradoxalement, on pourrait dire que sur le plan purement architectural le style dit roman doit davantage aux Goths que le style appelé gothique car les monuments wisigothiques qui subsistent, notamment en Espagne, avec leurs arcs en plein cintre et leurs coupoles, annoncent certaines églises romanes méridionales, du reste construites — nous y reviendrons — sous leur influence.

Par contre, sur le plan de l'ornementation, il y a continuité entre le roman et le gothique. Aussi bien par le style que par le choix des sujets, la symbolique gothique se situe dans le prolongement direct de la symbolique romane.

Or plus leurs découvertes se multiplient, plus les archéologues se rendent compte que c'est essentiellement l'art des envahisseurs dits barbares qui est à l'origine de la sculpture romane. Ainsi, dans sa présentation de l'exposition « L'or des Scythes » (Paris, 1975), Véronique Schiltz n'hésite pas à écrire :

« La connaissance de ce qu'on appelle l'art des steppes est essentielle pour qui veut saisir dans son ensemble non seulement l'histoire artistique du vaste continent eurasiatique mais encore la genèse de notre art médiéval. »

Pour illustrer ce propos, Véronique Schiltz a d'ailleurs donné une conférence accompagnée de projections de diapositives sur écran de télévision où la juxtaposition des sujets figurés sur les pièces d'orfèvrerie dues aux Scythes et aux Goths et de ceux qui sont figurés sur les chapiteaux de nos églises romanes démontraient on ne peut plus clairement la filiation.

Une fois de plus, l'archéologie réfute donc les préjugés chauvins qui ne voulaient voir dans l'art médiéval qu'un art purement occidental, voire purement français dans son origine et sa conception. Les animaux et les personnages qui peuplent nos églises romanes et gothiques, et aussi ceux de l'héraldique qui ornent nos plus anciens écus, nous viennent d'Asie et nous ont été apportés, au terme d'une migration plusieurs fois séculaires, dans les chariots des Goths sous forme d'armes décorées, de pièces de harnachement, de cornes à boire, de colliers, de pendentifs et de fibules. Ils sont d'autant plus facilement passés sur nos monuments religieux qu'à l'origine ils n'avaient pas été conçus par leurs créateurs dans un but purement esthétique mais avant tout à des fins magiques.

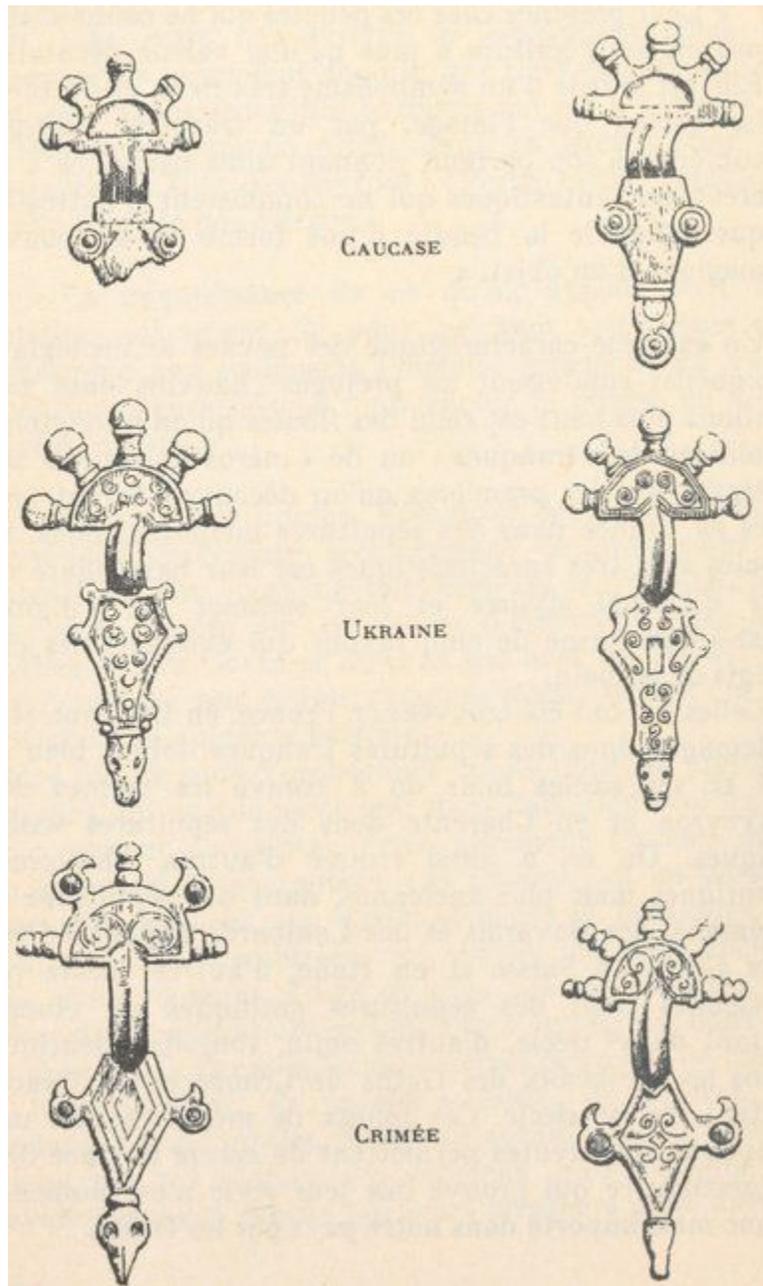
Ainsi que l'écrit encore Véronique Schiltz :

« Leur présence chez ces peuples qui ne connaissaient pas encore l'écriture a plus qu'une valeur décorative. Elle est lourde d'un symbolisme très riche et de toutes les vertus que l'image, par un transfert magique, conférait à son porteur, donnant ainsi naissance à des créatures fantastiques qui ne connaissent d'autres lois que celles de la beauté d'une forme et du pouvoir magique d'un objet. »

Un exemple caractéristique des bévues archéologiques auxquelles conduisent les préjugés chauvins dont nous parlions plus haut est celui des fibules qu'on a longtemps qualifiées de « franques » ou de « mérovingiennes » sous prétexte que les premières qu'on découvrit furent trouvées en France dans des sépultures mérovingiennes. Ces fibules sont très caractéristiques car leur base figure une tête d'animal stylisée et leur sommet est « digité », c'est-à-dire formé de cinq rayons qui évoquent les cinq doigts de la main.

Celles qui ont été trouvées en France, en Belgique et en Allemagne dans des sépultures franques datent bien des VI^e et VII^e siècles mais on a trouvé les mêmes dans l'Aveyron et en Charente dans des sépultures wisigothiques. On en a aussi trouvé d'autres, absolument identiques mais plus anciennes, dans des sépultures des Alamans, des Bavares et des Lombards qui succédèrent aux Goths en Suisse et en Italie, d'autres encore plus anciennes dans des sépultures gothiques de Hongrie datant du ve siècle, d'autres enfin, toujours identiques, dans les tombeaux des Goths de Crimée et du Caucase datant du IV^e siècle. Ces bijoux de même facture mais d'époques différentes permettent de suivre le tracé de la migration, ce qui prouve que leur style n'est nullement franc mais importé dans notre pays par les Goths.

1. RUSSIE MÉRIDIONALE.
Sépultures gothiques. IV^e siècle.

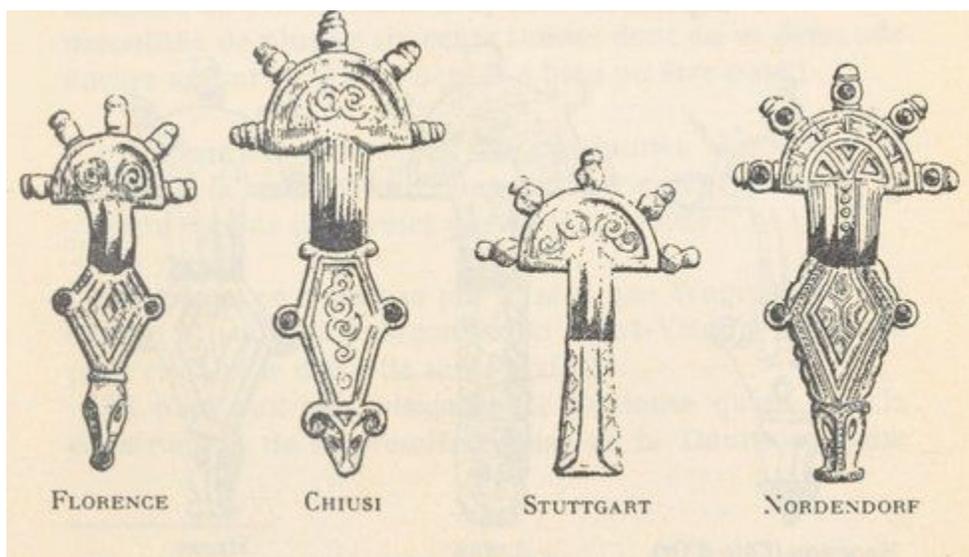


2. HONGRIE. Sépulture gothique. V^e siècle.
(Musée national de Budapest.)

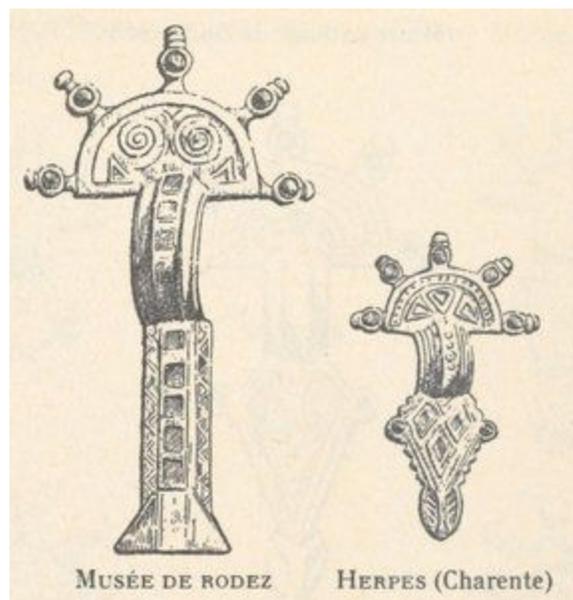


3. ITALIE ET ALLEMAGNE.

Sépultures lombardes et alémaniques. VI^e siècle.

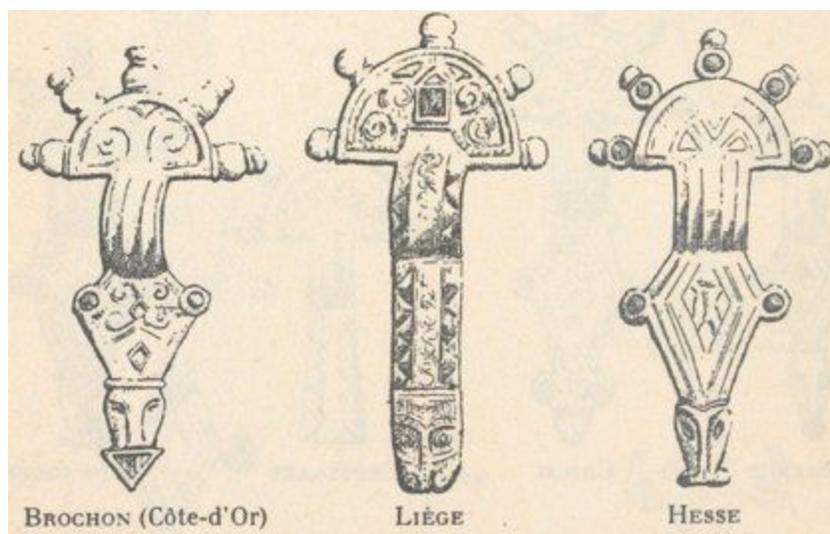


4. FRANCE. Sépultures gothiques. Début du VI^e siècle.



5. FRANCE, BELGIQUE ET ALLEMAGNE.

Sépultures franques. VII^e siècle.



On pourrait faire la même démonstration pour les boucles d'oreilles dites franques, formées d'un anneau et ornées d'un chaton cubique ou polyédrique, et pour les boucles de ceinture à plaque carrée ornées de têtes de monstres qu'on trouve tour à tour en Crimée, en Hongrie, dans le Schleswig et dans l'Italie du Nord avant de les trouver en France.

Il suffit de visiter le musée Bréra de Milan, le musée national de Budapest et la galerie de Kertch du musée de l'Ermitage à Leningrad pour constater que l'orfèvrerie qu'on baptisait franque est en réalité d'origine gothique. A plus forte raison l'architecture qu'on a baptisé gothique doit-elle bien avoir quelques rapports avec les Goths.

Pour notre part, nous sommes fermement convaincu que l'ancienne tradition religieuse des Goths a cheminé jusqu'aux constructeurs de cathédrales par deux voies, selon l'époque et les régions considérées.

D'abord la voie méridionale. Les Goths qui s'installèrent au début du V^e siècle en Italie et en Occitanie possédaient d'importants secrets d'architecture. Ainsi, le tombeau de Théodoric le Grand à Ravenne est coiffé d'un monolithe de plus de six cents tonnes dont on se demande encore aujourd'hui comment il a bien pu être posé :

« Pour être mis en place, écrit Maurice Vieux, ce bloc a exigé la réalisation d'une machinerie que la science de cette époque ne permet pas de soupçonner³⁷. »

De même, ce n'est pas par hasard que Wagner a choisi l'église à coupes octogonale de Saint-Vital à Ravenne pour en faire le décor de son *Parsifal*.

Et c'est aux rois wisigoths de Toulouse qu'on doit la construction de la première église de la Daurade, église décagonale dont la coupole, percée en son centre, s'ouvrait sur la voûte du ciel.

Ne quittons pas l'Occitanie sans mentionner, dans le domaine de l'architecture militaire, les ruines du château du Bézu, dans l'Aude. Dans cette vaste enceinte, en partie dissimulée par les broussailles et qui mériterait de faire l'objet d'une campagne de fouilles systématiques, les fragments de murs appareillés « en arête de poisson » signent sans contestation l'origine wisigothique.

En Espagne, les églises wisigothiques les plus remarquables sont celles de San Juan de Banos de Cerrato, dans la province de Palencia, construite en 661, celle de Santa Comba, dans la province d'Orense, construite en 672 et celle de San Pedro de la Neve, dans la province de Zamora, construite en 691, mais il ne faut pas oublier non plus le Castro Visigodo à Rosas, en Catalogne.

Au Portugal enfin, le plus beau monument wisigothique est le sanctuaire de Balsemao, près de Lamego, construit en 570 par le roi Sisebut. Si son

aspect extérieur est profondément altéré par les fâcheux remaniements opérés au XVIII^e siècle, l'intérieur est resté intact et permet de constater la continuité d'inspiration qui relie l'art wisigothique à l'art roman.

Donc, comme l'écrit si bien Louis Charpentier :

« Il apparaîtrait bien que dans les Pyrénées et sur la côte cantabrique une tradition ait persisté, précisément sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, une tradition que l'on dit wisigothique... Ne serait-ce que par ces Wisigoths il demeurerait donc sur ce chemin une tradition initiatique de métier... Il serait étonnant qu'aucune collusion n'ait eu lieu entre les moines et les constructeurs laïques, les artisans libres des Pyrénées et de la côte cantabrique qui créeront ce qu'on a nommé le style wisigothique³⁸. »

La seconde voie de pénétration de l'ancienne tradition religieuse des Goths dans l'architecture médiévale fut la « voie normande ». Les premiers raids maritimes scandinaves sur Avranches, Coutances, Baveux, Lisieux, Évreux, sont signalés dès la période qui s'étend du IV^e au VII^e siècle ; au X^e, c'est l'installation massive après le traité de Saint-Clair-sur-Epte (911) par lequel Charles le Simple fit du Scandinave Rawulf, que nous appelons Rollon, le premier duc de Normandie moyennant une conversion plus que sommaire au christianisme qui ne se traduisait guère que par l'échange de son nom — qui signifiait « loup sacré » — contre celui de Robert. Puis c'est la conquête de l'Angleterre.

Les envahisseurs scandinaves, adeptes de Wotan, amenaient avec eux sur leurs drakkars à la fois leurs prêtresses et leurs architectes navals. Après leur conversion au christianisme, les premières églises qu'ils construisirent en Normandie et en Angleterre étaient à l'image des premières églises chrétiennes de Scandinavie : en bois et revêtant la forme d'un navire renversé.

La conversion de ces adeptes de la religion des Ases fut plus apparente que réelle ; n'incriminons pas le manque de sincérité là où jouait seulement un facteur tout naturel et bien connu : l'impossibilité pour un peuple de troquer du jour au lendemain ses croyances et sa culture ancestrales contre d'autres qui lui sont entièrement étrangères.

En tout cas, le fait est là : en épluchant les obituaires et en lisant les inscriptions des pierres tombales, on peut constater que la quasi-totalité des évêques-architectes qui présidèrent à la construction des premières églises

puis des premières cathédrales gothiques de Normandie portent non seulement des noms scandinaves mais encore des noms d'initiés odinistes. Voici quelques exemples entre beaucoup d'autres³⁹ :

RUNFAR, évêque de Coutances en 526 : Prêtre des runes.

CHRODEGAND, évêque de Sées en 760 : *Skratta-Gandr* = Baguette du magicien.

AETTERNWALD, évêque d'Évreux de 666 à 690 : *Aettir Woldr* = Chef des Aettir⁴⁰.

FRODOMOND, évêque de Coutances en 677 : *Froda Mund* = Main magique.

RAGNERIC, évêque d'Évreux en 644 : *Ragna-Riki* = Puissance des dieux.

THURGINUS, évêque d'Avranches de 1097 à 1133 : *Thor-Ginn* = Magie de Thor.

THUROLD, évêque-architecte de Baveux de 1097 à 1104 : *Thor Hauld* = Homme de Thor.

TURGIS, évêque-architecte d'Avranches de 1094 à 1133 : *Thor Geis* = Esprit de Thor.

ASBERN, abbé de Saint-Evroult : *Ass Ber* = Ours des Ases.

Ascio, reconstruteur de la cathédrale de Sées : *Ask Hjo* = Confrérie du Navire. Etc.

Ainsi, tant par la voie méridionale que par la voie normande, la tradition tant architecturale que religieuse des Goths mène, à travers l'art roman, vers l'art appelé à bon droit gothique. Car — il faut le répéter — les bâtisseurs des cathédrales ne cherchaient pas à créer un style radicalement nouveau. L'auraient-ils voulu qu'ils ne l'auraient pas pu. Ce qu'ils voulaient, c'était seulement transmettre le message fixé hiératiquement dans l'art roman sous une forme qui leur semblait plus accessible, plus explicite ; ils voulaient couronner l'art roman mais nullement l'abolir. Le roman était plus statique et plus intellectuel ; le gothique est plus dynamique et plus affectif ; mais l'un et l'autre illustrent la même tradition. Comme l'écrit à juste titre Louis Charpentier, « le wisigoth perdure dans le gothique ».

Mais comment — nous dit-on encore — les évêques qui présidèrent à la construction des cathédrales auraient-ils pu se réclamer des Goths ? Ces hérétiques n'avaient laissé que de mauvais souvenirs, si même on se souvenait d'eux au XII^e siècle, quatre cents ans après la chute de leur empire.

Ici encore, ce sont les faits qui répondent : A l'époque même où ils font bâtir en série les cathédrales gothiques de style flamboyant, nous voyons des évêques invoquer leurs ancêtres Goths pour réclamer la préséance sur tous les autres.

De 1431 à 1449 se tient à Bâle l'un des plus importants conciles de l'histoire de l'Église. Trois cents représentants, venus de tous les pays chrétiens, y siègent. Comme lors des précédents conciles, ils se sont spontanément regroupés par nationalités. Il y a ceux de Gallia, la France, et ceux d'Anglia, l'Angleterre. La « natio hispanica » regroupe les délégués espagnols et portugais. La « natio germanica » regroupe ceux d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie et aussi ceux de la Scandinavie que l'on appelle à l'époque Dacia.

Et ici, une brève parenthèse : Dacia, c'est le nom que portait sous l'Empire romain le territoire qui est aujourd'hui celui de la Roumanie et, partiellement, de la Hongrie. Le nom de Dacia donné au Moyen Age à la Scandinavie est donc bien une preuve de plus que les Goths venaient de la région comprise entre mer Noire et Balkans quand ils débarquèrent en Scandinavie, et qu'ils ne firent le trajet inverse, revenant sur leurs pas, que plus tard. Sinon, c'est le nom de Scanzia ou Nouvelle-Scanzia que l'on aurait donné à la Dacie⁴¹.

Mais revenons au concile de Bâle.

On voit alors les évêques scandinaves et les évêques espagnols se disputer la place d'honneur au premier rang et à droite — en invoquant l'origine gothique de leurs nations respectives, et parfois la leur personnellement.

L'évêque suédois de Växjö, Nicolas Ragvaldi, déclare :

« Je suis Goth moi-même et mon pays doit avoir la préséance sur tous les autres car il a jadis été celui des Goths qui non seulement furent aussi puissants qu'Alexandre le Grand mais encore étaient des maîtres en matière religieuse (*fidei professores*). »

Sur quoi l'évêque de Burgos, Alfonso de Cartagena, se lève et réplique :

« Mon pays aussi est celui de Wallia, de Theodoric, de Receswinthe et de Swinthilla, ces rois très pieux, et il s'appelait jadis Gothie hispanique. »

Remarquez-le bien : Ces évêques se réclament non seulement de l'ancienne puissance politique des Goths mais encore de leur tradition religieuse. Remarquez-le bien : l'évêque espagnol ne se contente pas de nommer les derniers rois wisigoths ralliés au catholicisme : il nomme aussi leurs prédécesseurs ariens. Remarquez-le bien : l'évêque suédois fait référence comme à des « maîtres en matière religieuse » aux Goths qui, comme nous l'avons vu, étaient arrivés dans son pays au III^e ou au II^e siècle avant notre ère et qui n'étaient pas encore chrétiens quand ils le quittèrent.

Cela peut paraître surprenant à première vue ; ce l'est beaucoup moins si l'on veut bien considérer qu'à la charnière du monde antique et du Moyen Age l'Église n'avait pu s'imposer aux peuples « barbares » de l'Europe qu'en composant avec leurs vieilles croyances. Elle avait placé des croix sur les menhirs bien plus souvent qu'elle ne les avait détruits, conservé les cryptes sacrées des vieux temples quand elle construisit des églises à leur place, sanctifié en les barbouillant en hâte d'une pieuse légende les plus modestes divinités des sources, des bois et des champs. Ses premiers missionnaires étaient latins mais ils ne pouvaient suffire à tout : elle avait bientôt dû recruter son clergé parmi les autochtones et ces nouveaux prêtres, bien que trop prudents pour s'en vanter, savaient fort bien lire les noms des dieux de leurs ancêtres derrière ceux des nouveaux saints.



Le « beau dieu de la cathédrale de Chartres. Sur la couverture du livre on remarque la rune « odal qui désigne Wotan.

(Ph. Giraudon)



Les runes dans la cathédrale. A Chartres, la rune *dags* qui désigne le jour.

(Cl. Éditions Ph. Auguste Allemand.)



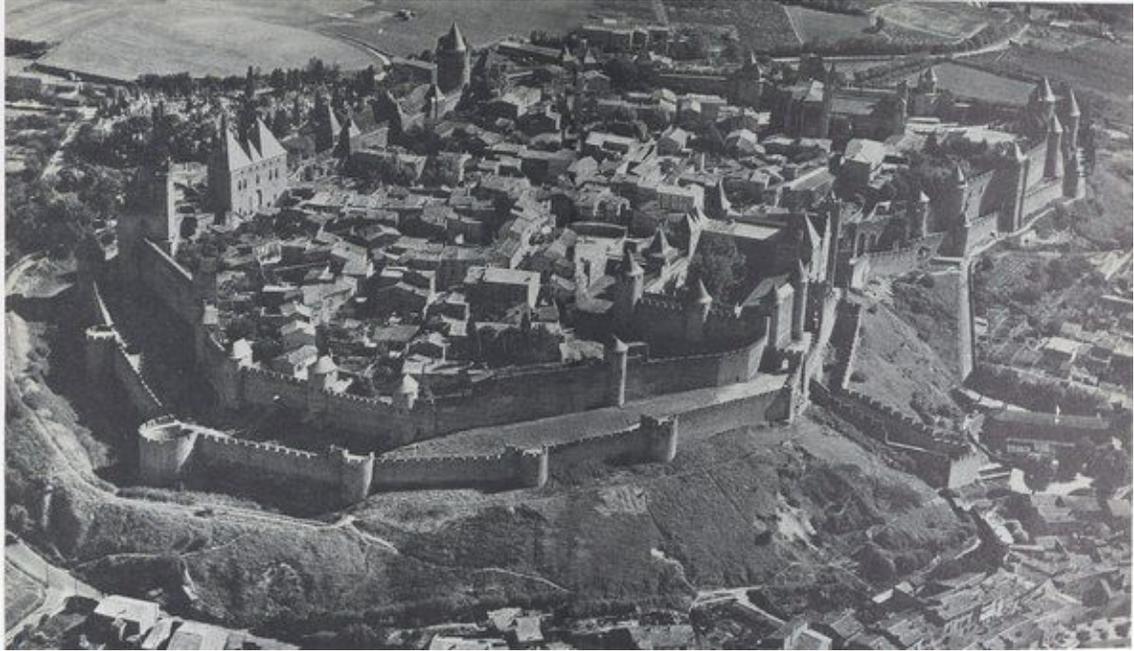


**Tombeau wisigoth.
Musée provincial de Burgos (Espagne).**

(Ph. Roger-Viollet

Le coffret runique trouvé dans l'église d'Auzon (Haute-Loire) associe la mythologie gothique des Eddas et la mythologie chrétienne.
A gauche, Wôlund forge une coupe avec le crâne du fils de Nidud.
A droite, l'adoration des Mages. (*British Museum.*)





Le Sceau de Salomon, emblème des Gavots, sur une vieille maison d'Alet (Aude).

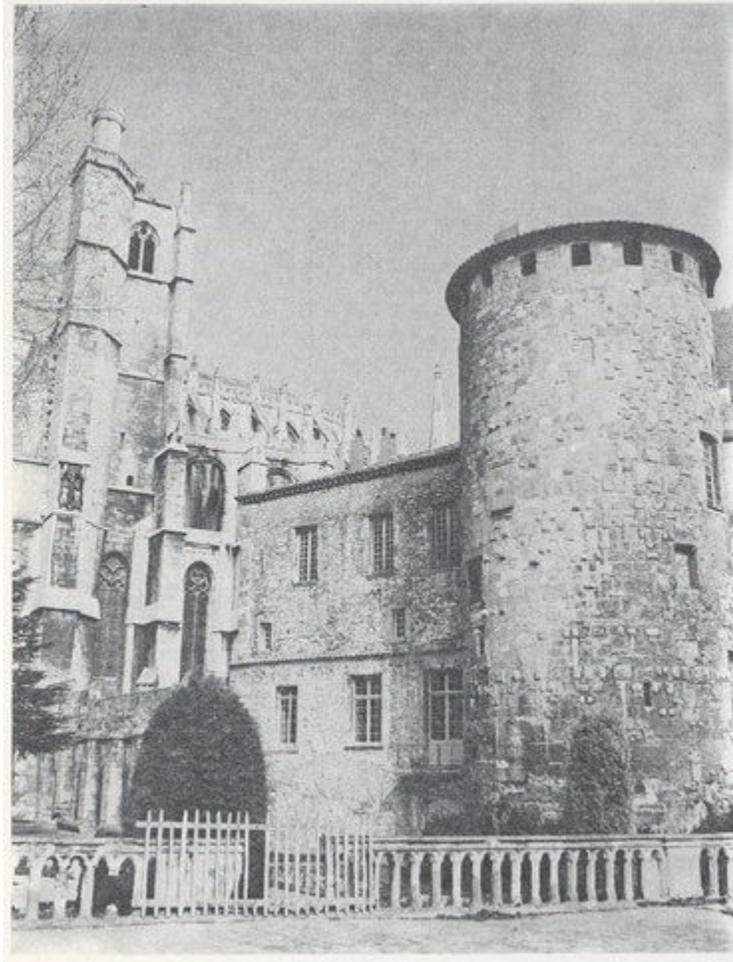
(Ph. de l'auteur.)



Église d'Aulnay de Saintonge l'âne, symbole des Ases, disant la messe.
(Archives Photographiques, Paris.)



Wotan écoute les deux corbeaux Hugin et Munin. (Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye.)

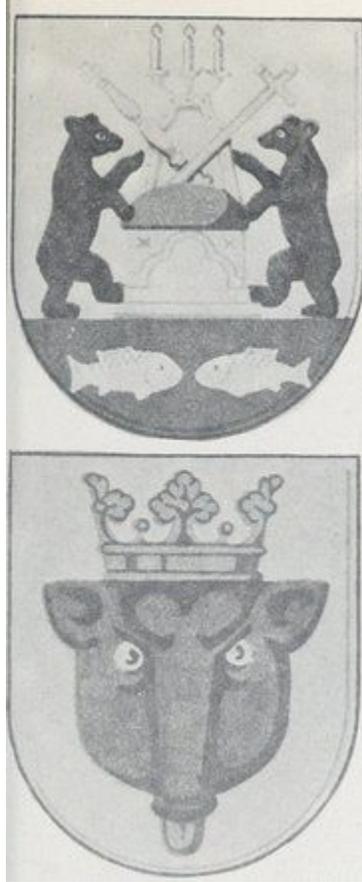


Tour de la cathédrale et une des tours wisigothes du Palais des archevêques, Narbonne (Aude).

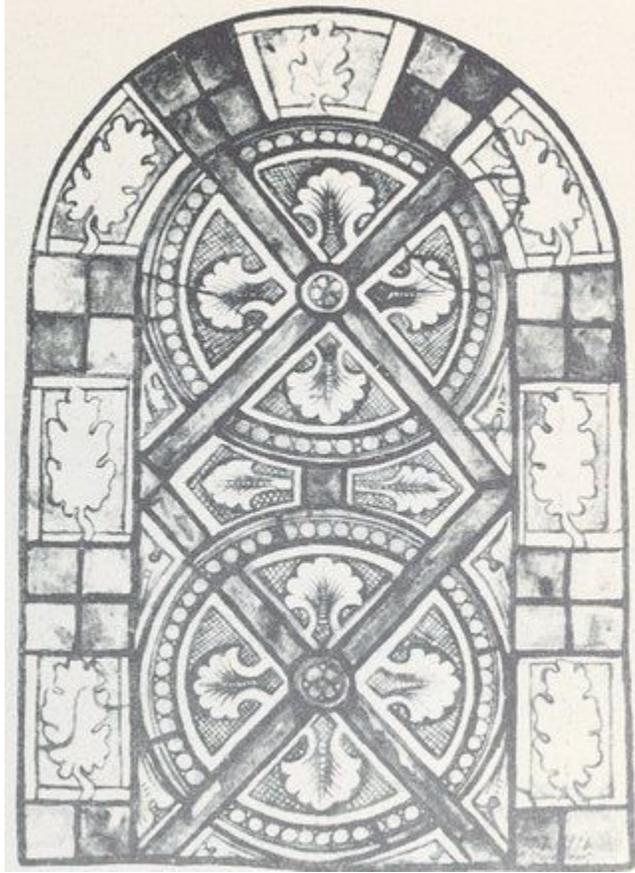
(Ph. Roger-Viollet.)

Sur l'arc de triomphe de Titus à Rome, on voit le chandelier à sept branches provenant du Temple de Jérusalem : en 410, le roi wisigoth Alaric s'en emparera. (*Archives. E.R.L.*)

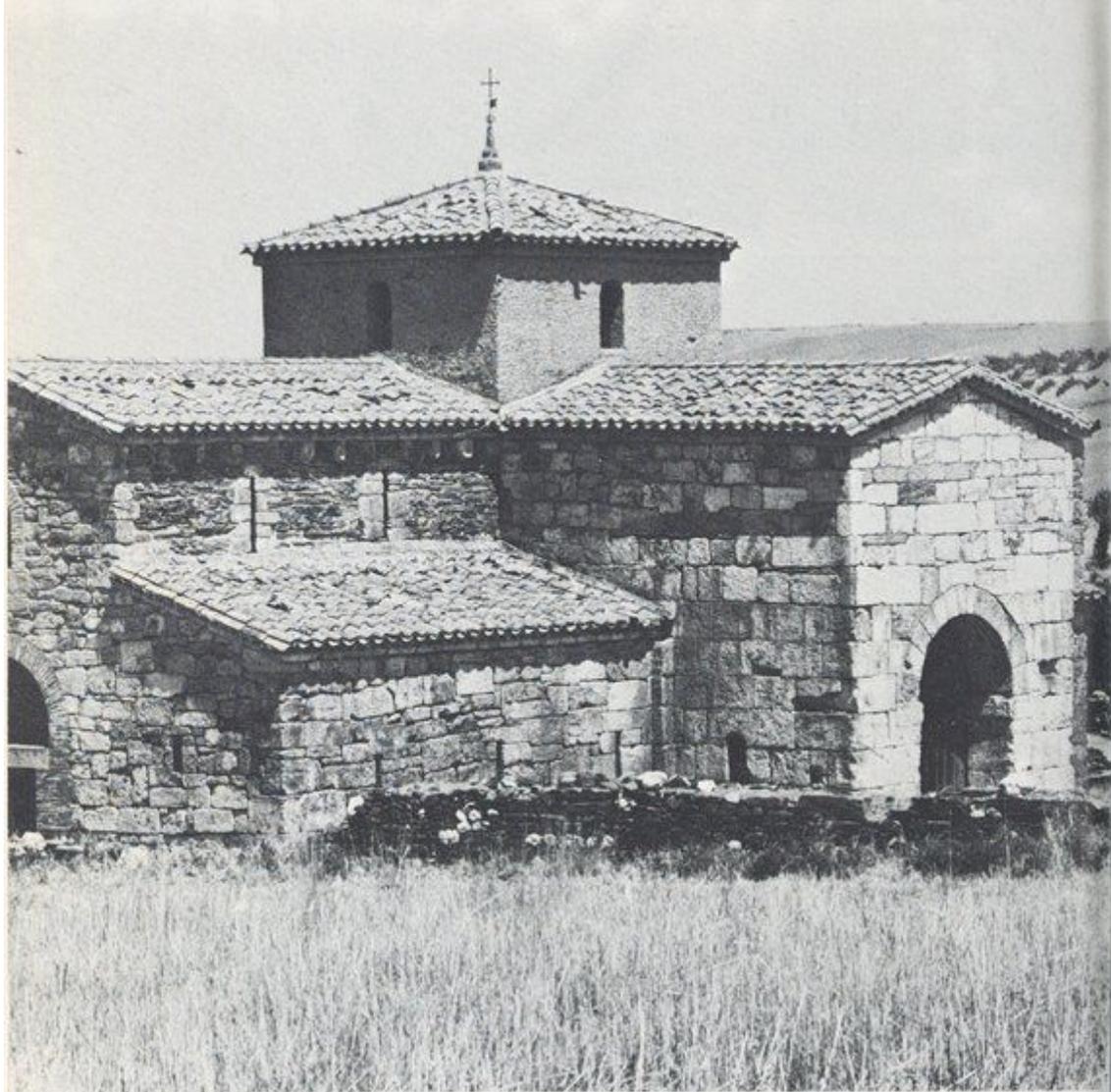




L'ours était l'emblème des Goths. On le retrouve presque toujours sur les blasons des villes qu'ils ont fondées. *En haut* : Novgorod ; *en bas* Björneborg. (CI. Édition Artia, Tchécoslovaquie.)



La rune « Odal » désignant Wotan sur le vitrail de l'église d'Etelhem, en Suède. (B.N. - cl. E.R.L.)



Église wisigothique de San Pedro de las Navas (Espagne).

(Ph. André Corboz, Office du Livre, Fribourg.)

Bref, ne fût-ce qu'en raison des exigences de l'évangélisation, l'Église était en mesure et même dans la nécessité de distinguer entre la *tradition*, bien commun des peuples qu'elle gouvernait, et le *dogme* qui n'était que son bien propre : elle apprit vite à articuler celui-ci et celle-là ; ce fut le secret de son succès et, selon nous, il n'y a pas lieu de chercher au-delà de cette nécessité sociologique la raison d'être du double enseignement, exotérique et ésotérique, qu'elle toléra ou même propagea, du moins jusqu'à la grande scission de la Réforme.

On est saisi d'étonnement en constatant combien longtemps les rituels païens les plus primitifs ont subsisté en pays de chrétienté. Prenons par exemple le cas de l'Irlande : Elle avait été évangélisée dès le IV^e siècle par saint Patrick et dès le VI^e elle avait été littéralement quadrillée d'églises et de monastères par les moines de Saint-Colomban. Cela n'empêche pas qu'en plein XII^e siècle les rois d'Ulster, le jour de leur intronisation, continuent à s'accoupler avec une jument que l'on découpe ensuite en morceaux et qu'ils mangent, tout comme leurs lointains prédécesseurs du néolithique.

Si des rites aussi primitifs ont pu se maintenir en Europe occidentale jusqu'à l'époque où se dressaient les premières cathédrales, à plus forte raison la tradition religieuse hermétiste d'un peuple aussi civilisé que les Goths a-t-elle pu s'intégrer de façon sous-jacente, voilée, symbolique, dans ces véritables « livres de pierre » que sont les monuments religieux médiévaux précisément appelés gothiques.

D'ailleurs la cosmogonie des Goths était connue des fondateurs du christianisme puisqu'on en trouve l'écho dans l'Apocalypse de saint Jean. Jean mentionne expressément les Goths sous les noms que leur avait donné la Bible : Gog et Magog. Il en fait les acteurs du dernier combat eschatologique s'achevant par un vaste incendie (« Un feu tomba du ciel et les dévora », XX, IX) et ouvrant la voie à une régénération cosmique (« J'ai vu un Ciel nouveau et une Terre nouvelle ; le premier Ciel et la première Terre a fui, la Mer n'existe plus », XXI, I). C'est exactement le scénario du Ragnarok.

Les initiés du Moyen Age qui faisaient leur lecture préférée de l'Apocalypse de Jean, « le livre scellé de sept sceaux », ne manquaient pas de méditer sur cette ressemblance. Quand dans les cathédrales gothiques ils se recueillaient devant la croix, ils savaient bien que cet emblème, le plus ancien de l'humanité, symbolise les axes perpendiculaires des solstices et des équinoxes, la mort et la résurrection éternellement recommencées du soleil et que le sigle I.N.R.I. qui la surmonte peut se lire *Igne Natura Renovatur Integra* : La Nature est tout entière renouvelée par le feu. Tout comme saint Jean, ils avaient compris que cette croix-là aux traits invisibles est celle sur laquelle s'accomplit la mort rythmée de tous les dieux cosmiques, qu'ils aient figure et nombre d'Homme ou figure et nombre de Bête.

Leur regard s'attardait donc aussi sur les portails et les chapiteaux où les ânes musiciens, les cerfs éternellement pourchassés, les lièvres, les ours, les corbeaux et les loups, les êtres difformes et même ceux qui affectent des postures licencieuses ou obscènes sont autant de figures énigmatiques.

Ils exerçaient enfin leur sagacité sur les éléments « non figuratifs » car une véritable cryptographie se dissimule jusque dans la décoration des volutes, des frises, des corniches, dans la forme et dans le nombre des compartiments des vitraux.

En effet, bien plus que l'emploi de la voûte ogivale en architecture, qui n'est qu'une caractéristique particulière, ce qui constitue l'essence du style qu'on nomme gothique, c'est qu'il est *un style à clef* dans lequel, comme le soulignait déjà à l'époque le théologien Gerson, tout, sans exception, est symbole.

Bien que les monuments de l'art gothique soient jusque dans leurs moindres détails imprégnés de ce caractère, celui-ci n'est pas le résultat d'une conception d'école due à quelques esprits sophistiqués. Il est inséparable d'un univers que nous avons peine à nous représenter aujourd'hui, dans lequel, le clergé conservant encore pratiquement le monopole de l'écriture, la place que tient pour nous la chose écrite était tout entière tenue par la langue des formes, des couleurs et des images.

Comme l'écrit Fernand Bartholoni :

« Les couleurs à elles seules étaient des symboles. Elles étaient aussi significatives à l'époque gothique que peuvent l'être de nos jours le vert et le rouge des feux de signalisation ou le bleu-blanc-rouge du drapeau national. Une autre symbolique était celle des lignes : les lignes, même les plus simples, avaient à l'origine une signification mystique⁴². »

Quant aux images, Étienne Tabourot des Accords, auteur du XVII^e siècle, révèle qu'aux XII^e et XIII^e, « on pratiquait une façon de deviser par seule peinture », autrement dit de s'exprimer uniquement par rébus.

Les auteurs qui se sont penchés sur les images énigmatiques que proposent à notre sagacité les cathédrales médiévales et qui ont conclu comme Gobineau de Montluisant, Grillot de Givry ou, plus près de nous, Fulcanelli, que la clef de ces images était phonétique avaient donc parfaitement raison. Leur seul tort est de ne pas avoir fait un pas de plus en cherchant cette clef du côté des Goths...

Essayons donc à présent de suivre le chemin qui mène des runes aux cathédrales.

CHAPITRE V

L'ÉNIGME DES CORNES D'OR DÉCHIFFRÉE

Les deux pièces les plus somptueuses du musée archéologique de Copenhague sont certainement les deux cornes d'or connues sous le nom de cornes de Gallehus.

Ces deux cornes, découvertes au Danemark respectivement en 1639 et en 1734 et qui ont pu être datées du tout début du ve siècle de notre ère sont de pures merveilles d'orfèvrerie, couvertes de figures d'hommes et d'animaux réels ou mythologiques, très finement gravées et disposées sur plusieurs rangs.

Ce sont des cornes à boire, type de récipient dont on ne possède par ailleurs que de très rares exemplaires, la plupart grossièrement ornés. Leur valeur artistique est immense mais leur valeur archéologique l'est encore bien davantage.

En effet, ce qui explique le soin extrême que des orfèvres de cette époque reculée ont apporté à leur fabrication, c'est leur fonction : il s'agit non pas de ces simples récipients qui permettaient de s'abreuver de bière tels que les a décrits, ou plutôt imaginés Leconte de Lisle dans son fameux poème *La fille d'Hilmer*, mais de cornes destinées à des libations collectives de caractère religieux et qui contenaient une potion magique.

Bien que contemporaines l'une de l'autre et très semblables dans leur facture, les deux cornes présentent une importante différence. Celle qu'on appelle la corne A parce qu'elle fut découverte la première ne porte pas d'inscription. L'autre au contraire, la corne B, porte sur son rebord supérieur une inscription runique en ancien FUTHARK. Écrite sans permutation de signes, elle se lit de gauche à droite ; c'est une inscription en langue proto-germanique rédigée en clair et qui a donc été depuis longtemps assez facilement déchiffrée. C'est tout simplement la signature de l'orfèvre. Elle se traduit ainsi :

MOI, HLEWAGASTIR, FILS DE HOLT, J'AI FAIT LA CORNE.

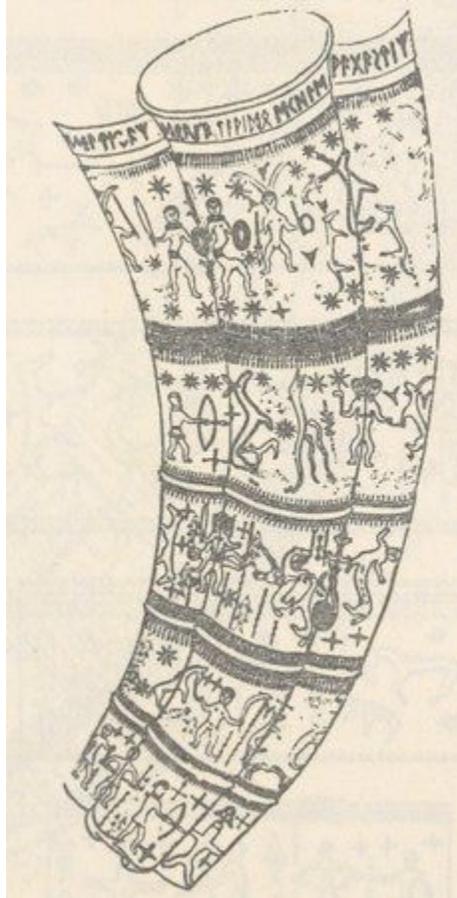
Une fois obtenue cette traduction, les archéologues se sont longtemps tenus pour quittes : ils avaient affaire à deux cornes couvertes de figurines ornementales, l'une avec inscription, l'autre sans, et voilà tout.

C'est du reste l'existence de l'inscription runique sur la corne B qui les empêcha longtemps de se demander si les figurines, elles aussi, ne contiendraient pas un message. En effet, puisque les runes sont elles-mêmes une écriture hiéroglyphique, quel besoin auraient-ils eu — c'est du moins ce qu'ils pensaient - de chercher dans les figurines d'autres hiéroglyphes qui eussent été en quelque sorte au deuxième degré ?

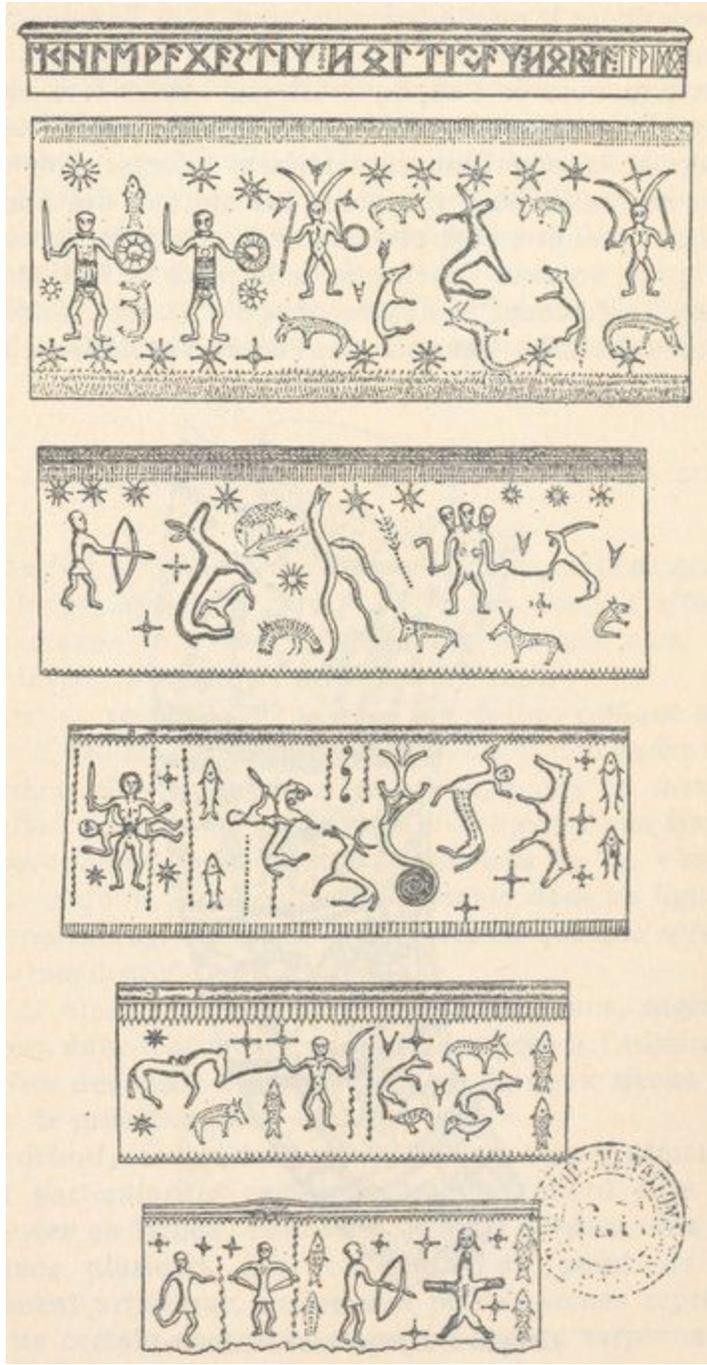
C'est ainsi que les cornes d'or de Gallehus, sagement rangées dans leur musée où on les propose à l'admiration justifiée des visiteurs restèrent plus de deux siècles sans poser de problèmes aux savants.

Pourtant, les figurines qui ornent ces cornes présentent deux particularités caractéristiques : d'abord elles sont disposées en lignes ; ensuite la plupart d'entre elles sont répétées plusieurs fois, ce qui, d'un point de vue purement artistique, donne aux petites scènes représentées un certain aspect de monotonie assez surprenant si l'on considère le soin admirable apporté à l'ensemble du travail.

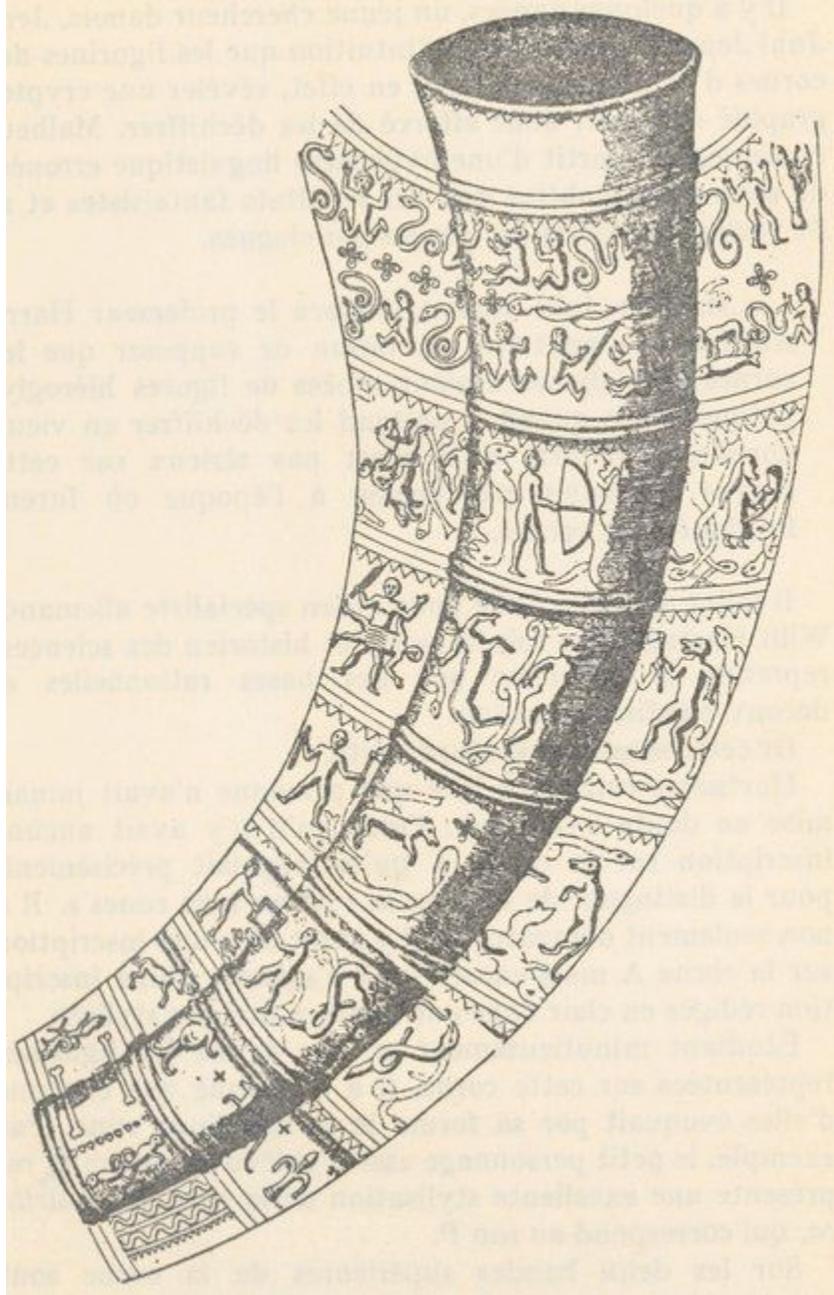
Cette monotonie s'expliquerait par contre fort bien si les figurines étaient des hiéroglyphes car la disposition en rangées et la répétition caractérisent nécessairement les signes assemblés pour composer des mots et des phrases. Or à tout prendre, c'est plutôt à ce type de disposition — celui qu'on voit sur l'obélisque de la place de la Concorde — que répondent les personnages de ces curieuses « bandes dessinées » que sont les cornes d'or de Gallehus.



La corne B déployée (vue d'ensemble).



La corne B déployée à plat. Détails des cinq bandes.



La corne A déployée.

Il y a quelques années, un jeune chercheur danois, Jens Juhl Jensen, avait bien eu l'intuition que les figurines des cornes d'or pourraient bien, en effet, révéler une cryptographie et s'était donc efforcé de les déchiffrer. Malheureusement, il partit d'une hypothèse linguistique erronée, de sorte qu'il n'obtint que des résultats fantaisistes et se fit vertement reprendre par les philologues.

« M. Jens Juhl Jensen, déclara le professeur Harry Andersen, a peut-être eu raison de supposer que les cornes de Gallehus étaient ornées de figures hiéroglyphiques mais quand il prétend les déchiffrer en vieux norrois, il montre qu'il n'est pas sérieux car cette langue n'existait pas encore à l'époque où furent fabriquées les cornes. »

Il fallut attendre 1969 pour qu'un spécialiste allemand, Willi Hartner, à la fois linguiste et historien des sciences, reprenne le problème sur des bases rationnelles et découvre enfin la solution.

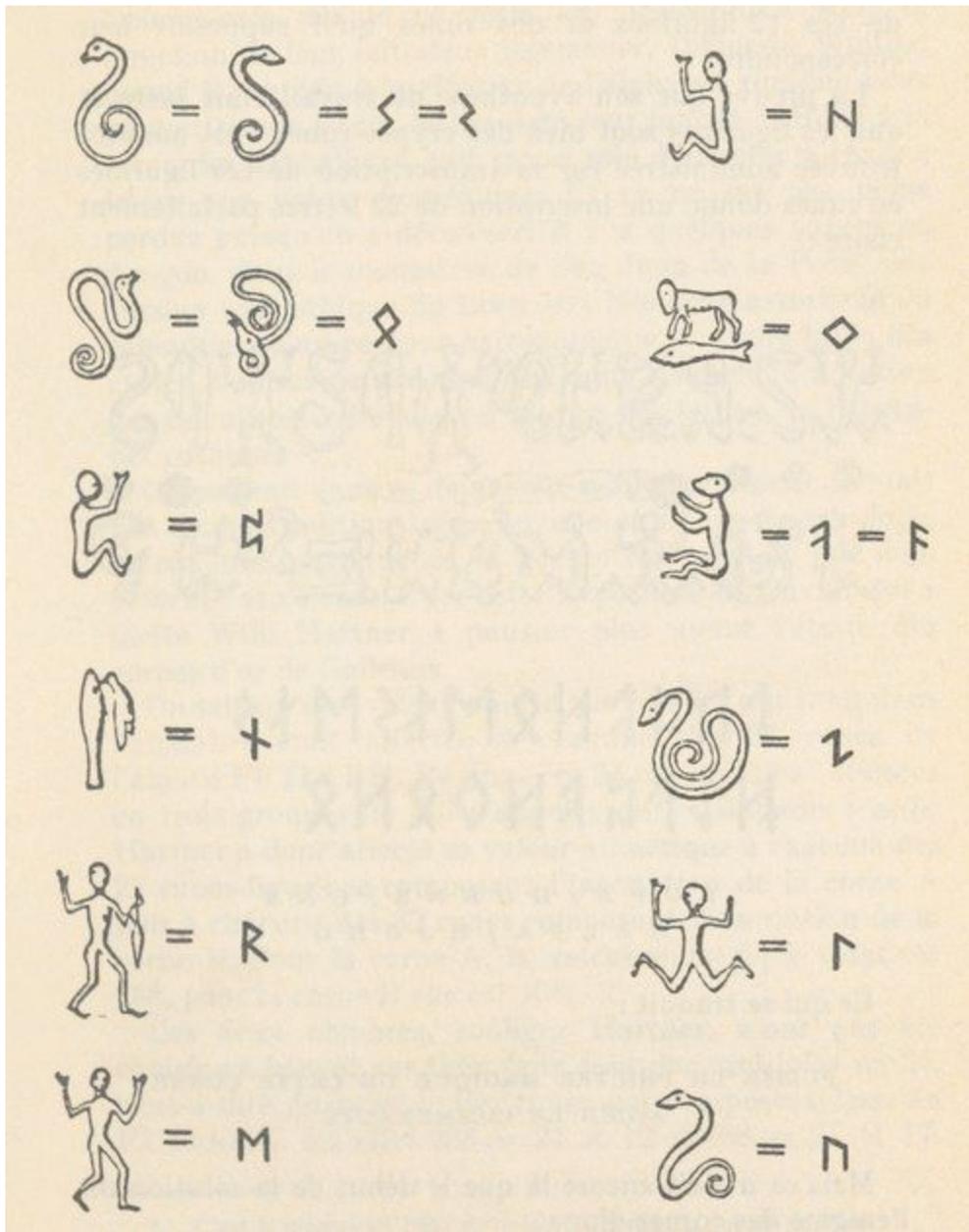
Or cette solution est stupéfiante.

Hartner a ruiné une idée que personne n'avait jamais mise en doute avant lui : l'idée qu'il n'y avait aucune inscription sur la corne A qu'on appelait précisément, pour la distinguer de l'autre, la « corne sans runes ». Il a non seulement démontré qu'il y avait bien une inscription sur la corne A mais encore qu'il s'agissait d'une inscription rédigée en clair dans une écriture runique stylisée.

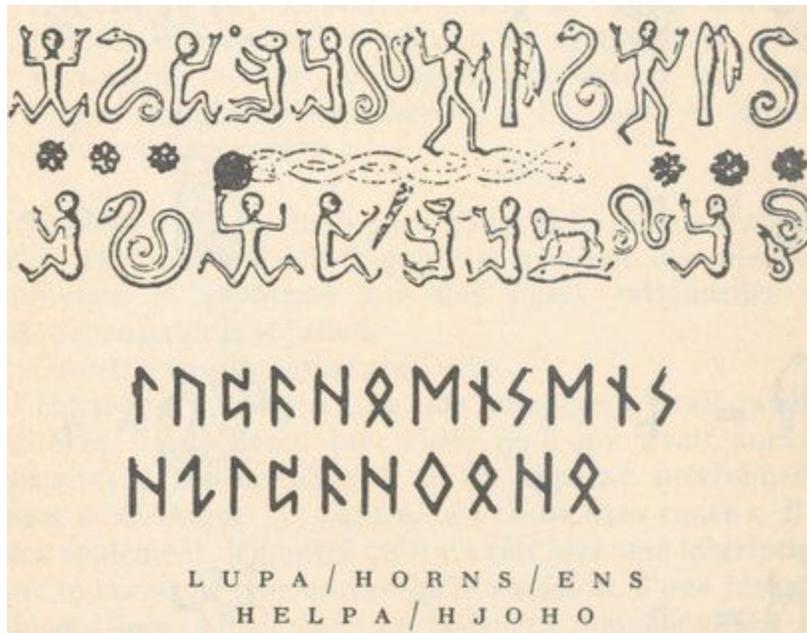
Étudiant minutieusement et une à une les figurines représentées sur cette corne, il a remarqué que chacune d'elles évoquait par sa forme la forme d'une rune. Par exemple, le petit personnage assis qui lève les mains  représente une excellente stylisation de la rune , *pairthra*, qui correspond au son P.

Sur les deux bandes supérieures de la corne sont représentées respectivement 12 et 10 figurines, soit un total de 22. Mais sur ce nombre, certaines figurines sont répétées plusieurs fois ; on relève donc sur les deux bandes 12 figurines différentes. Hartner a alors dressé le tableau de ces 12 figurines et des runes qu'il supposait leur correspondre.

LES 12 RUNES-FIGURINES DE LA CORNE A



La preuve que son hypothèse de travail était juste et que les figurines sont bien des crypto-runas s'est aussitôt trouvée administrée car la transcription de ces figurines en runes donne une inscription de 22 lettres parfaitement claire :



Ce qui se traduit :

PUISSE LE PHILTRE MAGIQUE DE CETTE CORNE
AIDER LA COMMUNAUTÉ

Mais ce n'était encore là que le début de la solution de l'énigme des cornes d'or.

Les Goths, qu'ils fussent « savants » ou « brillants » tenaient en honneur la mystique des nombres. Jornandès nous les a montrés étudiant les mathématiques et l'astronomie dès le II^e siècle av. Jésus-Christ sous la direction de leur initiateur légendaire, Dicineus. Wulfila, quand il procéda à la réforme de l'alphabet runique pour permettre aux Goths de lire dans leur langue la Bible à la façon des kabbalistes, prit grand soin d'affecter à chaque lettre une valeur numérique. Et ce ne fut pas peine perdue puisqu'on a découvert il y a quelques années en Aragon, dans le monastère de San Juan de la Pena, une version wisigothique du Livre des Nombres assortie d'un calendrier, d'un comput astronomique et d'une table des cycles lunaires de dix-neuf ans dans lesquels la notation des calculs est effectuée au moyen des lettres de l'alphabet gothique⁴³.

On pouvait donc se demander si tout cela ne remontait pas à une tradition très ancienne et si une numérologie sacrée, une pratique de la guématrie⁴⁴ n'était pas déjà attachée aux runes. C'est cette hypothèse de travail qui a

incité Willi Hartner à pousser plus avant l'étude des cornes d'or de Gallehus.

On sait qu'une valeur numérique égale à son rang dans l'alphabet était affectée à chacune des 24 runes de l'ancien FUTHARK. De plus, ces 24 runes étaient divisées en trois groupes de huit, appelés *aettir* (singulier : *aett*). Hartner a donc affecté sa valeur numérique à chacune des 22 runes-figurines composant l'inscription de la corne A puis à chacune des 32 runes composant l'inscription de la corne B. Pour la corne A, la valeur numérique total est 288, pour la corne B elle est 408.

Ces deux nombres, souligne Hartner, n'ont pas été choisis au hasard car tous deux sont des multiples de 24, c'est-à-dire du nombre des runes qui composent l'ancien FUTHARK. En effet $288 = 24 \times 12$ et $408 = 24 \times 17$. La proportion entre les valeurs numériques respectives des inscriptions de la corne B et de la corne A est donc la proportion 12/17.

Or cette proportion est celle du côté du carré et de sa diagonale : un carré de côté 12 a pour diagonale 17.

Hartner fait alors remarquer que l'on voit justement sur la corne A, dans la cinquième rangée à partir du haut, deux personnages tenant un carré.

« Ceci, écrit-il, n'est pas le fruit d'une simple coïncidence et est même d'une importance capitale pour la compréhension de l'iconographie des deux cornes. On peut montrer que ce carré correspond à l'une des plus anciennes constellations connues, le Carré de Pégase. Dès les débuts de l'astronomie mésopotamienne, cette constellation servait à calculer l'année solaire et surtout à fixer la date des sacrifices. Mais il y a mieux : Ce carré céleste, considéré comme la table de jeu des dieux que parcourent les dés d'or (*gollnar toflur*) du Soleil, de la Lune et des planètes, joue un rôle décisif dans l'eschatologie des Eddas : Voir *Voluspa*, 60. »

Pour Hartner, les relations numériques existant entre les inscriptions des deux cornes montrent que celles-ci ont été conçues comme deux parties d'un ensemble unique, et que le maître ès runes Hlewagastir qui a signé la première a aussi fabriqué la seconde.

Mais dans quel but ? C'est ici que la démonstration minutieuse du savant allemand devient véritablement extraordinaire.

Le 16 avril de l'an 413, à 14 heures 16 minutes exactement, se produisit un phénomène astronomique qui ne pouvait manquer de frapper vivement

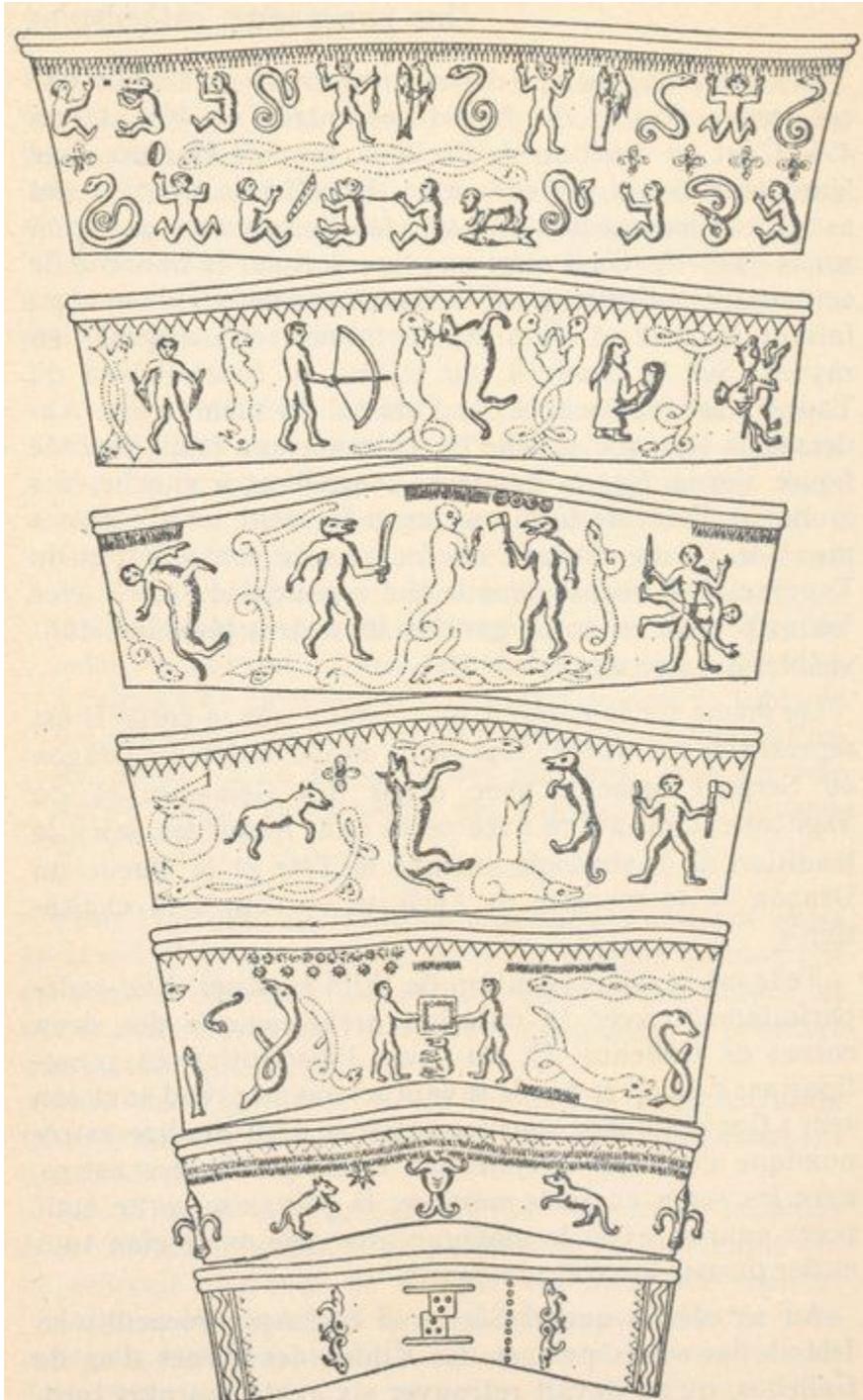
les esprits : c'était une éclipse totale de soleil, et elle était visible dans la région de Gallehus (Jutland) où furent découvertes les deux cornes.

Les archéologues ont depuis longtemps pu établir que ces cornes avaient été fabriquées entre l'an 400 et l'an 425. C'est en fonction de l'éclipse, montre Hartner, que leur décoration a été composée. En effet la position des astres au moment de l'éclipse a été figurée avec précision sur la corne A. C'est ainsi que l'on voit sur la bande 3 de cette corne, à droite, le soleil figuré par deux personnages faisant la roue et dont les membres sont disposés en rayons. Sur la bande 4, au milieu, la constellation du Taureau est représentée par l'animal du même nom. Au-dessus de la corne gauche du taureau, une étoile stylisée figure Vénus. Sur la bande 1, à droite et à gauche, des étoiles stylisées de la même façon figurent les six autres planètes. Or au moment de l'éclipse, la constellation du Taureau était visible dans le ciel à gauche du soleil avec Vénus près de sa corne gauche, les autres planètes étant visibles dans un secteur de 90°.

De même sur la corne A tout comme sur la corne B est représentée à plusieurs reprises la constellation du Dragon ou Serpent associée avec celles des Gémeaux et du Sagittaire, c'est-à-dire avec celles dans lesquelles, selon la tradition de l'astrologie antique la Tête et la Queue du Dragon — le monstre de l'éclipse — sont « en exaltation ».

Telle est la démonstration de Willi Hartner. Elle cadre parfaitement avec la datation archéologique des deux cornes de Gallehus. Et du coup, l'inscription en runes-figurines déchiffrée par le savant allemand prend tout son sens : Confectionnée sous les auspices d'un prodige astronomique et d'une conjonction remarquable des astres, avec les runes en juste nombre, la précieuse corne était prête pour recevoir le magique breuvage où le clan tout entier puisait force et prospérité.

Au XI^e siècle, quand Soemund Sigfusson recueillit en Islande les vieux poèmes des Eddas, les cornes d'or de Gallehus, qu'on devait retrouver six cents ans plus tard, étaient sans doute déjà perdues. Mais la *Chanson de Gudrun* en avait gardé le souvenir et célébrait encore leur splendeur, leurs runes cachées et leurs prodigieux pouvoirs.



Vue d'ensemble des panneaux de la corne A.

CHAPITRE VI

LES RUNES DANS LA CATHÉDRALE LUND

La première des cathédrales gothiques ne fut bâtie ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne. Elle fut bâtie tout simplement... en Gothie.

La cathédrale de Salisbury fut mise en chantier en 1070, celle de Chartres, la plus ancienne de France, en 1150, celle de Paris en 1163, celle de Bourges en 1190, celle de Reims en 1211, celle d'Amiens en 1220, celle de Cologne en 1235, celle de Beauvais en 1247...

Mais c'est dès l'an 1002 que fut posée la première pierre de la cathédrale de Lund, « l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art gothique que l'on puisse voir en Europe », comme dit le grand Larousse.

Lund — en latin *Lundina Gothorum*, Lund des Goths —, ville de cinquante mille habitants, se trouve dans la province de Gotland, en Suède, à six cents kilomètres au sud de Stockholm.

C'est avec Uppsala la ville suédoise où l'on trouve le plus de curiosités. Outre son beau château fort du XIII^e siècle, il faut citer son hôtel de ville où se réunit la confrérie de saint Knut. Cette confrérie, à la fois artistique et sportive puisqu'elle s'adonne aux belles lettres, à la danse et au tir à l'arc, existe depuis le XVI^e siècle, très exactement depuis 1536. Ses membres doivent prêter serment, le bras droit levé et les doigts de la main écartés. Chose assez curieuse à première vue dans un pays aussi septentrional que la Suède, la confrérie a pour emblème le perroquet. En fait, le choix de cet emblème témoigne éloquemment d'une prédilection prononcée pour la fameuse « langue des oiseaux », c'est-à-dire la langue secrète des rébus.

Le nom de la confrérie lui-même est du reste peut-être bien un rébus. Saint Knut est en effet un personnage peu sympathique : roi, il accablait le peuple d'impôts et c'est pourquoi il fut, paraît-il, tué d'un coup de flèche par des révoltés. De plus il n'était pas suédois mais danois et il est le rival de saint Eric, patron de la Suède. Spécialisés dans le tir à l'arc, les confrères de Lund renouvellent en somme symboliquement le geste des révoltés qui mirent fin à la carrière de l'évangéliste oppressif et rapace ; ils semblent

avoir choisi leur patron par antiphrase : la confrérie de saint Knut est en réalité la confrérie de (ceux qui tuent) saint Knut.

Par antiphrase, mais aussi par jeu de mots. Il faut en effet savoir que le mot « Knut », « Knot » signifie « nœud ». Rappelons-nous que l'art de faire les nœuds a jadis été considéré parmi tous les peuples comme un art magique et que les Incas se servaient même des nœuds pour écrire et calculer. A l'époque de la Renaissance, certaines grandes familles arboraient pour signe de reconnaissance, sous forme de galon ou de badge un nœud spécial qui était propre à chacune d'entre elles⁴⁵ et aujourd'hui encore, les nœuds jouent un rôle important dans le rituel symbolique de la franc-maçonnerie. La prétendue confrérie de saint Knut est donc en réalité une « confrérie des nœuds sacrés » ou, si l'on préfère, une « confrérie des lacs sacrés », ce qui ferait évidemment remonter sa véritable origine beaucoup plus loin que le XVI^e siècle.

Chaque année, les confrères de saint Knut se livrent à un concours de beau langage et d'adresse. Un perroquet de bois peint placé au bout d'une perche sert de cible aux tireurs à l'arc et le plus habile reçoit en récompense un perroquet d'argent. Cette bizarre coutume trouve elle aussi son explication dans la « langue des oiseaux » : le nom du perroquet vient de l'arabe où cet oiseau est appelé *babagha*, ce qui a donné en allemand *papagei*, en espagnol *papagayo*, en italien *papagallo* et dans l'ancien français « papegai » ; il n'est donc pas trop étonnant de voir dans ce pays protestant les confrères de saint Knut décocher leurs traits contre la religion catholique personnifiée par un de ces « papes gais » dont la joyeuse vie, la cour fastueuse et l'habitude de répéter des formules apprises par cœur sans les comprendre provoquèrent lors de la Renaissance l'indignation de Martin Luther et l'ironie de Rabelais qui ne manquait jamais ce jeu de mots.

Or lors des cérémonies religieuses les confrères de saint Knut occupaient une place d'honneur dans la cathédrale.

Cette cathédrale, commencée comme nous l'avons dit en l'an 1002 fut achevée en l'an 1145. Les archevêques de Lund étaient les primats suprêmes de toute la Scandinavie et, au Moyen Age, dictaient leur loi aux peuples et aux rois. En 1452 l'archevêque Thur refusa de prêter serment au roi Charles VIII Knutsson, qui l'avait menacé, en lui répliquant fièrement : « Je ne serai jamais aussi misérable que je l'ai été puisque j'ai mendié dans mon enfance, ni plus puissant que je ne suis puisque je suis archevêque de Lund ; mon sort m'est donc indifférent. »

La cathédrale de Lund est dédiée à saint Laurent. Un saint qui mérite un peu d'attention.

Laurent était Espagnol et c'est en Espagne qu'il subit le martyre à une époque indéterminée mais ancienne. La tradition veut qu'il ait été accusé de magie puis brûlé vif sur un gril ou une grille « pour avoir refusé de livrer les trésors de l'Église qui rendaient la vue aux aveugles ». En somme, c'est le martyr de la discrétion. D'où la légende selon laquelle une religieuse exemplaire mais trop bavarde, nommée Sabine, eut l'honneur d'être inhumée à ses côtés, mais seulement après qu'on lui eût, *post mortem*, brûlé la langue⁴⁶.

Placée sous le singulier patronage de ce saint de la « Gothia hispanica » qui ne mit jamais les pieds en Suède, la cathédrale de Lund porte, fixé dans ses pierres, le souvenir d'un de ses exploits légendaires.

Sur l'un des piliers de la crypte est sculptée la représentation d'un homme de taille colossale. Sur un autre pilier figure une femme de taille normale portant un enfant. Selon l'explication « officielle » la présence de ces deux personnages se rattache à la légende suivante : saint Laurent ayant décidé d'élever un temple au vrai Dieu se promenait dans les montagnes en songeant à son projet. Il rencontre alors le géant Finn qui, sans se faire connaître, lui propose d'effectuer la construction, mais il pose une condition : si Laurent ne parvient pas à découvrir son nom, il exigera pour salaire ou bien le Soleil et la Lune, ou bien les yeux du saint. Laurent accepte et le géant se met au travail. Mais le saint a beau chercher, il ne parvient pas à deviner le nom de son insolite maître d'œuvre. C'est alors que la chance vient à son secours : Passant près d'une maisonnette, il entend un enfant pleurer et sa mère lui dire pour le consoler : « Ne pleure pas, bientôt ton père Finn reviendra et t'apportera ou bien le Soleil et la Lune, ou bien les yeux de Laurent. » Quand Finn vient réclamer son salaire, Laurent lui dit son nom. Furieux, Finn, sa femme et leur enfant se précipitent alors vers la crypte que le géant vient de construire et s'agrippent à deux piliers dans le but de faire s'écrouler tout l'édifice. Mais Laurent fait un simple signe de croix et la famille Finn est changée en pierres.

Aussi pieuse et morale que soit cette légende, elle nous révèle quand même que le constructeur de la cathédrale de Lund est Finn, l'un des géants qui peuplent les récits odinistes des Eddas. Bien ne peut mieux nous inciter à examiner de près la construction de la première des cathédrales gothiques

pour chercher si, par hasard, l'on n'y trouverait pas, cachées sous le vernis du symbolisme chrétien, un symbolisme attaché aux anciennes croyances des Goths.

La cathédrale mesure 810 pieds de long, 306 pieds de large et 288 pieds de haut. La crypte mesure 126 pieds du nord au sud, 90 pieds d'est en ouest et 36 pieds de haut.

On constate immédiatement que ces dimensions correspondent à un plan ésotérique placé sous le signe du nombre 18.

On a en effet :

$$810 = 18 \times 45$$

$$306 = 18 \times 17$$

$$288 = 18 \times 16$$

$$126 = 18 \times 7$$

$$90 = 18 \times 5$$

$$36 = 18 \times 2$$

Cette constatation est renforcée quand on considère le nombre des piliers et des colonnes :

Édifice en surface :

Piliers des bas-côtés : $9 + 9 = 18$

Piliers de la nef : $9 + 9 = 18$

Piliers du transept : $6 : \frac{18}{3}$

Crypte :

Piliers : $6 = \frac{18}{3}$

Colonnes : 18

La permanence du 18 prouve à l'évidence que ce nombre a été choisi à dessein. Puisque la légende de construction qu'on a jugé bon de fixer dans la pierre suggère l'existence d'une inspiration « odiniste » dans la conception de la cathédrale, cherchons comment s'insère ce nombre dans le système des runes.

Nous remarquons alors deux choses :

1. 18 est la valeur numérique de la rune , appelée dans la langue gothique *bairkan*, rune qui désigne la déesse Frigg, première épouse d'Odin-Wotan et reine des Ases.
2. 18 est aussi le nombre total des déesses, des *Asinyus* (féminin — qui ne s'emploie qu'au pluriel du mot Ase⁴⁷).

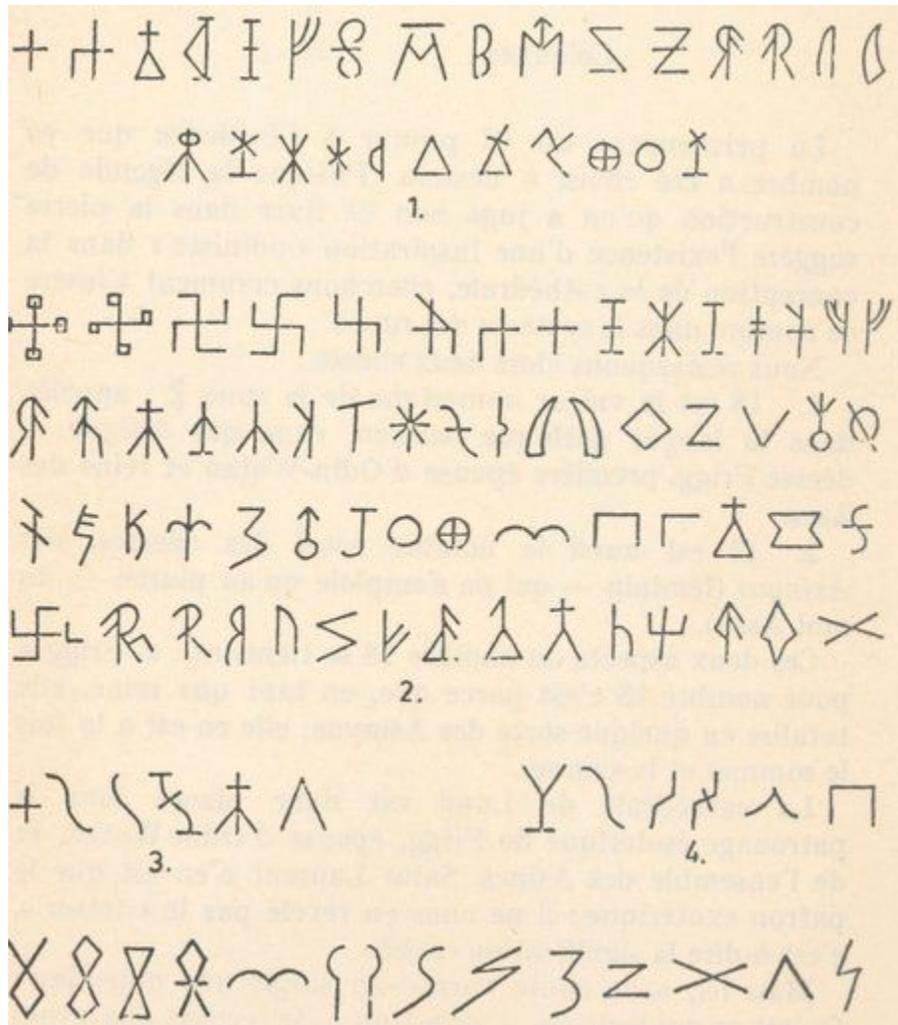
Ces deux aspects du nombre 18 se tiennent : si Frigg a pour nombre 18 c'est parce que, en tant que reine, elle totalise en quelque sorte des *Asinyus* ; elle en est à la fois le sommet et la somme.

La cathédrale de Lund est donc placée sous le patronage ésotérique de Frigg, épouse d'Odin-Wotan, et de l'ensemble des *Asines*. Saint Laurent n'en est que le patron exotérique : il ne nous en révèle pas le « trésor », c'est-à-dire la signification cachée.

Mais ici, sans doute verra-t-on surgir une objection : Qu'est-ce qui légitime — dira-t-on — le recours aux runes pour interpréter le sens caché de la construction de la cathédrale de Lund ?

La réponse est simple : les constructeurs de la cathédrale

« MARQUES D'APPAREILLAGE »
DANS LA CATHÉDRALE DE LUND



1. Lectorium, 2. Nef, 3. Crypte, 4. Transept côté est, 5. Transept côté nord.
 La plupart de ces marques sont des caractères runiques ou des composés de caractères runiques. On remarque en particulier dans le transept la rune Odal  qui désigne Wotan (Odin).

ont eux-mêmes gravé les runes sur l'édifice. Une première fois de façon apparente, une seconde fois de manière voilée.

Nous avons relevé, gravés sur les pierres de la cathédrale, 115 signes que l'on considère généralement comme les « marques d'appareillage » des tailleurs de pierre. Or, en fait, parmi ces signes, il n'y a que 69 marques d'appareillage ; les 46 autres signes sont soit des runes (24), soit des bigrammes composés de deux runes (15), soit des lettres de l'alphabet maçonnique (7).

On peut voir d'autre part dans la cathédrale une inscription runique due à l'un des architectes, Adam van Düren, qui y a du reste gravé son prénom en

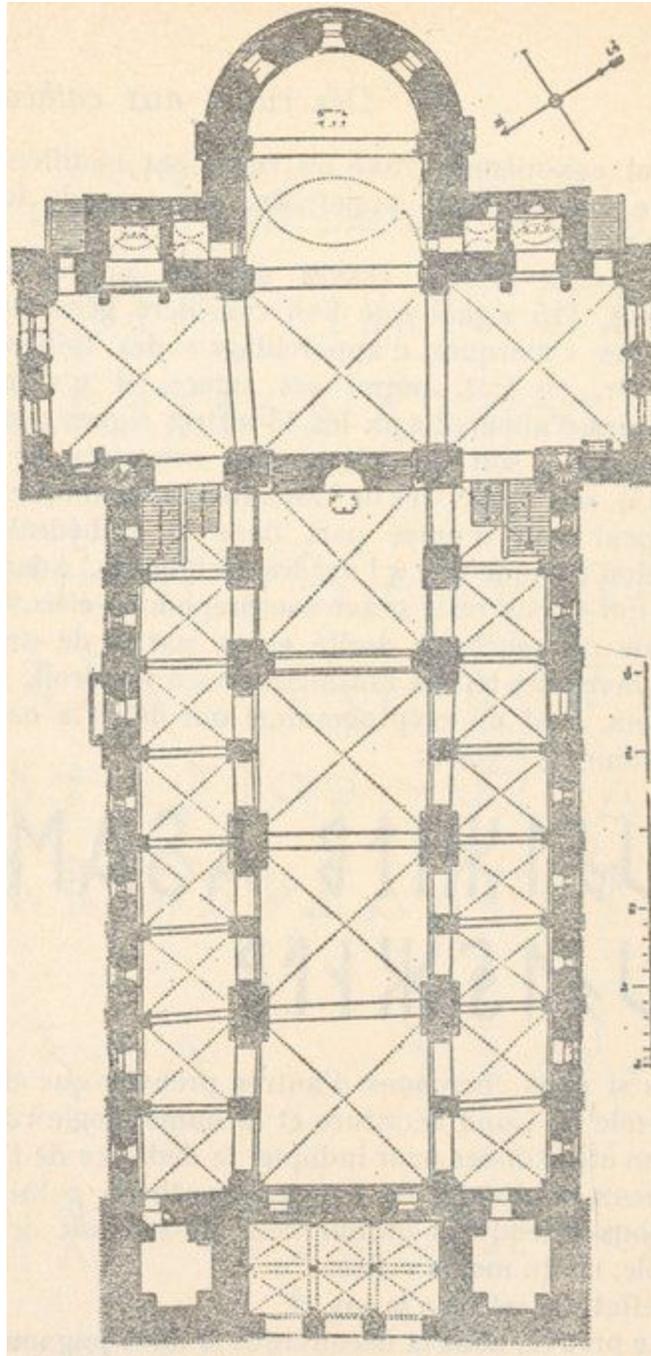
clair. Écrite en partie de gauche à droite et en partie de droite à gauche, avec des lettres tantôt tracées à l'endroit, tantôt à l'envers, c'est un cryptogramme qui défie la curiosité des visiteurs. Le voici :



Mais si nous cherchons d'autres preuves que dans la cathédrale de Lund l'écriture et la numérogie runiques ont bien été utilisées pour indiquer la dédicace de l'édifice aux dieux et déesses de l'ancien panthéon gothique, il faut nous attendre à ce que cela ait été fait de façon invisible, ou du moins voilée.

En effet, tel est bien le cas.

Cette preuve, nous la découvrons si nous joignons deux à deux d'une part tous les piliers de l'édifice en surface et d'autre part tous ceux de la crypte par des lignes imaginaires. Voici ce que nous trouvons alors :



Plan de la cathédrale de Lund

Le total des lignes imaginaires joignant les piliers deux à deux forme 10 fois la rune ☒ (Odin-Wotan), 16 fois la rune ☞ (Frigg) et 6 fois la rune X (don).

Édifice en surface :

16 fois la rune , *bairkan*, qui désigne Frigg
10 fois la rune , *othal*, qui désigne Odin-Wotan
6 fois la rune , *giba*, qui signifie « don ».

Crypte :

36 fois la rune de Frigg
24 fois la rune d'Odin-Wotan
4 fois la rune du don.

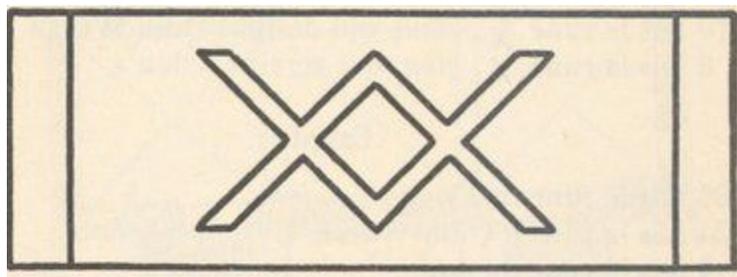
Ce n'est pas tout. Dans l'édifice en surface, on remarque que si l'on multiplie le nombre de runes  par la valeur numérique de cette rune, soit 16×18 , on obtient exactement la hauteur en pieds de cet édifice, soit 288.

Si l'on procède à la même opération dans la crypte, on remarque que le produit du nombre de runes  par la valeur numérique de cette rune, soit $24 \times 24 = 576$ est divisible par la rune  et que le quotient de cette division, 32, donne le nombre total des Ases et Asines, c'est-à-dire l'ensemble du panthéon. On remarque aussi que le nombre de runes est égal au nombre total des runes dans l'ancien FUThARK.

L'agencement des lignes imaginaires reliant les piliers, aussi bien en surface que dans la crypte, fait apparaître les « runes invisibles » qui donnent la formule :

DÉDIÉ A FRIGG ET A ODHIN,
AUX ASES ET AUX ASINES⁴⁸

Si l'on inspecte attentivement les murs de la crypte au géant, on peut du reste y découvrir une autre signature « odiniste » sous la forme d'un double *othal*  gravé sur un linteau.



Cathédrale de Lund. Linteau de la crypte

Soulignons que cette signature n'est pas unique en Gothie suédoise. L'on voit, par exemple, la même sur un vitrail de l'église d'Ethelhem.

Dans le chœur de la cathédrale de Lund, on montre sur le pavement une pierre différente de toutes les autres : elle est beaucoup plus grande et beaucoup plus usée que ses voisines. On explique aux visiteurs que cette pierre marquait au Moyen Age l'endroit de la cathédrale où les fugitifs, en vertu du droit d'asile, étaient hors d'atteinte de leurs poursuivants. Cette pierre a d'ailleurs gardé le nom de Pierre d'Asile qu'elle portait en latin (*Petra Asyli*) au Moyen Age.

Cependant l'existence du droit d'asile remonte bien plus loin que le Moyen Age : il existait non seulement chez les Grecs et les Romains mais encore dans les sociétés antérieures où les lieux d'asile étaient les clairières des forêts sacrées. Fidèles à notre méthode qui a consisté à chercher l'arrière-plan gothique sous l'agencement chrétien de la cathédrale, nous devons donc nous demander quelle était la fonction et la signification primitive de la Pierre d'Asile.

A l'origine, le mot « asile » avait un sens légèrement différent et plus restreint que celui qu'il a de nos jours. Venant du grec *asylos* (a privatif + *sulaô* = je pille) qui a donné en latin *asylum*, il désignait la partie de l'enceinte sacrée qu'on ne pouvait piller sans encourir la malédiction car elle contenait le trésor, c'est-à-dire les objets ou l'objet consacré aux Dieux.

Dans la langue gothique, le mot ASIL (qui a donné *Esel* en allemand et *Ass* en anglais) désignait l'ANE. Or les Goths donnaient le nom d'ASILU-KAIRNUS, c'est-à-dire PIERRE DE L'ANE aux pierres de bornage⁴⁹.

Mais chez tous les peuples les pierres de bornage étaient jadis des pierres sacrées. Ce furent d'abord de simples pierres équarries puis on leur donna, en Grèce et à Rome, la forme du dieu Hermès, représenté sans pieds pour signifier que la borne ne pouvait changer de place. C'est pourquoi en Grèce ces bornes s'appelaient tout simplement les Hermès. On les entourait d'une telle vénération qu'en 416 av. J.-C. Alcibiade, accusé, sans doute à tort, d'avoir maculé un soir de beuverie les Hermès d'Athènes, préféra s'exiler à Sparte plutôt que d'affronter un procès en sacrilège⁵⁰.

Pour les Goths, l'équivalent d'Hermès n'était autre que l'Ase suprême, Odin-Wotan. Comme Hermès, celui-ci était l'inventeur du langage et c'est pourquoi, comme Hermès, il était appelé « le crieur des Dieux ». Dieu agraire, c'était aussi le dieu des bornes et la rune  qui le désigne désigne

en même temps la notion de propriété foncière⁵¹. Les ASILU-KAIRNUS étaient donc des pierres consacrées à Odin.

Si elles étaient appelées par les Goths Pierres de l'Ane, c'est parce que dans la langue gothique le nom ASE fait jeu de mots avec celui de l'âne, ASIL, de même que le nom collectif des déesses, ASINIYUS, fait jeu de mots à la fois avec le gothique ASILUS, diminutif d'ASIL, et avec le latin ASINUS qui désigne l'âne.

La Pierre d'Asile qui figure dans le chœur de la cathédrale de Lund est donc en réalité un ancien ASILU-KAIRNUS, une Pierre de l'Ane, consacré à l'Ase suprême : Odin.

En un sens, c'est bien une Pierre d'Asile, au sens primitif du terme, c'est-à-dire la pierre « qu'on ne peut piller », la pierre inviolable entre toutes puisqu'elle est consacrée au Dieu suprême. C'est ce qui explique qu'elle ait été soigneusement conservée par les bâtisseurs. Même, il n'est pas invraisemblable de penser que la cathédrale, comme c'est presque toujours le cas, a pris la place d'un lieu sacré plus ancien et que la construction de tout l'édifice a été centrée sur la Pierre de l'Ane puisque celle-ci se trouve au milieu du chœur⁵².

CHAPITRE VII

LE SECRET DU COFFRET D'AUZON

Auzon est une belle bourgade du Velay construite en amphithéâtre sur un promontoire granitique, à la limite de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme, entre Issoire et Brioude. Elle surplombe deux vallées et à ses pieds se bousculent les eaux torrentueuses de l'Allier où sautent les saumons. On y accède soit par la route de Champagnac-le-Vieux, soit par celle de Saint-Martin-d'Ollières. Auzon a mille deux cents habitants et dut être fondée depuis bien longtemps si l'on en juge par son nom tiré du mot gaulois *alès* qui désignait la falaise.

On voit à Auzon les vestiges d'un château féodal mais le monument le plus remarquable est l'église collégiale, dédiée à saint Laurent.

Église romane ? C'est un peu vite dit. Disons plutôt église composite tenant du style roman par ses arcs en plein cintre, du style gothique par une de ses voûtes à berceaux croisés et par son autre voûte en coupole du style des églises wisigothiques d'Espagne. Le clocher est en porte à faux et le chœur complètement désaxé par rapport à la nef.

Église bizarre, en tout cas, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Sur le porche, deux griffons vous accueillent et le nom de ces animaux sacrés est déjà tout un programme⁵³.

Sur l'un des chapiteaux, le Christ tenant dans sa main un parchemin et deux apôtres tenant chacun un livre illustrent le thème de la supériorité de la tradition sur le dogme. Le même thème est exprimé dans une forme différente sur un autre chapiteau où l'on voit deux jeunes hommes soutenir les bras d'un vieillard barbu.

Parmi les saints, dans une niche, on remarque un curieux personnage, vêtu à la paysanne, coiffé d'un chapeau de feutre, tenant une serpette d'une main, une grappe de raisin de l'autre, avec à ses pieds un tonnelet. Ce personnage bacchique — un rescapé car « on lui fait une guerre sourde mais sans trêve et on ne laisse jamais passer l'occasion de le bannir des églises⁵⁴ » — ne figure sur aucun calendrier : c'est saint Vernis. Au siècle

dernier quelques pieux exégètes se sont livrés à des contorsions étymologiques pour tenter de le rattacher à un saint plus catholique, Werner, honoré en Allemagne. Hélas Werner mort, si l'on en croit sa légende, victime d'un crime rituel, n'a aucun rapport proche ou lointain avec la vigne.

Vernis fut jadis imposé au clergé de la région par des confréries de paysans qui promenaient sa statue en procession dans les vignes le jour de l'équinoxe de printemps. C'est donc un saint vernal mais surtout un saint vernaculaire car son nom, curieusement, dérive du radical proto-germanique *boern* qui exprime l'idée de naissance. Ce radical a donné en allemand le verbe *bauen*, qui signifie à la fois « cultiver » et « construire », et le substantif *bauer* qui signifie « paysan⁵⁵ ». Saint Vernis est donc à la fois un *païen* et un *constructeur*, un constructeur païen⁵⁶.

Pourquoi ce personnage pseudo-germanique dans le Velay, terre de langue d'oc ? Parce que, comme nous l'apprennent les historiens anciens, la contrée fut jadis occupée par les Gètes, c'est-à-dire par les Goths. Ceux-ci ont du reste laissé leur trace dans la toponymie : non loin d'Auzon existe par exemple la rivière du Goth qui arrose la commune de Giat et le surnom de Gavots donné aux habitants de la région est peut-être aussi une réminiscence du nom des Goths⁵⁷.

Quand le roi wisigoth Théodoric II (453-466) qui régnait à Toulouse et était arien, étendit sa domination jusqu'en Auvergne, il se heurta à un clergé qui y régnait en maître et en particulier, nous l'avons vu, à Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont⁵⁸. Pour prendre solidement en main l'administration de la province, Théodoric nomma alors comte d'Auvergne un Wisigoth. C'est ce comte d'Auvergne, appelé Victorien, qui fit construire au ve siècle l'église d'Auzon, remaniée plusieurs fois par la suite.

Or en 1850 on devait faire dans cette église une découverte peu ordinaire.

Au cours de travaux de restauration, on mit au jour un bien étrange coffret. Si étrange que, tout comme le trésor de Fuente de Guarrazar, les archéologues se le disputèrent sans trop s'embarrasser de scrupules ; c'est pourquoi, tout comme ce trésor, il quitta pour l'étranger le pays où il avait été enfoui. Après avoir transité par Clermont-Ferrand et par Paris, le coffret d'Auzon a été transféré en 1867 au British Museum de Londres où il est connu sous le nom de « coffret de Franks », du nom de l'archéologue anglais sir Augustus Wollaston Franks qui l'a longuement étudié. Mais au

British Museum l'une des facettes manque : c'est qu'elle se trouve, elle, au musée Bargello de Florence.

Le coffret d'Auzon est taillé dans un os de baleine. On y voit, finement sculptées sur la face antérieure, deux scènes encadrées par une inscription runique. Une autre scène, plus simple, est représentée sur une face latérale. Sur la face postérieure enfin figure une seconde inscription runique.

Considérons d'abord la face antérieure, la plus importante. La scène de droite, d'inspiration chrétienne, représente l'Adoration des Rois mages. Guidés par un astre, les mages, tenant à la main les deux premiers une coupe, le troisième probablement une plante se prosternent devant la Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant dont le front est nimbé, comme celui de sa mère, d'une auréole. Il est impossible de se tromper sur la signification de la scène puisque l'artiste lui-même l'a accompagnée d'un petit cartouche sur lequel on lit en caractères runiques le mot latin *magi* – les mages. Par rapport à la version classique de la légende, on note toutefois trois variantes significatives. Par ordre d'importance : 1° la Vierge n'est pas penchée sur la crèche mais assise sur un trône royal comme pour indiquer, de façon peu orthodoxe, sa suprématie sur l'Enfant ; 2° les mages ne sont pas guidés par l'Étoile mais par le Soleil ; 3° ils sont précédés par un oiseau, animal qui ne figure pas dans la légende.

La seconde scène est d'une inspiration toute différente et, à première vue, beaucoup plus difficile à interpréter. Un forgeron qui semble boiteux est au travail devant son enclume. De la main droite il tient une coupe, de la gauche une grande paire de tenailles enserrant une tête humaine. A ses pieds git un personnage décapité, sans doute le propriétaire de la tête. Une femme fait face au forgeron et lui tend une petite couronne ou un grand anneau. Une autre femme suit la première et tient dans sa main droite une bourse ou un sac. A droite, tournant le dos au groupe, un quatrième personnage, sans doute féminin si l'on en juge par ses vêtements, tient dans chacune de ses mains un oiseau au long cou ; deux autres oiseaux semblables aux premiers, l'un posé l'autre volant, entourent le personnage.

Une inscription runique encadre l'ensemble des deux scènes figurées sur la face antérieure du coffret mais elle ne se rapporte nullement à celles-ci. Elle se traduit en effet ainsi :

OS DE BALEINE : LE FLOT REJETA LE POISSON SUR LA COTE
ROCHEUSE. LE POISSON BLESSÉ PAR LES ÉPIEUX FUT

MALHEUREUX QUAND IL NAGEA SUR LA GRÈVE.

Sur la face latérale du coffret est figuré un archer assiégé dans son château.

Enfin, sur la face postérieure, on lit une seconde inscription en caractères runiques qui se traduit ainsi :

ROMWALDUS ET REUMWALDUS, LES DEUX FRÈRES, UNE
LOUVE LES A NOURRIS A ROME, LOIN DE LEUR PAYS.

C'est dans les Eddas poétiques, et nommément dans la « Völundarkvida » (chanson de Völund), que l'on découvre la clef de la scène du forgeron représentée sur la face antérieure et de celle de l'archer qui figure sur la face latérale.

Völund, « le chasseur qui connaît le temps », poursuit un ours dans la forêt quand il rencontre quatre femmes en forme de cygnes. L'une d'elles est Swanehilde, femme du roi des Goths Ermanaric, qui s'éprend de lui. Il l'emmène dans la vallée du Loup où il habite mais un jour Swanehilde disparaît. Völund qui est aussi habile devant l'enclume qu'à la chasse forge des anneaux en espérant son retour. Il en a bientôt forgé sept cents, dont un anneau magique qu'il lui destine.

La réputation d'habileté de Völund parvient aux oreilles du roi Nidud. Un jour que Völund est à la chasse, Nidud envoie ses gens dans la vallée du Loup pour dérober en son absence l'anneau magique. De retour, Völund compte ses anneaux, s'aperçoit du vol puis s'endort.

A son réveil il est enchaîné, prisonnier et bientôt conduit devant Nidud qui le contraint à travailler dans les forges royales et lui brise une jambe afin qu'il ne puisse pas s'évader. La vengeance de Völund va être terrible : il tue les deux jeunes fils de Nidud et forge avec leurs crânes des coupes à boire qu'il envoie à leur père. Un jour que la fille du roi, Bödvild, lui apporte un anneau à réparer, Völund rennaît son anneau magique. Il viole Bödvild et s'évade en s'envolant grâce au pouvoir de l'anneau qui lui fait pousser sur les bras des plumes d'oiseau.

Comme on le voit, c'est incontestablement cette histoire qui est représentée sur le « panneau du forgeron » du coffret d'Auzon.

De même, sur la face latérale de ce coffret, on reconnaît l'archer Egil, frère de Völund, qui, selon les Eddas fut assailli dans son château.

« La “ chanson de Vólund est vraisemblablement d’origine gothique », écrit Renauld Krantz dans son *Anthologie de la poésie nordique ancienne*⁵⁹. En effet, dans la cruelle saga du forgeron vindicatif, le célèbre roi goth Ermanaric, qui vécut au IV^e siècle, est évoqué par le biais du personnage de Swanehilde.

Cela nous confirme que le coffret ne se trouvait pas à Auzon par hasard mais avait été placé à dessein dans l’église par ses premiers constructeurs les Wisigoths.

D’autant plus que — et les archéologues sont d’accord entre eux et avec nous sur ce point — ce coffret était destiné à un usage liturgique.

Ce qui fait l’intérêt extraordinaire du coffret d’Auzon, c’est qu’il représente en images la continuité d’une tradition cachée sous le voile d’une nouvelle forme d’expression religieuse. Cette « bande dessinée » fait en effet défiler tour à tour devant nos yeux une scène de l’ancienne mythologie gothique et — non pas en rupture avec celle-ci mais au contraire dans son prolongement direct — une scène de la mythologie chrétienne.

A cet égard, le choix du thème de l’Adoration des mages n’est nullement fortuit puisqu’il symbolise la reconnaissance de la légitimité du christianisme en tant que nouvelle forme d’expression religieuse par les initiés des traditions antérieures constituant le patrimoine respectif des trois grands groupes ethniques qui formaient à l’époque l’ensemble de l’humanité connue.

Mieux encore, c’est ce symbolisme qui explique le pourquoi des détails qui, sur le coffret d’Auzon, ne coïncident pas avec la version chrétienne classique de la légende des Rois mages : Ainsi l’oiseau — bien distinct des cygnes au long cou du panneau précédent — qui précède les mages, le Soleil mis à la place de l’Étoile et le trône sur lequel la Vierge est assise. Guidés par le corbeau d’Odin-Wotan, ce n’est pas à tâtons dans la nuit mais dans la pleine lumière du soleil, et donc en pleine connaissance de cause, que les mages vont faire allégeance au dieu nouvellement né, dernier rejeton de la Tradition qui siège plus haut, immuable.

Mais quoi de plus immuable que l’ordonnance des astres ?

Cette tradition, il ne fait guère de doute pour nous que celui ou ceux qui ont sculpté le coffret d’Auzon lui donnaient, en profondeur, une signification astrologique.

Examinons le personnage de Vólund : ce chasseur « qui connaît le temps », poursuit l’Ourse et rencontre le Cygne vous a, si l’on sait ce que

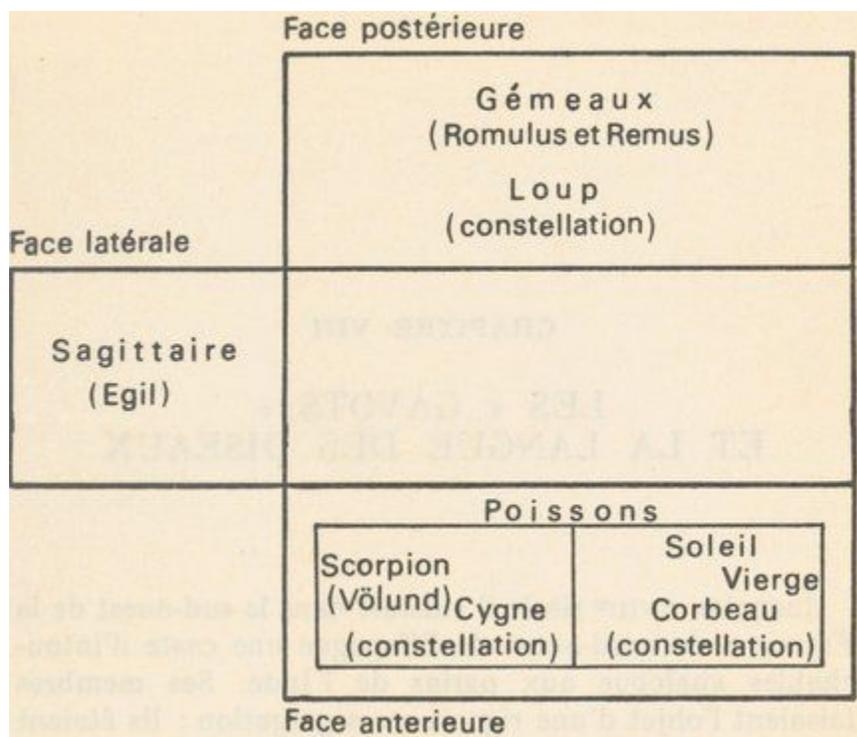
parler par symboles veut dire, des allures de prêtre-astronome en quête de la Polaire⁶⁰.

De plus, tout comme Vulcain et boiteux comme lui, Völund, ce dieu-forgeron armé de pinces, aux caractéristiques à la fois magiciennes et fortement sexualisées, et finalement capable de s'envoler, se rattache au signe du Scorpion, primitivement symbolisé par l'Aigle.

Son frère l'archer Egil, figuré sur la face latérale, est par définition le Sagittaire.

Quant aux deux inscriptions runiques, la première se rapporte aux Poissons et la seconde, qui parle de Romulus et Rémus, se rapporte, bien évidemment aux Gémeaux.

Les trois faces du coffret d'Auzon conservées au British Museum sont donc tout à fait comparables aux cornes d'or de Gallehus : elles représentent de façon cryptique une véritable carte du ciel.



CHAPITRE VIII

LES « GAVOTS » ET LA LANGUE DES OISEAUX

Jusqu'au XVIII^e siècle il existait dans le sud-ouest de la France et le nord-ouest de l'Espagne une caste d'intouchables analogue aux parias de l'Inde. Ses membres faisaient l'objet d'une rigoureuse ségrégation : Ils étaient confinés dans des ghettos, étaient astreints à porter un signe distinctif : une patte palmée de couleur rouge cousue sur la manche droite ; ils n'avaient pas le droit d'entrer à l'église par la grande porte ni de tremper le bout de leurs doigts dans le bénitier commun : dans certaines églises méridionales comme celles de Libourne et de Saint-Bertrand-de-Comminges, on peut toujours voir les portes et les bénitiers spéciaux qui leur étaient réservés ; le prêtre ne leur tendait l'hostie qu'au bout d'un bâton ; bien entendu ils ne se mariaient qu'entre eux ; même après leur mort, la ségrégation continuait : ils n'avaient pas droit au cimetière, on les enterrait dans les fossés ou sur le rivage de la mer.

Ces parias étaient appelés les Cagots.

Le sort révoltant qui leur était fait est très surprenant. Ilot de libéralisme au milieu de la dogmatique Europe médiévale, le pays occitan était en effet exempt de racisme : il fut hospitalier aux Wisigoths, aux Juifs, aux Arabes ; ce ne sont donc pas des raisons ethniques qui peuvent expliquer la ségrégation des Cagots. Ce ne sont pas non plus des raisons religieuses, même si cette ségrégation, mentionnée pour la première fois en 1288, semble n'avoir commencé qu'après l'écrasement de la tolérante Occitanie cathare et le retour agressif de l'Inquisition ; en effet les Cagots ne boudent pas la messe et un vieux texte précise même qu'il faut leur faire l'aumône « en reconnaissance de leur chrétienté et séparation ».

Pour expliquer la ségrégation, on se bornait à affirmer que les Cagots étaient « gavots ». Comme on ne savait pas ou, plutôt, on ne savait plus très bien ce qu'il fallait entendre par là, on prétendait que « gavot » signifiait en quelque sorte « lépreux ». Mais d'abord dans la langue d'oc l'emploi du terme « gavot » pour « lépreux » est rarissime. Et surtout les nombreux

savants qui étudièrent les Cagots entre le XVII^e et le XIX^e siècle, comme les docteurs Manville, Fay et Auzouy, constatèrent qu'ils étaient parfaitement sains à tous égards. En 1867 Auzouy écrivait avec un humour assez noir : « Les Cagots jouissent d'une conformation normale ; comme ce ne sont pas des malades, ils n'ont pas de guérison à attendre, si ce n'est du perfectionnement des mœurs publiques des contrées qu'ils habitent. »

La ségrégation des Cagots semble donc un mystère. Mais d'abord, d'où venaient les Cagots ?

Étaient-ils les derniers représentants d'une ethnie disparue ? Ce n'est pas impossible car leur type physique tranchait sur celui des populations pyrénéennes : ils étaient de petite taille, blonds, avec les yeux bleus.

En 1625, Oihenart affirmait que les Cagots descendaient des Goths ariens et expliquait même leur ségrégation par ce double caractère non-autochtone et non-orthodoxe. La même origine leur est attribuée par un vieux poème occitan qu'on récite encore parfois dans les veillées. Ce poème fait descendre les Cagots des Ostrogoths et précise :

*Le pays qui les a vu naître
A jadis été brûlé
Par une horde de Sarrasins
Qui méprisait Dieu.
Relégués parmi nous,
Ils sont les débris d'une armée
Qui ne pouvait plus avancer.*

Bien sûr, on ne peut pas exiger d'un poème populaire la rigueur scientifique d'une thèse d'histoire mais nous avons ici plusieurs indications intéressantes : Ce pays d'origine des Cagots, envahi par les Sarrasins, pourrait bien être l'Espagne wisigothique et ces Cagots, débris d'une armée en déroute repoussée vers le nord, pourraient bien s'être joints aux Wisigoths qui trouvèrent refuge après leur défaite dans les Asturies et sur la côte cantabrique. En Espagne, c'est en effet dans le Guipúzcoa, en Navarre et dans la région de Jaca que se trouvaient les Cagots, et en France dans les régions contiguës : Gascogne, Béarn et Comminges.

Ouvrons à présent n'importe quel dictionnaire au mot « cagot ». Le Quillet, par exemple :

CAGOT (*Canis Gothi*, chien de Goth) : Dénomination injurieuse donnée à des populations méprisées et comme maudites qui ont encore des représentants dans certaines parties de la France, principalement au pied des Pyrénées⁶¹. »

Cette étymologie est sans nul doute la bonne. Elle se passe même de l'intermédiaire du latin puisque dans la langue d'oc « chien » s'écrit *can* et se prononce *ca* tandis que « goth » s'écrit et se prononce *got*. Mais elle soulève un problème : En terre occitane, les Goths et leur religion ont laissé un souvenir respecté : une montagne porte le nom d'Alaric, Castelnaudary signifie « château neuf des Ariens » et nous avons vu les Toulousains défendre encore au XVII^e siècle « les franchises héritées des bons rois Goths ». Et il en est de même en Espagne où être « hidalgo », c'est-à-dire fils de Goth, est resté synonyme de noblesse. Il est donc tout à fait exclu que l'expression « chien de Goth » soit une injure adressée à des gens qui auraient été les descendants des Goths.

Cagot, chien de Goth, doit être compris dans le sens de « serviteur fidèle des Goths », exactement de la même manière qu'on appelait par jeu de mots les dominicains *Domini canes*, chiens de Dieu, en raison de leur fidélité exemplaire à l'Église romaine.

Dans ce cas, les Cagots n'auraient pas été les descendants des Goths mais ceux d'un peuple ou d'une corporation que les Goths auraient amenée avec eux et qui effectuait pour leur compte certains travaux.

Si cela se confirmait, l'on pourrait mieux s'expliquer la ségrégation des Cagots. Souvenons-nous qu'étymologiquement ségrégation est synonyme de sacralisation. Le mot « sacré » vient en effet du latin *sacer* qui signifie « séparé ». De là vient aussi le mot « sacerdoce » car à l'origine, c'est l'exercice de métiers tenus pour magiques qui fait de certains hommes des « gens à part » vis-à-vis de la communauté. Leurs activités, à la fois bénéfiques et redoutables mais en tout cas considérées comme mystérieuses car ils gardent pour eux leurs secrets techniques, inspirent à la fois le respect et la terreur : c'est là l'ambiguïté du sacré. Il arrive que la terreur l'emporte sur le respect et ceux qui exercent un art « sacerdotal » sont alors bannis. C'est ce qui arriva, par exemple, aux Gitans qui formaient jadis dans l'Inde une corporation respectée et redoutée de forgerons : Un jour vint où leur commerce mystérieux avec le feu et les métaux finit par

inspirer aux profanes une « horreur sacrée » et où ils furent condamnés à l'exil, à l'errance et au mépris.

Or il se trouve que les Cagots exerçaient une activité bien définie qui présentait justement le caractère d'un « art sacerdotal » : ils étaient exclusivement maçons, tailleurs de pierre et surtout charpentiers et se consacraient plus spécialement à la construction des églises.

Et s'il faut en croire le poème occitan cité plus haut, c'est une aventure comparable à celle des Gitans qui leur serait jadis arrivée :

*Cagot de Canaan, rebut des charpentiers,
De l'Est à l'Ouest pourquoi es-tu venu ?
N'esquive pas la réponse, n'espère pas en te taisant
Cacher ton histoire aux peuples du Couchant.
Nous la connaissons, Cagot : la Bible raconte
Pourquoi de ton pays tu te trouves banni.
Tu voulais bâtir un temple à ton Seigneur,
Toi qui ne sais même pas achever une porcherie.
Tu ne sais rien faire et c'est avec raison
Que le grand roi Salomon te chassa du chantier.*

De cette légende, écartons immédiatement l'accusation d'incapacité professionnelle portée contre les malheureux Cagots : elle est doublement absurde et calomnieuse. Comment les Cagots auraient-ils pu être cantonnés dans les métiers du bâtiment s'ils y avaient été complètement inaptes ? L'auteur du poème se contredit d'ailleurs lui-même puisqu'on lit quelques lignes plus loin :

*C'est ici la grande cagoterie.
Tous sont gens de métier
Qui font châteaux ouvragés,
La cocarde rouge au chapeau,
La patte palmée sur l'épaule.*

La vérité, c'est que la région pyrénéenne doit aux Cagots nombre de travaux architecturaux remarquables : Ce sont eux qui fondèrent la ville de Cauterets, qui construisirent le quartier de Montaut à Toulouse et surtout qui

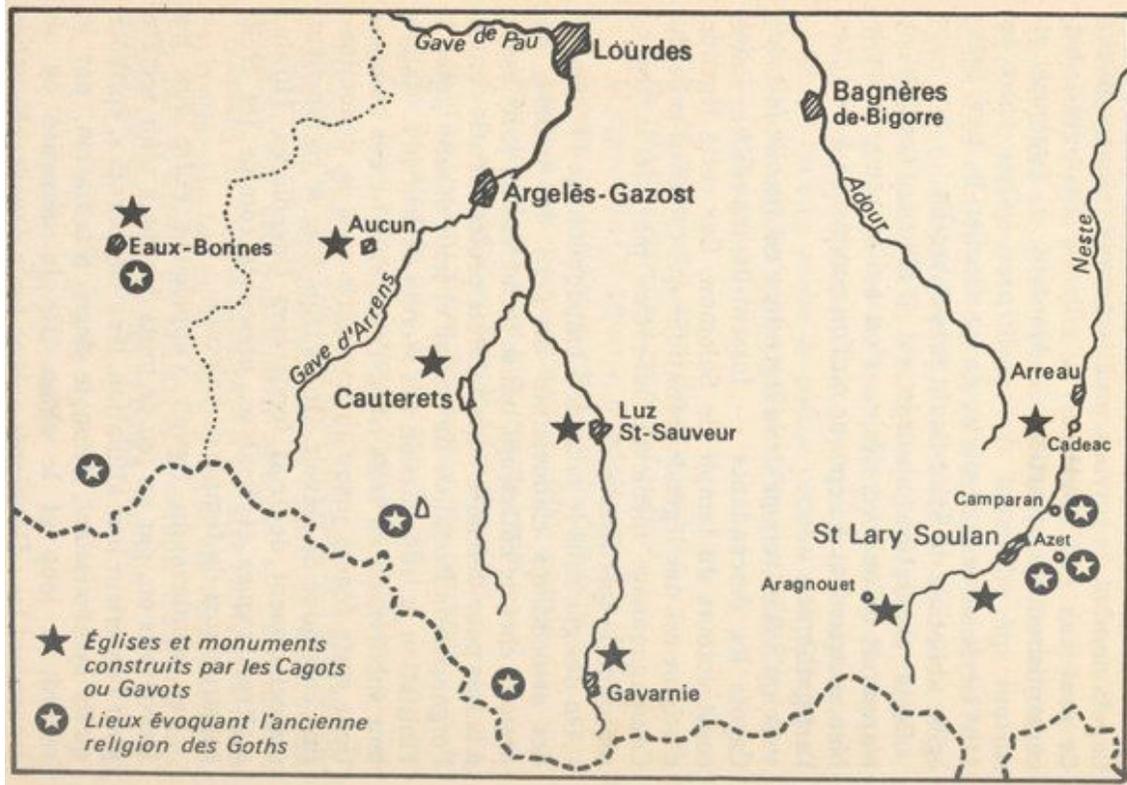
édifièrent de nombreuses églises entre le VIII^e siècle et le XII^e siècle, en particulier la très belle église abbatiale de Saint-Savin près d'Argelès.

Cette accusation absurde est d'ailleurs tardive et n'apparaît qu'au XVI^e siècle... c'est-à-dire, remarquons-le bien, exactement à l'époque où l'on commence à dénigrer l'art gothique.

Ce qu'il faut retenir de la légende, c'est qu'elle fait des Cagots les descendants — fussent-ils maudits — des constructeurs du temple de Salomon. Car cette légende d'origine est une légende initiatique qui est aussi celle du Compagnonnage médiéval, lui-même père de la franc-maçonnerie spéculative.

On désigne sous le nom de Compagnonnage l'ensemble des associations clandestines de gens de métiers, au premier chef de bâtisseurs, qui se formèrent au XIII^e siècle à la fois pour défendre leurs intérêts professionnels contre l'organisation féodale du travail et pour assurer grâce à l'initiation la transmission des secrets de leur art. Malgré leur subdivision en trois rites, l'ensemble de ces associations resta fédéré jusqu'au XV^e siècle sous la dénomination commune de Devoir. Or les trois rites se réclamaient respectivement de trois fondateurs légendaires, Hiram, maître Jacques et Soubise, présentés comme les trois constructeurs du temple de Salomon.

Les membres du Devoir s'appelaient entre eux les Devoirants ou, par un jeu de mots destiné à tenir secrète pour l'extérieur leur affiliation, les « Dévorants », épithète qu'ils symbolisaient, selon le degré d'initiation, par le renard, le loup et le chien. De la nécessité où se trouvaient les « Dévorants » de se tenir dans la pénombre nous est restée l'expression « entre chien et loup ». Comme ils allaient de chantier en chantier loin de leur pays d'origine, ils s'appelaient aussi les Passants, ou encore les Estrangers, ce dernier terme faisant aussi allusion à l'étrangeté de leurs rites, de leur jargon et de leurs ouvrages.



Les « Dévorants » adeptes d'Hiram, qui formaient le plus ancien des trois rites, se groupèrent ainsi sous le titre de Compagnons Estrangers du Devoir de Liberté. Ils se désignaient — et se désignent encore car ils existent toujours — sous le nom d'Enfants de Salomon. Leur emblème était l'étoile à six branches appelée Sceau de Salomon et l'alphabet secret qu'ils utilisaient portait le nom de Pendule à Salomon. A l'exclusion de toutes autres professions, ils groupaient les maîtres de l'Œuvre, charpentiers, tailleurs de pierre et imagiers (c'est-à-dire sculpteurs).

Or un faisceau de faits concordants invite à penser que les Compagnons étaient les héritiers directs des Cagots, bâtisseurs comme eux mais avant eux.

Raison géographique d'abord : la région pyrénéenne semble bien être le berceau du Compagnonnage et l'ensemble de l'Occitanie sa première ère d'expansion. A cet égard, la légende corporative est instructive : Elle vit naître Maître Jacques, l'un des trois patrons légendaires des Compagnons, dans un village pyrénéen nommé Carte et elle fait débarquer le second, Soubise, de Jérusalem à Bordeaux, tandis que le troisième, Hiram,

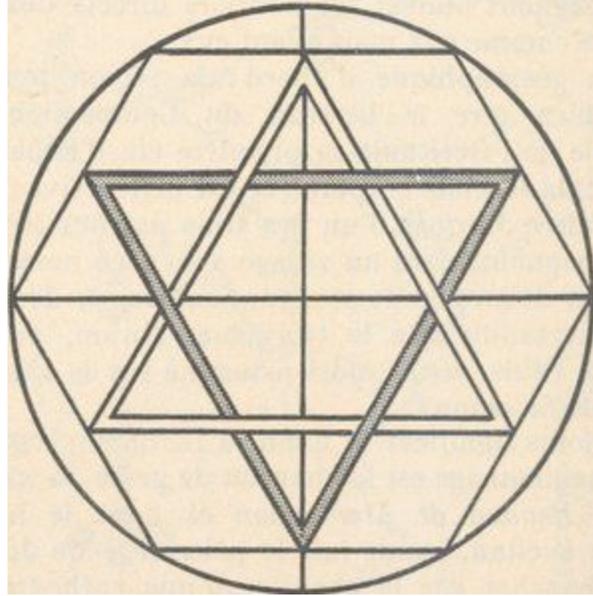
personnage issu de la Bible, serait mort assassiné sur le chantier du Temple de Salomon⁶².

Non moins significative quant à l'origine géographique du Compagnonnage est la chanson de geste du XIII^e siècle intitulée *Renaud de Montauban* et dont le héros, un chevalier occitan, ayant fait le pèlerinage de Jérusalem, va s'embaucher sur le chantier d'une cathédrale où il meurt assassiné comme Hiram.

D'autre part c'est précisément dans la région des Pyrénées où se trouvent les églises construites par les Cagots antérieurement au XII^e siècle qu'on trouve aussi la plus forte concentration d'églises construites par les « Devoirants » à partir du XII^e siècle. Et — fait important à noter car il nous faudra y revenir — les unes et les autres (Saint-Savin, Luz-Saint-Sauveur, Gavarnie, Tramesaïques, Arreau, Aragnouet, Cadéac, etc.) sont situées sur le « chemin de Compostelle ».

Mais les preuves les plus éloquentes de la filiation qui mène d'abord des Goths aux Cagots puis de la Cagoterie au Compagnonnage résident dans le jargon propre aux Compagnons.

Rappelons tout d'abord que ces derniers se désignent entre eux par des noms d'animaux. Par lui-même, ce fait porte déjà à penser que le Compagnonnage était l'héritier d'initiations de métier beaucoup plus anciennes, surgies à l'époque où la société étant encore organisée en clans, chacun de ces clans avait un totem animal. Mais les noms d'animaux choisis sont encore plus significatifs : L'initié au premier grade est appelé « renard », l'initié au second grade « loup ». Quant à celui qui, au bout de cinq ans d'épreuve, ayant exécuté son « chef-d'œuvre », est initié au troisième grade, le nom qu'il porte est celui de « chien⁶³ ». Chien, comme les Cagots, « chiens des Goths ».



Le Sceau de Salomon, signature des Compagnons Estrangers du Devoir de Liberté. On le trouve mis en évidence dans l'église Saint-Martin de Limoux et dans le cathédrale d'Alet, en plein cœur de l'ancien royaume wisigoth.

Mais il y a mieux encore : Les Compagnons initiés qui sont charpentiers de profession comme l'étaient les Cagots portent le nom de « gavots », c'est-à-dire le nom même qu'on donnait, sans trop savoir ce qu'il recouvrait au juste, aux Cagots.

Nous avons déjà dit que, selon certains auteurs comme Grasset d'Orcet, le nom de Gavot serait une déformation possible de celui de Goth⁶⁴. Mais avant tout, ce nom est un qualificatif à la fois géographique et initiatique.

Expliquons-nous.

Les Gavots, ce sont en effet les hommes des gaves, des torrents montagnards des Pyrénées. Mais les gaves, parce que leurs eaux sont chantantes, tirent eux-mêmes leur nom du gave, c'est-à-dire du gosier des oiseaux⁶⁵. Les Gavots sont donc aussi les hommes qui parlent cette langue mystérieuse des initiés appelée « langue des oiseaux ».

Cette « langue des oiseaux » dont Rabelais, Cyrano de Bergerac, Jacques Cazotte, Dupont de Nemours, Fulcanelli et quelques autres n'ont parlé qu'à mots couverts, a fait s'interroger beaucoup de curieux et a donné lieu à d'innombrables et hasardeuses spéculations. A ceux, donc, qui se demandent ce qu'était à l'origine la « langue des oiseaux », apprenons que la solution de l'énigme se trouve précisément en plein pays de cagoterie.

Elle se trouve très exactement dans le département des Pyrénées atlantiques, près des Eaux-Bonnes, dans un village où chante le gave du Velentin, affluent du gave d'Ossau, un village que peuplèrent jadis des Cagots et qui porte le nom des anciens dieux goths.

Ce village se nomme Aas.

C'est là que l'on peut encore rencontrer et entendre les derniers *silurs*.

Il n'y a plus à Aas que trente *silurs*. Dans quelques années, il n'en restera plus aucun.

Les *silurs* sont des bergers montagnards qui pratiquent la langue des oiseaux dans sa forme originelle : ils communiquent entre eux au moyen de sifflements modulés.

Chaque modulation du sifflement est une syllabe et l'ensemble de ces syllabes forme les phrases d'une langue complète. Cette langue, qui existe à Aas depuis des temps immémoriaux, est pour les *silurs* un moyen d'expression parfaitement naturel ; elle ne leur sert pas seulement à transmettre des messages élémentaires : tout ce qui peut être dit peut aussi être sifflé par eux ; ce n'est pas non plus une langue purement utilitaire : chaque *silur* a son style propre qui permet de le distinguer des autres.

« Le sifflet est bien plus difficile à apprendre que l'anglais », disent narquoisement les *silurs*. C'est vrai et cela présente bien des avantages. D'abord c'est une langue que l'on peut employer sans risque d'être compris par les indiscrets : c'est ainsi que les *silurs* d'Aas s'en servaient à l'époque de la Résistance, au nez et à la barbe des nazis et de leurs amis français. Ensuite, c'est la seule « langue téléphonique » du monde car elle permet de communiquer à une distance de 2,5 kilomètres en plaine et de 14 kilomètres en montagne : Pour cela, il suffit de savoir siffler en utilisant les doigts et la langue au lieu des lèvres.

Dans le monde entier, il n'existe pas de *silurs* ailleurs qu'à Aas, dans la petite île canarienne de Gomera et dans un village turc de l'Asie Mineure. La rareté et l'étrangeté de la langue sifflée a amené les savants à lui consacrer en 1959 un colloque international. Ce colloque a mis en évidence un fait assez extraordinaire : les sonogrammes des *silurs* sont identiques à ceux qui ont été réalisés sur les dauphins⁶⁶.

Les conclusions du colloque sont encore plus extraordinaires :

« La découverte de siffleurs en Asie Mineure après ceux des Pyrénées et des Canaries semble indiquer que les langues sifflées ont été jadis plus

répandues à travers le monde qu'on ne le soupçonnait. Avec le chant des oiseaux et les manifestations acoustiques des dauphins, les sifflements humains sont peut-être les rameaux divergents d'un tronc commun très ancien, d'une sorte d'espéranto primitif et universel⁶⁷. »

Il est très curieux de constater que ces conclusions scientifiques modernes rejoignent le vieux thème cher aux hermétistes d'une langue primitive commune à l'homme et aux animaux, et en particulier à l'homme et au dauphin, animal qui joue un rôle symbolique éminent dans la mythologie antique, dans l'alchimie et dans l'héraldique. Rappelons aussi que le nom de SILURES est à la fois celui de la race de poissons vulgairement appelés poissons-chats et celui des anciens habitants du pays de Galles. Rappelons enfin que les contes populaires de tous les pays du monde évoquent « le temps où les bêtes parlaient ». Bien entendu ce temps n'a pas pris fin puisque tous les animaux ont un langage ; ce qui a pris fin, c'est seulement le temps où le langage animal était compris par l'homme car c'était aussi le sien.

La « langue des oiseaux » ne peut ni se lire ni s'écrire : c'est une langue purement phonétique, immédiatement accessible aux illettrés mais en même temps inaccessible au commun des mortels. C'est pourquoi, par analogie et par extension, les hermétistes ont baptisé « langue des oiseaux » ou « cabale phonétique » une langue sans écriture reposant à la fois sur la lecture phonétique de rébus et sur la connaissance d'un argot.

Cette langue d'initiés, c'est celle des armoiries qui se déchiffrent comme les rébus à condition de connaître l'argot héraldique. C'est aussi celle qui permet de déchiffrer les figures symboliques sculptées sur les cathédrales gothiques. Et ce n'est pas par hasard.

Mais qu'est-ce au juste que l'argot ?

Ouvrons n'importe quel dictionnaire — par exemple le Quillet — au mot « argot ». Nous lisons :

ARGOT.n.m. (origine inconnue). Langage de convention particulier à certaines catégories sociales ou corporatives. Ce mot désignait jadis tout le peuple des gueux puis il désigna le langage qu'ils parlaient entre eux pour n'être compris que d'eux seuls. L'argot est aussi appelé langue verte.

Si nous cherchions l'étymologie du mot « argot », cette lecture ne nous avance guère ; si nous cherchons celle du mot « gueux », pas davantage car le Quillet indique pour ce mot aussi « origine inconnue ». Mais le Quillet a tort de se tenir pour battu puisque la définition qu'il donne va nous permettre d'y voir beaucoup plus clair.

Nous apprenons en effet que le terme « argot » désignait un peuple avant de désigner uniquement son langage. Quel peuple ? Le peuple des « gueux ». Qui pouvaient donc bien être ces Gueux ou Argots ?

Eh bien, à l'origine, c'était tout simplement les Goths. Et voici pourquoi :

1. « Gueux » était parfois employé pour « Goths », ainsi que le montre la toponymie. On trouve ainsi dans le *Dictionnaire des noms de lieux de France* de Dauzat et Rostaing :

MONTGUEUX (Aude). Mentionné en 1152 sous le nom de *Mons Gothorum* : Mont des Goths.

2. « Argot », formé des mots allemands *Arg* = fin, malin (Exemple : *Ein arg Fuchs*, un fin renard) et *Gote* = Goth, signifie aussi : Goth malin.

Tout comme « le français » désigne à la fois l'homme français et la langue française, « l'argot » désigna jadis à la fois l'*Arg Gote*, le Goth malin et sa langue incompréhensible pour les étrangers.

L'argot désigna ensuite par extension la langue incompréhensible des constructeurs qui avaient recueilli la tradition des Goths malins, celle de la Cagoterie puis celle de la « coterie », c'est-à-dire celle des Compagnons secrètement réunis en Loge⁶⁸, langue pour initiés et donc « langue verte » puisque le vert est la couleur de l'initiation. Et tout comme les « Devoirants » étaient des « Dévorants », la « coterie » était par calembour la « gotherie ».

Voilà pourquoi l'art gothique est... argotique.

CHAPITRE IX

LA PENDULE A SALOMON ET LE BESTIAIRE DE L'ASGARD

Nous pensons que les Cagots étaient les descendants d'une tribu protohistorique spécialisée dans les activités de construction qui avaient conservé l'usage de la « langue des oiseaux », avaient suivi les Goths dans leur migration et exécutèrent sous leurs ordres certains travaux d'architecture.

La découverte récente de siffleurs dans un village d'Asie Mineure, région où séjournèrent les Goths, nous confirme dans cette opinion. L'existence de siffleurs aux Canaries aussi car un vieux proverbe occitan dit curieusement :

Andurans e Canarie

Tot aquo son que Cagoterie.

Andorre et Canaries,

Il n'y a là-bas que des Cagots.

Enfin, dans les secteurs des Pyrénées où vécurent les Cagots l'on trouve de nombreux toponymes d'origine gothique : la présence des Cagots dans ces régions est donc bien une conséquence de celle des Goths.

Nous pensons que le Compagnonnage, plus précisément celui des « Enfants de Salomon », est l'héritier direct des Cagots pyrénéens et, par l'intermédiaire de ces derniers, de certaines traditions des Goths. Ces Compagnons furent les constructeurs des cathédrales appelées gothiques et ce n'est nullement par hasard que la plus ancienne cathédrale gothique de France, celle d'Agen, se trouve en Occitanie⁶⁹.

Nous pensons enfin que l'ancienne écriture et l'ancienne religion des Goths reste présente, de façon voilée, dans l'œuvre de ces constructeurs de cathédrales, de sorte qu'on peut reconstituer tous les maillons de la chaîne qui relie les Goths à l'art gothique.

Nous pensons tout cela : Encore faut-il à présent tenter d'étayer cette opinion.

Le berceau des Goths est l'Asie ou pays des Ases qui ne comprenait dans l'Antiquité que la région située entre le Don et l'Indus. Les Ases furent donc les premiers dieux des Goths, les Asines leurs premières déesses. Mais les Goths désignaient aussi l'âne sous le nom *d'Asil*, si bien que dans leur propre langue le nom de leurs divinités faisait jeu de mots avec celui de l'âne.

Si même il ne laisse pas soupçonner — ce qui ne serait pas pour surprendre — le souvenir d'un dieu-âne primitif, ce jeu de mots n'avait pour les Goths rien de blasphématoire car en Asie l'âne était un animal sacré. A Maduré, le pays le plus civilisé de l'Inde, les membres de la caste royale des Cavanadonguer s'honoraient d'avoir un âne pour ancêtre et passaient pour se réincarner après leur mort sous la forme d'ânes. En Lydie, Midas fut un roi-âne et en Mésopotamie Goudéa en fut un autre. L'âne était même crédité du don de voyance et de parole comme le montre la Bible au chapitre XXII du Livre des Nombres où l'ânesse de Balaam, ayant vu un ange, se mit à parler.

Nous avons déjà vu dans la cathédrale gothique de Lund, en Suède, que l'ASILU-KAIRNUS ou Pierre de l'Ane était en réalité la Pierre de l'Ase. Pour les Goths, ce jeu de mots allait de soi. N'oublions pas ce que nous disent les Eddas : le héros goth Sigurd, dont les poètes allemands du Moyen Age et Wagner ont fait Siegfried, comprenait, lorsqu'il était dans la forêt, la « langue des oiseaux⁷⁰ ».

Quand, au contact de l'Empire romain, les Goths apprirent le latin, ils ne se privèrent sûrement pas de faire le jeu de mots Ase-Asinus. Devenus ariens, ils n'oublièrent pas pour autant leurs anciens dieux et quand ils s'installèrent en terre occitane ce jeu de mots se perfectionna encore car dans la langue d'oc l'âne s'appelle Ase.

Prenons à présent une carte des Pyrénées. Nous constatons d'abord que de nombreux noms de lieux se rapportent aux deux religions successives des Goths, le culte des Ases et l'arianisme. Nous avons Aas et Assat dans les Pyrénées atlantiques, Azet dans les Hautes-Pyrénées, Azas dans la Haute-Garonne, etc. Nous avons le pont d'Arrious (Pont d'Arius) dans les Pyrénées atlantiques, Camparan (*Camparianum* = Champ des ariens), le pic de Lary (pic de l'arien) et Saint-Lary dans les Hautes-Pyrénées, etc.

Nous constatons ensuite que les noms de lieux se rapportant aux Gavots ne sont pas moins nombreux : Gabas, Gabat et Gabaston dans les Pyrénées atlantiques, Gavarnie et le lac de Gaube dans les Hautes-Pyrénées, etc.

Nous constatons enfin, ce qui est encore bien plus intéressant, que les noms du premier type se trouvent toujours à proximité de ceux du second type et des lieux où existent les constructions des Gavots — Cagots ou Compagnons.

Les dictionnaires toponymiques indiquent par exemple pour Aas, le village des derniers *silurs* :

« Nom tiré du nom d'homme germanique Ason qui vient lui-même d'Ase, divinité. »

Dans ces conditions, à quelques kilomètres au sud d'Aas, la cascade du Grand Hêtre ne peut manquer d'évoquer le Grand Hêtre cosmique Igdrasil des Eddas. Et encore un peu plus au sud, nous trouvons le pont d'Arrious ou pont d'Arius.

Entre Cadéac et Tramesaigues dont les églises furent construites par les Gavots, on trouve successivement Camparan, Azet et Saint-Lary.

Au-dessus de Gavarnie dont l'église fut elle aussi construite par les Gavots se trouve le pic de Lary.

Au-dessus de Cauterets, ville fondée par les Cagots se trouve le lac de Gaube. Or ce n'est pas par hasard que le grand poète allemand Heinrich Heine (1799-1856) situe sur les bords du lac de Gaube les Atta-Troll, les nains des Eddas.

Cette conjonction de toponymes et d'édifices concentrés dans la même région n'est évidemment pas fortuite.

De surcroît, il est à noter que la plupart des édifices « gavots » dont il vient d'être question sont situés sur les chemins pyrénéens de Compostelle ou à proximité immédiate et que si l'on poursuit ces chemins en Espagne ils sont jalonnés par des églises et des chapelles dont personne ne conteste l'origine wisigothique.

Or c'est le Wisigoth Wititza (750-821), abbé d'Aniane dans l'Hérault, devenu saint Benoît d'Aniane, qui fut à l'origine du pèlerinage de Compostelle.

L'Église a bien pu canoniser Wititza, cela n'empêche qu'il n'était pas un modèle d'orthodoxie. Héritier de la tolérance qui était celle de son peuple,

c'était un zélateur du syncrétisme religieux. C'est lui qui réalisa la fusion de l'ordre bénédictin avec les moines irlandais de saint Colomban qui comptaient dans leurs rangs beaucoup d'anciens druides afin d'opérer une synthèse des traditions celtique, gothique et chrétienne.

Cette synthèse se retrouve dans ce qu'on a appelé « l'art roman du soleil » car l'ordre issu de la fusion, très attaché au travail manuel, se lança dans une intense activité architecturale à l'époque carolingienne. Or dans son livre *Le compagnonnage et les métiers*, Luc Benoist, conservateur honoraire des musées de France, signale qu'autour de ces monastères « on trouvait des artisans de dix sortes de professions dont beaucoup étaient Goths d'origine. Ils formaient des groupes professionnels distincts à la façon des collèges romains d'artisans ».

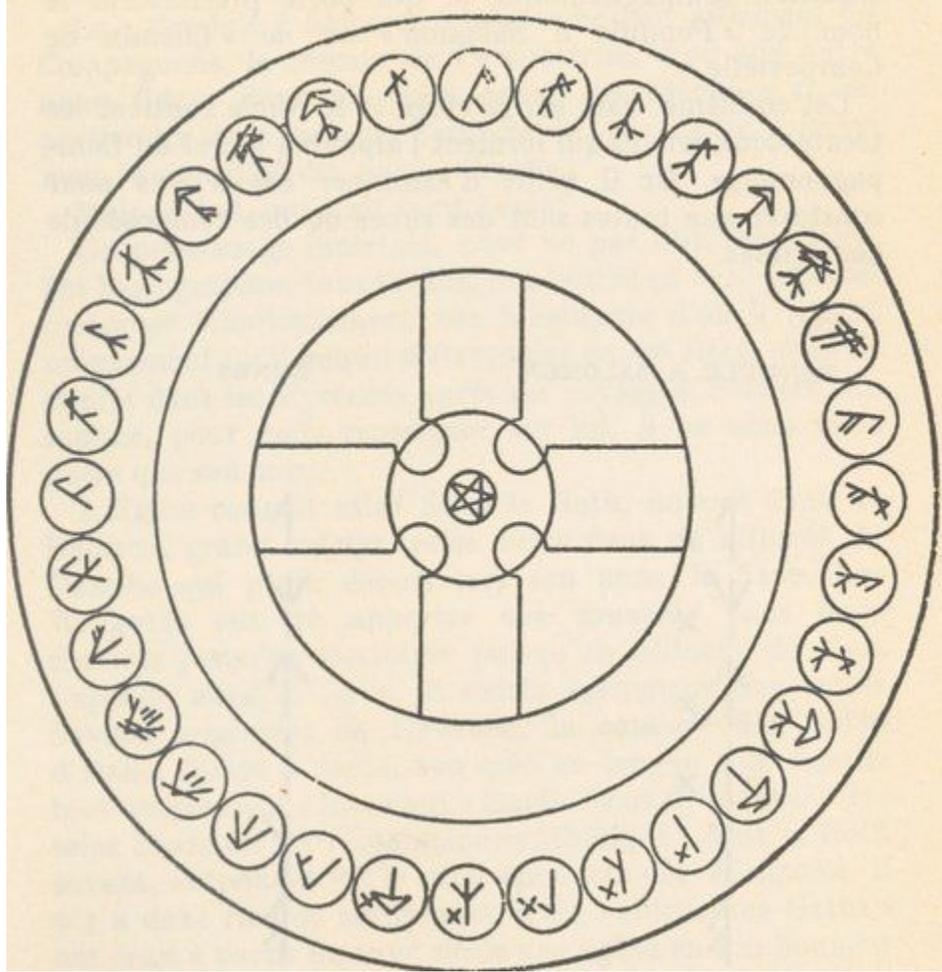
« Ces confréries qui rassemblaient maîtres et compagnons du même métier, poursuit l'auteur, semblent avoir existé depuis Charlemagne dans le Midi ; dans le Nord elles ne se sont multipliées qu'au XIII^e siècle. »

Louis Charpentier a donc bien raison d'écrire :

. « Ne serait-ce que par les Wisigoths, il demeura donc sur ce chemin une tradition initiatique de métier. »

La légende corporative d'origine commune aux Cagots et aux Compagnons fait d'eux, comme nous l'avons vu, les descendants des constructeurs du temple de Salomon. Quand on connaît le rôle important joué dans l'histoire des Wisigoths d'Occitanie et d'Espagne par le trésor du temple de Salomon dont ils furent les derniers possesseurs, on voit bien que cette légende a surgi parmi des bâtisseurs qui œuvraient en milieu wisigothique ; cette légende met en effet en quelque sorte en parallèle le trésor tangible du temple de Salomon conquis par Alaric et le trésor de connaissances qui avait permis de construire ce temple.

Mais la preuve la plus convaincante que la tradition des Goths s'est bien transmise par l'intermédiaire des Cagots aux Compagnons, c'est l'emblème qui résume toute la tradition compagnonnique et qui porte précisément le nom de « Pendule à Salomon » ou de « Chemin de Compostelle ».



La « Pendule à Salomon » telle qu'elle figure en tête du livre du même nom, œuvre du Compagnon Raoul Vergez (Julliard, éditeur, 1957), accompagnée du commentaire suivant :

*« Ce signe-là, il en connaissait bien le nom : le Chemin de Compostelle. Il est toujours sculpté sur la façade des églises pyrénéennes : A Saint-Savin, à Tramesaigues, à Aucun, à Gavarnie, à Cadéac, à Aragnouet. Jadis, il indiquait leur route aux *Jacquaires* jusqu'au col de Gavarnie. Et ce signe-là, il le sut plus tard, portait un autre nom, un nom étrange : la *Pendule à Salomon*. »*

Cet emblème, basé sur la croix et le cercle contient les trente-deux lettres qui forment l'alphabet secret du Compagnonnage. Or il suffit d'examiner ces lettres pour constater que toutes sont des runes ou des composés de deux runes.

Save. Il existe également une sainte Savine, originaire de Ravenne, la capitale des Goths d'Italie. Quant à Savin, son nom en langue d'oc signifie tout simplement « le savant » (*savi*). Nous avons compris : saint Savin est un personnage synthétique : c'est le Goth savant, autrement dit le saint éponyme des Wisigoths. Il n'y a donc rien de surprenant si les « chiens des Goths » ont érigé à partir du VIII^e siècle une église en son honneur au pays dont les Wisigoths furent les rois.

Ainsi, tout se tient.

Puisque le Compagnonnage a ainsi hérité, par l'intermédiaire des Cagots, de l'ancienne écriture sacrée des Goths qu'il a adaptée à son propre usage, il serait vraiment bien étonnant qu'il n'ait pas aussi été marqué par l'influence de leur tradition religieuse.

Cette tradition avait superposé au vieux culte des Ases l'hérésie arienne qui, nous l'avons vu, consistait essentiellement à nier la divinité du Christ.

Effectivement, c'est bien dans la lignée de l'arianisme que se situèrent les « Enfants de Salomon ».

Écoutons, sur ce chapitre, la voix d'Albert Bernet, tailleur de pierre et Maître de l'œuvre. C'est une voix on ne peut plus autorisée puisqu'il fut avant la dernière guerre le Grand Maître des Compagnons Étrangers du Devoir de Liberté :

« Le Rite Étranger du Devoir de Liberté ou de Salomon est le plus ancien rite compagnonnique. Le titre « étranger » lui a été donné parce qu'il admettait dans ses rangs des hommes de toutes les nationalités et de toutes les religions. Quand le christianisme s'implanta, il voulut bien reconnaître la valeur morale de Jésus mais se refusa à le reconnaître comme Dieu. Ce fut lui qui fut le premier appelé pour édifier les cathédrales⁷¹. »

Si le Compagnonnage demeura clandestin jusqu'à la Révolution de 1789, puis de nouveau après la promulgation de la loi Le Chapelier jusqu'en 1830, c'est certes parce qu'il luttait contre l'organisation corporative verticale imposée par la féodalité, et c'est pourquoi l'État monarchique ne prit pas moins de treize édits contre lui entre le XIV^e et le XVII^e siècle. Mais c'est surtout parce que son caractère initiatique et son hétérodoxie n'eussent pas été tolérées qu'il préféra rester dans l'ombre. Les condamnations par l'Église précédèrent largement celles par l'État puisque la première remonte au X^e siècle. Leurs motivations sont très

significatives : En 1368 le concile de Lavaur reproche aux Compagnons d'utiliser « des serments, des conjurations et des signes » ; en 1655 encore les théologiens de la Sorbonne proclameront que les Compagnons « déshonorent Dieu, baptisent leurs membres par dérision et font les autres cérémonies et réceptions particulières à leurs métiers selon leurs traditions diaboliques ». Conclusion : « On ne peut se mettre dans le Compagnonnage sans péché mortel. »

L'on pourrait s'étonner, dans ces conditions, que l'Église ait fait appel aux Compagnons pour la construction des cathédrales. La raison est tout simplement que le Compagnonnage groupait toute la main-d'œuvre qualifiée et avait su se réserver, dans les faits, le monopole de l'embauche, de sorte qu'on ne pouvait se passer de lui.

Le résultat de cette situation, c'est que les cathédrales furent gothiques, c'est-à-dire qu'on y inscrivit, de façon cryptique, un message religieux hétérodoxe qui plongeait ses racines dans le vieux culte des Ases.

Déjà, dans le baptistère Saint-Jean, à Poitiers, qui date de l'époque wisigothique (VI^e siècle) on peut voir gravées dans la pierre la rune  qui désigne Wotan et la rune ↑ qui désigne Tyr.

Dans l'alphabet compagnonique de la Pendule à Salomon figure la rune  qui signifie Ase. Mieux encore, le nombre de lettres composant cet alphabet néo-runique est égal à celui des Ases : trente-deux⁷². Enfin l'emblème compagnonique de l'équerre et du compas entrecroisés qui deviendra emblème maçonnique XX engendre une série d'*othal* XXXX telle qu'on en voit, par exemple, sur les monuments suivants, *tous* situés, remarquons-le bien, en des lieux qu'occupèrent les Goths :

Voûtes en plein cintre :

- LE PUY : cloître de la cathédrale et église Saint-Michel d'Aiguille.
- SAINTES : église Notre-Dame.
- CHARENTE-MARITIME : église de Lorignac.
- ESPAGNE : église San Pedro de Besalu.
- SUÈDE : Crypte de la cathédrale de Lund.

Autels :

- DANEMA église de Lijsberg (conservé au musée de Copenhague).

Vitraux :

— SUÈDE : église d’Ethelhem.
Cette énumération ne prétend pas être exhaustive.

La rune , *dag*, qui signifie « jour », figure sur le portail ouest de la cathédrale d’Autun et est représentée deux fois à la cathédrale de Chartres : dans le jubé de la chapelle, saint Prat soutenant l’ange ou homme, symbole de saint Matthieu, « l’initiateur⁷³ » ; dans l’ancien jubé, soutenant le lion, symbole de saint Marc.

A la limite, cette utilisation d’une rune isolée, fût-ce l’*othal* de Wotan, pourrait être considérée comme une réminiscence à but purement décoratif. Mais il n’en est pas de même quand plusieurs runes sont associées dans un ensemble iconographique auquel elles donnent dès lors un sens bien déterminé. C’est le cas pour le *Codex Vigilanus* conservé en Espagne à Saint-Laurent de l’Escorial.

Le Christ en gloire y est représenté au centre de la rune , *inngws*, qui désigne l’Ase Ingus. Il tient dans sa main gauche la rune X, *giba*, qui exprime l’idée de don, générosité. Il est entouré par six runes  qui désignent le poisson d’eau douce et rappellent ainsi le monogramme christique. Enfin, au-dessus de la tête du Christ, la lettre A est dessinée de manière à former le symbole de l’équerre et du compas entrecroisés.

Les anciens dieux peuvent bien mourir : la nation qui les avait vu naître conserve leur mémoire longtemps après les avoir ensevelis car ce sont eux qui ont signé la première page de son livre d’or. Même convertis à l’arianisme, les Wisigoths avaient gardé le souvenir de leurs antiques divinités nationales, d’autant plus que celles-ci les avaient accompagnés pendant des siècles tandis qu’ils n’avaient épousé la nouvelle croyance que de raîche date.

Cela est si vrai qu’on ne compte plus en Occitanie les noms de lieux qui dérivent du nom de Wotan-Odin : Goudon dans les Hautes-Pyrénées, Goudou dans la Haute-Garonne, Goudet dans la Haute-Loire, Odos dans les Hautes-Pyrénées, Odival dans le Rhône, etc. De même quand ils arrivèrent au Portugal les Wisigoths y créèrent deux villes du nom de Braga, fils de Wotan, Ase de la poésie et de l’éloquence⁷⁴.

Pourtant, à ce moment-là, ils étaient déjà chrétiens.

Mais ils savaient bien que les nouveaux dieux ne sont, au fond, que les anciens ressuscités sous d’autres noms et d’autres formes. Vérité attestée

par toute l'histoire humaine mais qu'on doit tenir cachée — donc ésotérique — car elle gêne considérablement les fabricants de dogmes...

C'est pourquoi les vieux Ases sont présents dans les cathédrales gothiques, sous la forme inoffensive en apparence de leurs attributs animaux. En y regardant de près, c'est tout le bestiaire de l'Asgard qui s'est faufilé sur les tympanes et les chapiteaux. Et ce bestiaire est en même temps la signature des Compagnons puisque c'est là qu'ils avaient puisé leurs noms-totems d'initiés.

Commençons par Wotan lui-même, le « dieu aux corbeaux » (*Ravnegud*). Sa représentation explicite et traditionnelle, avec Hugin et Munin lui croassant aux oreilles les nouvelles du vaste monde, est rare mais il en existe quand même deux exemples en France :

D'abord une pierre sculptée provenant de l'ancienne abbaye de Compiègne et conservée au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye.

Ensuite un fragment de bas-relief trouvé à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) qui montre, lui aussi, un Wotan barbu écoutant les confidences de deux corbeaux.

Répetons-le, des représentations aussi explicites sont rares et il ne faut pas nous en étonner car la règle du symbolisme mythologique est que l'on représente en général un dieu par ses seuls attributs ou par une scène qui évoque un épisode connu de sa carrière.

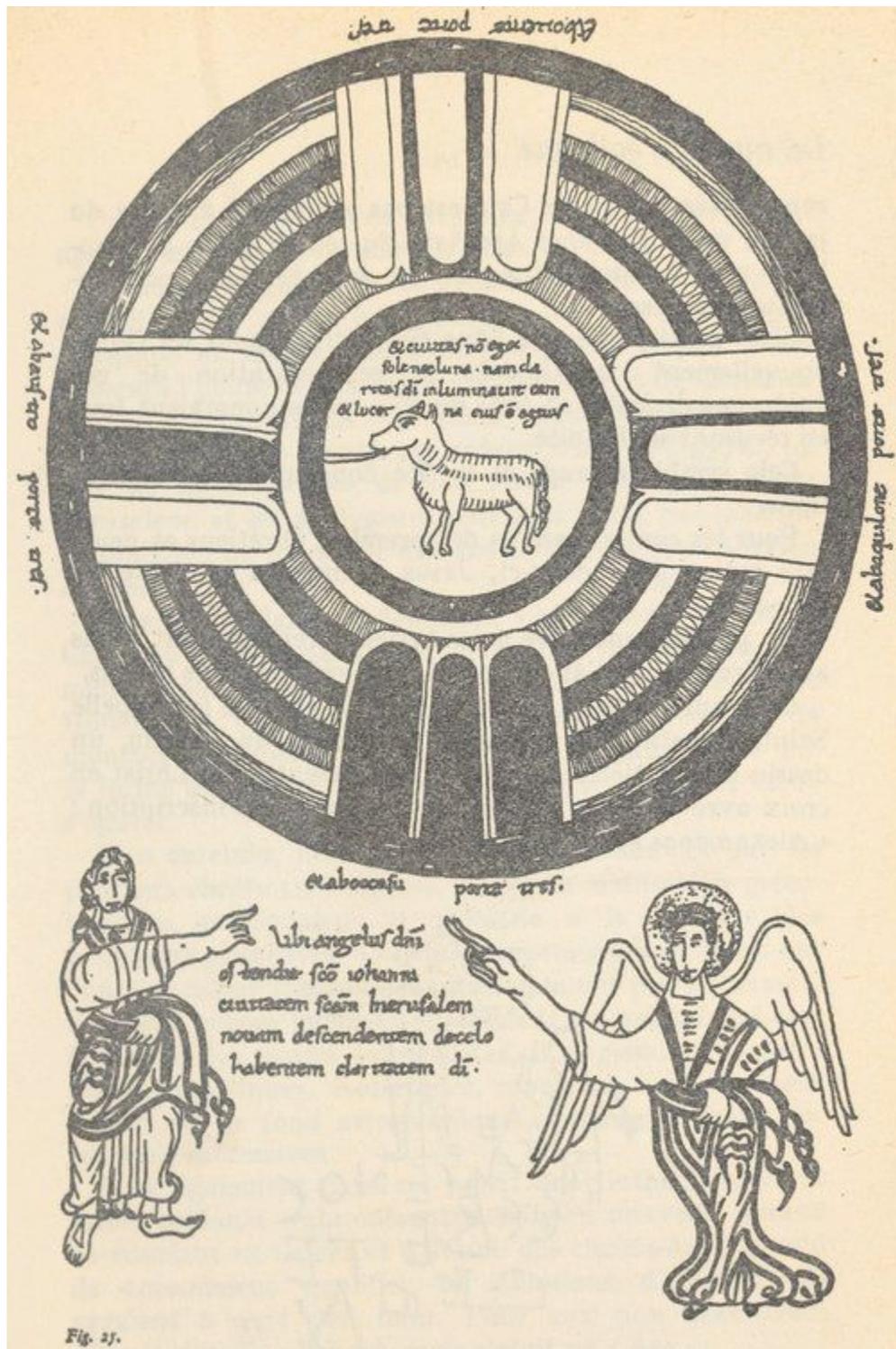
C'est ainsi que l'épisode des Eddas dans lequel les deux corbeaux Hugin et Munin apportent à Wotan une chemise magique est figuré à Chartres parmi les hauts-reliefs d'une maison du XX^e siècle, au numéro 36 de la rue Chantault, maison qui fut paraît-il, autrefois, la « cayenne » des Compagnons⁷⁵.

A Brioude, dans l'église Saint-Julien, Hugin et Munin sont représentés seuls. Au portail méridional de l'église d'Aulnay de Saintonge, ils figurent en compagnie de Geri et Treki, les deux loups fidèles de Wotan, le loup étant aussi l'animal qu'avaient choisi les Compagnons pour désigner les tailleurs de pierre initiés au deuxième grade.

Un magnifique exemple de réminiscence et de réinterprétation des Eddas se trouve dans le manuscrit historié de l'Apocalypse de saint Amand où l'on reconnaît au centre de la croix des cycles Fenfir, le loup enchaîné de l'Apocalypse des Ases, dévorateur de Wotan, représenté pour illustrer le

passage de saint Jean où les anciens dieux et l'ancienne terre font place aux nouveaux dieux et à la terre nouvelle.

Les dieux Ases et leurs déesses parèdres les Asinius sont représentés par l'âne. Ce n'est pas seulement à cause du jeu de mots gothique Ase-Asil, du jeu de mots gothico-latin ase, Asinius-Asinus et du jeu de mots gothico-occitan ase-Ase.



Un personnage de la mythologie gothique « récupéré » : Le loup cosmique Fenfir, exécutant du changement de cycle (Manuscrit de l'Apocalypse de saint Amand).

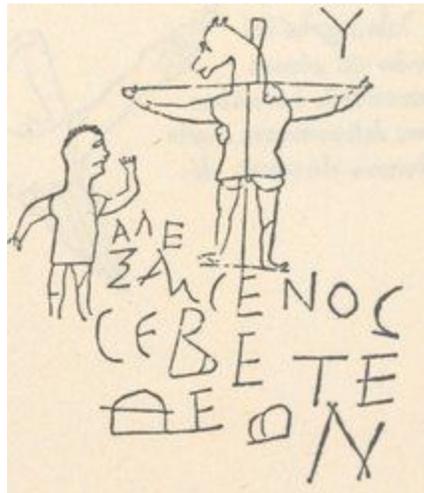
C'est aussi parce que l'âne synthétisait pour les Goths nouvellement christianisés la représentation de ces anciennes divinités et celle du Fils qu'ils honoraient tout en récusant sa divinité.

Cela semble étrange et mérite donc quelques explications.

Pour les contemporains des premiers chrétiens et peut-être même pour ceux-ci, Jésus commença par être un dieu-âne.

On possède une terre cuite syrienne représentant Jésus avec des oreilles d'âne, portant les Évangiles sous le bras.

On a aussi trouvé à Rome en 1857, près de la chapelle Sainte-Anastasia, sous l'angle occidental du Palatin, un dessin du III^e siècle de notre ère représentant le Christ en croix avec une tête d'âne, accompagné de l'inscription : « Alexamenos adore son Dieu. »



Du reste, à Rome, les chrétiens étaient couramment appelés *asinarii*, adoreurs de l'âne.

Même à l'époque où le christianisme se fut entièrement dégagé — du moins en apparence — des mythologies orientales au milieu desquelles il avait vu le jour, l'âne demeura l'animal symbolique attaché au pas du Christ de la Nativité jusqu'à la crucifixion : l'âne réchauffe Jésus dans la crèche, le transporte enfant jusqu'en Égypte, lui sert de monture lors de son entrée triomphale dans Jérusalem, et les apologistes chrétiens n'ont pas manqué de souligner qu'il a sur le dos une double rayure en forme de croix.

Mais même dans ces fonctions « officielles » de Porte-Christ où il n'offusque pas la piété, l'âne témoigne dans le même sens que la terre cuite

de Syrie et le dessin de Rome ; car tous les ethnologues savent bien que la monture d'un dieu n'est, en général, pas autre chose que la forme animale qu'avait ce dieu avant d'évoluer et de s'épurer.

Bien entendu, tout cela ne signifie nullement que les premiers chrétiens, baignant en pleine civilisation gréco-romaine, pratiquaient la zoolâtrie à la manière des peuplades primitives. Lorsqu'ils représentaient Jésus par l'âne, de même lorsqu'ils le représentaient par le poisson, de même encore lorsqu'ils affectaient un animal zodiacal à chacun des quatre évangélistes, il s'agissait de figurations symboliques, ésotériques, montrant qu'ils avaient médité sur le fond astronomique commun à toutes les religions successives.

C'est également dans cet esprit que Goths savants et Goths brillants embrassèrent la religion nouvelle. Quand ils voyaient en Orient et à Rome des christs-ânes, quand ils entendaient qualifier les chrétiens d'*asinarii*, ils savaient à quoi s'en tenir. Pour eux non plus Jésus n'avait rien d'un baudet, mais c'était un « Ase ».

C'est pourquoi non seulement avant leur ralliement à l'arianisme mais aussi après, l'âne demeura pour eux un symbole, comme nous l'apprennent saint Eucher, archevêque de Lyon (370-440) et saint Isidore, archevêque de Séville (570-630).

Tout cela permet de comprendre pourquoi dans les cathédrales gothiques l'âne est si souvent montré dans des attitudes et dans des rôles qui n'ont absolument aucun rapport avec ceux que lui a attribués le légendaire chrétien.

Ces figurations hétérodoxes sont l'œuvre des Compagnons et apparaissent déjà dans « l'art roman du soleil ».

Le plus bel exemple est celui de la mosaïque de Lescar. La ville de Lescar, sur le gave de Pau, existait déjà au IV^e siècle et portait alors le nom ibère de Beneharnum qui est devenu celui du Béarn : On peut donc penser que la ville fut la première capitale de cette province. Elle fut détruite en 841 et c'est seulement lors de sa reconstruction qu'elle prit son nom actuel. Ce nom vient de l'espagnol *lasca* qui signifie « pierre taillée » : Lescar était en effet renommée pour l'habileté de ses tailleurs de pierre. L'église de Lescar date du XII^e siècle. On y remarque une mosaïque qui défie encore aujourd'hui la sagacité des archéologues officiels. On n'a pourtant besoin que d'un peu d'attention pour y lire la signature imagée des Compagnons initiés au second et au troisième grade : le loup et le chien. Mais on y remarque aussi un animal qui ne correspond à aucun grade

compagnonique : C'est un âne, ou pour mieux dire, puisque nous sommes ici en pays de langue d'oc, un *ase*.

Un thème qui mérite une attention particulière est celui de l'âne-musicien, d'autant plus surprenant à première vue que le sympathique animal n'a pas été doté par la nature, c'est le moins qu'on puisse dire, d'une voix spécialement mélodieuse.

Pourtant les ânes-musiciens sont nombreux dans nos églises médiévales : églises romanes comme celles de Brioude, d'Aulnay, de Saint-Benoît-sur-Loire ; cathédrales gothiques comme celles de Nantes, de Bourges et de Chartres. L'âne-musicien de Chartres, sculpté sur la tour méridionale, joue de la vielle, c'est pourquoi il était connu sous le nom de l'Asne qui vielle. Mais les initiés, rompus aux rébus et aux calembours, savaient lire : L'Ase qui veille.



Ici l'âne musicien est Heimdall, l'Ase blanc à la trompette annonciateur du changement de cycle. Assis sur le chaudron de Thor, il est adossé à une corne à boire. Autour de lui les « singes », c'est-à-dire les Maîtres d'Œuvre dans le jargon compagnonnique.

L'âne franchit un pas de plus dans le *cursus honorum* quand il est représenté dans le rôle du prêtre. A la cathédrale de Strasbourg, on le voyait jadis tenant l'évangélaire ; comme cela choquait la piété peu éclairée des

profanes, on a fait disparaître la sculpture. Mais on voit toujours au portail méridional de l'église d'Aulnay-de-Saintonge un âne disant la messe.

Il ne faut pas s'étonner de voir ainsi l'âne investi d'une fonction d'enseignement ; étant doux, patient et pourvu de longues oreilles, il a toutes les qualités du bon maître qui sait écouter : c'est pourquoi dès le IX^e siècle on lui donna le nom d'un philosophe qu'on disait expert en toutes choses, maître Aliboron dont le nom venait, paraît-il, de l'ellébore, plante qui passait pour guérir la folie. Dernier de la classe là où l'on enseigne les vérités officielles, il est au contraire pour les amants de la vérité cachée le sage parmi les fous.

A Moissac, l'âne semble accéder à une dignité encore supérieure : il devient le trône du Seigneur. Et, qui mieux est, il est ainsi figuré sur le panneau qui a pour thème « la chute des idoles » de sorte que, loin d'être relégué parmi les faux dieux que le christianisme a jeté à bas, il constitue l'assise même du dieu des chrétiens.

La leçon de cette allégorie est assez claire mais elle le devient encore plus si nous nous souvenons qu'à Moissac nous sommes en pays de langue d'oc où l'âne, comme nous l'avons déjà dit, se nomme *ase* et où le même mot, *troun*, désigne à la fois le trône et le tonnerre. Nous comprenons alors que cet âne-trône dissimule, par calembour, l'Ase du Tonnerre.

Mais il y a mieux : Au Moyen Age, il était un jour dans l'année, au moment du solstice d'hiver où, dans toutes les cathédrales gothiques, l'*ase* redevenait le dieu qu'il avait jadis été pour les Goths : c'était le jour de la Messe de l'Ane.

Cette messe se célébrait partout : de Notre-Dame à Bayonne, de Beauvais à Autun, de Rouen à Laon, d'Évreux à Sens. D'une cathédrale à l'autre, le rituel de cette étrange cérémonie pouvait présenter de menues variantes, fruits de la créativité du peuple qui y participait dans l'enthousiasme, mais dans ses grandes lignes ce rituel était partout identique : l'âne entrait solennellement dans la cathédrale où l'on célébrait la grand-messe chantée en son honneur.

Nous possédons le rituel de cette messe et le fait le plus étonnant est qu'il fut écrit par Pierre de Corbeil qui fut archevêque de Sens de 1194 à 1212.

L'âne faisait son entrée dans la cathédrale revêtu d'un somptueux manteau d'or dont la traîne était tenue par les quatre membres les plus éminents du chapitre. Il prenait alors place dans le chœur, du côté de

l'Évangile et la messe commençait par un chant en latin entonné par tout le clergé :

*Orientis partibus
Adventavit asinus
pulcher et fortissimus.
Saltu vincit hinnulos,
Damos et capricos.*

(De l'Orient nous est arrivé un âne, beau et très puissant. Il a vaincu à la course les faons, les daims et les chevreuils.)

L'assistance entonnait alors un chant en français :

*Hez, Sire Asne, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à planter.*

A la fin de l'Introït, du Kyrie, du Credo, les fidèles criaient en guise de répons : « Hi han ! » Après l'Épître, le prédicateur exaltait « cette puissance asine qui a valu à l'Église l'or du pays de Saba ».

On chantait alors :

La Danse des Elfes



Extrait de *l'Histoire abrégée des Goths* d'Olaus Magnus (1658). Dans cette représentation « christianisée », les Elfes sont masqués ou coiffés du bonnet à cornes comme lors de la « Fête des Fous ».

*C'est un beau jour, le plus beau des beaux jours ;
C'est une belle fête, c'est la fête des fêtes ;
C'est un noble jour, le plus noble des nobles jours,
Le diadème rutilant des jours.
Deo gratias ! Ite missa est. Hi han !*

Hi han, hi han, hi han ! répondaient pour la dernière fois les fidèles.

Très gênés par le fait qu'une telle cérémonie ait existé, les exégètes catholiques modernes se sont livrés à toutes les contorsions intellectuelles possibles et imaginables pour tenter de l'expliquer. Exercices absolument vains car ils ne possédaient pas les clefs nécessaires à la solution de l'énigme. Aussi le chanoine Lambin dut-il conclure : « Il faut avouer notre ignorance sur la signification exacte de la Messe de l'Ane. »

La Messe de l'Ane s'achevait par une cérémonie non moins étrange, la Fête des Fous, marquée par d'innombrables extravagances et la représentation de « farces » extrêmement licencieuses.

A Dijon, la Mère Folle, montée sur un âne blanc, parcourait les rues de la ville précédée d'un drapeau sur lequel figurait une femme assise coiffée d'un chapeau à cornes, avec une multitude de petits « fous » sortant de dessous ses jupes, et suivie de sa cour et de ses gardes qui formaient « l'infanterie dijonnaise », calembour mimé sur la Vierge, l'Ane et l'Enfant qui était fort bien compris des initiés⁷⁶.

A Rouen, Évreux et Lisieux, le 11 juin, jour de la Saint-Barnabé, saint invoqué pour faire tomber la pluie, on promenait sur un char magnifique un personnage burlesque, mitré et crossé, qu'on appelait l'Abbé des Cornards.

Ailleurs, les sous-diacres étaient barbouillés de lie de vin, ce qui faisait d'eux les « saouls diacres ».

Ailleurs encore, le personnage principal de la mascarade était un magistrat grotesque vêtu d'une toge de couleur verte, juché sur un âne comme Jésus, et qu'on appelait le Fiscal Vert⁷⁷. Ici encore, le calembour sur les mots « Fils » et « Calvaire » n'échappait pas aux familiers de la « langue verte ».

L'origine de la Fête des Fous semble bien en effet remonter aux bizarres cérémonies qui, selon l'historien du XVII^e siècle Rouillard, auteur de la *Parthénie*, furent longtemps célébrées, notamment à Chartres, et dans lesquelles on trouve d'évidentes réminiscences des rites odinistes.

Au mois de Got (15 février-15 mars), l'évêque, les chanoines et les Dames de Saint-Fort⁷⁸ étaient les convives d'un banquet au cours duquel on consommait en abondance une bière forte nommée *bugelâtre* et un pain d'avoine nommé *corneau*, l'une et l'autre réputés pour donner une force extraordinaire. Il est à noter que ces deux mots sont d'origine Scandinave : *Bugelâtre* = Bygglaudr (écume d'orge) et *corneau* = corn-ôll (germe d'avoine).

Dès que l'ivresse saisissait les convives, les Dames de Saint-Fort montaient sur un chariot et parcouraient la campagne pour bénir les semailles, suivies par la procession des fidèles. L'évêque et les chanoines précédaient le chariot en dansant et en se livrant à mille extravagances. Cet évêque recevait pour la circonstance le nom de *praesul* qui signifie en latin « celui qui danse en avant », ou encore celui d'api c'est-à-dire, en vieux scandinave, de Fou. La cérémonie s'achevait par un retour à la cathédrale où les Dames de Saint-Fort bénissaient du lait de vache sur l'autel tout en dansant la « danse des coiffes » en faisant voler en l'air de fins mouchoirs.

Ces vieux rites de fertilisation se retrouveront plus tard dans les rites burlesques de la Fête des Fous et l'ancien abbé des *corneaux* deviendra l'Abbé des Cornards.

Mais aux yeux de la plupart des gens le sens initial de la cérémonie s'était perdu ; il n'y avait plus que les initiés pour comprendre le jeu de mots.

Car la Messe de l'Ane et la Fête des Fous étaient l'apothéose de l'argot, de l'art goth.

BIBLIOGRAPHIE

- ABADAL DE LAS VINHYAS : *Del reino de Tolosa al reino de Toledo*, Madrid, 1960.
- AMARDEL (G.) : *Le « théta » des inscriptions monétaires des Goths*, 1899.
- — *Les derniers chefs goths de la Septimanie*, Narbonne, 1901.
- AMADOR DE LOS BIOS (J.) : *El arte latino-bisantino en Espana y las coronas visigodas de Guarrazar*, Madrid, 1861.
- BARRIÈRE-FLAVY : *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule*.
- BAYE (F. DE) : *Les tombeaux des Goths de Crimée*, Nogent-le-Rotrou, 1908.
- BOYER (R.) ET LOT-FALK (E.) : *Les religions de l'Europe du Nord*, Paris, 1975.
- BRANSTON (B.) : *Gods of the North*, Londres, 1955.
- BURGESS (J.) ET BAGWANLAL INDRAGI : *Inscriptions from the cave-temples of western India*, Bombay, 1881.
- CHUECA-GOITIA (F.) : *Historia de la arquitectura espanola, edad antigua y edad media*, Madrid, 1965.
- DELGADO, DIOS DE LA RADO, GUERRA ET HINOJOSA : *Historia de la invasion de los pueblos germanicos* (2 vol.), Madrid, 1897.
- DESDEVISES DU DÉZERT : *Les Wisigoths*, Caen, 1891.
- DORLIAT (M.) : *L'architecture espagnole*, Toulouse, 1966.
- FEIST (S.) : *Vergleichendes wörterbuch der gotischen Sprachen*, Leyde, 1939.
- FRANKS (SIR A.W.) : *On a ring with a runic inscription*.
- HALPHEN (L.) : *Les Barbares*, Paris, 1948.
- HUGUES (J.F.) : *Gothic legends*, Londres, 1809.
- JAFFUS (F.) : *La Cité de Carcassonne a-t-elle renfermé une partie des trésors du temple de Jérusalem ?* Carcassonne, 1867.
- JELLINEK (M.H.) : *Geschichte der Gotischen Sprache*, Berlin, 1926.

- JORNANDÈS : *De Origine et Actibus Getorum*.
- KONOW (S.) : *Goths in ancient India*, Londres, 1912.
- LAMBERT (E.) : *La tradition wisigothique en Occident et dans l'art omeyyade espagnol*, Toulouse, 1953.
- LASTEYRIE (F. DE) : *Description du trésor de Guarrazar ?* Paris, 1860.
- LE BLANT (F.) : *Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Edesse*, Paris, 1881.
- MADRAZO (P. DE) : *Orfebreria de la epoca visigoda*, Madrid, 1879.
- MENENDEZ PIDAL : *Historia de Espana*, Madrid, 1940.
— *Leyendas del ultimo rey godo*, Madrid, 1901.
- MOSSE (F.) : *Manuel de la langue gothique*, Paris, 1961.
- ODOBESCU (A.) : *Le trésor de Petroasa* (2 vol.), Paris, 1900.
- OXTERNSTIERN (E.) : *Die Urheimat der Goten*, Leipzig, 1948.
- PALOL (P. DE) : *L'art. en Espagne, du royaume wisigoth à la fin de l'époque romane*, Paris, 1967.
- PEREZ PUJOL : *Historia de las instituciones de la Espana goda* (4 vol.), Madrid, 1896.
- RENAULD-KRANTZ : *Anthologie de la poésie nordique ancienne*, Paris, 1964.
- SCHUTTE (G.) : *Our forefathers the gothic nations*, Cambridge, 1933.
- SVENNUNG (J.) : *Jornandès und Scandia*, Stockholm, 1967.
— *Zür Geschichte der Goticismus*, Stockholm, 1967.
- THOMPSON (E.A.) : *The Wisigoths in the lime of Wulfila*, Oxford, 1966.
- VELTHEYME VELTEN (H. DE) : *Studies in the gothic vocabulary*. Urbana (Illinois), 1930.
- VERNADSKI : *The origins of Russia*, Oxford, 1959.
- WRANGEL (E.) : *Det Meteltida Bildskäpel*, Lund, 1913.
— — *Luns Dembynkas*, Lund, 1923.

Notes

1

F. LOT : *La fin du monde antique et les débuts du Moyen Age.*

2

Voir Éric OXTERNSTIERN : *Die Urheimat der Goten*, Stockholm et Leipzig, 1948.

3

Voir L. SCHMIDT : *Allgemeine Geschichte der Germanischen Völker* et F. LOT : *La fin du monde antique et les débuts du Moyen Age.*

4

Les Gépides étaient probablement les moins doués et les moins civilisés des Goths : Jornandès nous apprend en effet que leur nom signifie « les lents », « ceux qui restent à la traîne ».

5

« Resch ne désigne pas un peuple mais la tête », écrit saint Jérôme qui traduisait la Bible en grec.

6

Jewish Encyclopedy, tome VII, article « Gog »

7

R. BOYER et E. LOT-FALK : *Les religions de l'Europe du Nord*, Paris, 1974.

8

Voir DUMÉZIL : *Les dieux des Germains*. Paris. 1969.

9

Voir Sten KONOW : « The Goths in ancient India », *Journal of the Asiatic Society*, 1912.

10

Voir chapitre suivant.

11

SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*. VI.

12

G. DESDEVISES DU DÉZERT : *Les Wisigoths*, Caen, 1891.

13

Ces Gètes semblent certes avoir été une des arrière-gardes de ce qu'on a appelé l'invasion aryenne qui commença sept siècles plus tôt. Mais le nom des Arvas signifie simplement « peuples montagnards » et ne désigne nullement une race.

14

F. LOT, *La fin du monde antique et les débuts du Moyen Age*.

15

DESDEVISES DU DÉZERT : *Les Wisigoths*. Caen, 1891.

16

ABADAL DE LAS VINHYAS : *Del reino de Tolosa al reino de Toledo*, Madrid, 1960.

17

Chronique de Frédégaire, 23.

18

F. DE LASTEYRIE : *Description du trésor de Fuente de Guarrazar*.

19

J. AMADOR DE LOS RIOS : *Las coronas visigodas de Guarrazar*, 1861

20

Guerre des Juifs contre les Romains. livre VI, chapitre XXXII.

21

Louis FÉDIÉ : *Histoire du comté de Razès et du diocèse d'Alet*, Carcassonne, 1877.

22

Lucien MUSSET : *Introduction à la runologie*, Paris, 1965.

23

A la manière du sillon tracé par les bœufs, d'où le nom de « boustrophédon ».

24

1 Ce tableau a été dressé d'après l'*Introduction à la runologie* de Lucien Musset (Paris, Aubier, 1965).

25

Alexandre HAGERTHY KRAPPE : *Études de mythologie et de folklore germaniques*, p. 38.

26

Ces trois groupes se distinguent par l'évolution différente qu'a suivie dans chacun d'eux le mot proto-germanique *Dalaz* (vallée) devenu *Dalr* dans le groupe nordique, *Dal* dans le groupe westique et *Dais* dans le groupe ostique.

27

F. MOSSÉ : *Manuel de la langue gothique*. Paris, Aubier, 1959.

28

Voir *supra*, première partie, chapitre premier.

29

La version des Septante tire son nom des soixante-douze interprètes grecs qui traduisirent l'Ancien Testament à Pharos, près d'Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe, au III^e siècle avant notre ère.

30

D'où trois disciplines kabbalistiques : la *guématrie* qui porte sur la valeur numérique des lettres, la *notarique* qui porte sur leur valeur hiéroglyphique et la *temorah*. méthode de transposition.

31

On trouve un exemple significatif de l'équivalence entre nombres et lettres en grec dans l'Apocalypse (XIII, 8) où le « chiffre du Monstre », 616, dissimule la dédicace « Attei » (A Attis). En effet : A = 1, T = 300, T = 300, E = 10, I = 5. Total : 616. De la même façon, le nom de Jésus peut être symbolisé par le nombre 888, etc. Saint Jean emploie ici, en grec, un procédé typiquement kabbalistique.

32

Contre vingt-deux pour l'alphabet hébraïque, vingt-quatre pour l'alphabet grec ionien et seize pour l'alphabet latin primitif.

33

Voir Erik J. HOLMBERG : *The Swedish excavations at Asea in Arcadia*, Lund et Leipzig, 1944.

34

Sur le nom de Wulfila, voir F. MOSSÉ : *Manuel de la langue gothique*, p. 25.

35

J.F. COLFS : *La filiation généalogique de toutes les écoles gothiques*, Paris, 1884, trois volumes.

36

John RUSKIN : *On the nature of gothic*.

37

Maurice VIEUX : *Les secrets des bâtisseurs* (dans la même collection).

38

Les Jacques et le mystère de Compostelle. de Louis CHARPENTIER (même collection).

39

Cités par Maurice GUIGNARD : *Les architectes odinistes des cathédrales normandes*. Les étymologies sont tirées du vieux norvégien.

40

Divisions numériques des runes et des quartiers du ciel.

41

Voir *supra*, Première partie, chap. premier : *L'énigme des origines*.

42

F. BARTHOLONI : *Guide du blason*. Paris, 1975.

43

C'est le manuscrit 3307 de la Bibliothèque nationale de Madrid.

44

Voir page, note 2.

45

On avait ainsi en Angleterre le « nœud de Stafford », le « nœud de Harrington », le « nœud de Bowen », etc. (Voir à ce sujet Fernand BARTHOLONI : *Guide du blason*).

46

Voir *Vida del marlir espanol san Lorenzo*. Madrid, 1780.

47

Frigg, Lara, Eira, Gofiona, Fulla, Freia, Siofna, Lobna, Var, Vora, Sinia ou Sin, Lina ou Alin, Snotra, Gna, Sol, Bil, Jord et Rinder.

48

La grille légendaire de saint Laurent est ici une grille cryptographique qui « donne la lumière aux aveugles ».

49

Sur l'ASILU-KAIRNUS, voir G.H. BALG : *Glossary of gothic language*.

50

L'équivalent romain des Hermès étaient les Termes (T + (H) ERMES) en l'honneur desquels on célébrait la fête des Terminales.

51

Voir *supra*, troisième partie, chap. premier.

52

On trouve dans la cathédrale de Lund bien des figures énigmatiques sur lesquelles il ne nous est pas possible de nous étendre dans le cadre de ce livre. La plus curieuse de toutes est sans doute un immense pou de cinquante centimètres de diamètre attaché à une chaîne et tenant entre ses mandibules un agneau. La clef de ce rébus est donnée à la fois par le nom latin du pou (*pediculus* = petit pied) et par le nom germanique de l'agneau, *lamm*, qui fait jeu de mot avec *lahm*. estropié. On reconnaît alors le nom du dieu boiteux qui forge les chaînes.

53

En grec *hiéros* = sacré et *glyphè* = écriture.

54

GRASSET D'ORCET, *op. cit.*

55

Idem. Voir GRASSET D'ORCET, *op. cit.*

56

De *boern* découle le sens de « natif », « homme du pays » et donc « paysan ». Ce sont les paysans — en latin *pagani* — qui conservèrent le plus longtemps — en même temps que leurs techniques de culture et de construction — leurs traditions religieuses ancestrales. On appela donc tout naturellement païens (*pagani*) ceux qui résistaient à la christianisation.

57

Voir GRASSET D'ORCET, *op. cit.* De même, en souvenir des Goths, les catalans surnomment « gavatch » leurs voisins languedociens de l'ancienne Gothie. « Gavatch » a pris par extension le sens de « montagnard » dans l'acception d' « homme des gaves ». Les gaves, torrents montagnards des

Pyrénées, dont les eaux chantent mélodieusement, tirent eux-mêmes leur nom du *gave*, gosier des oiseaux.

58

Voir Première partie, chap. II.

59

Aux Éditions Gallimard.

60

La précession des équinoxes, c'est-à-dire le déplacement apparent du point vernal est d'un degré tous les soixante-douze ans ; la durée de rotation de l'axe terrestre est donc de 25 900 ans. Au cours de sa rotation, cet axe pointe successivement plusieurs polaires ; aujourd'hui la Polaire est l'étoile delta de la Petite Ourse ; entre l'an 10900 et l'an 13600 la Polaire sera l'étoile double Albireo, c'est-à-dire la Tête du Cygne. D'où la devise-rébus figurant à Bourges sur le tombeau du duc Jean de Berry : « Oursine (Ourse-Cygne) le temps viendra. »

61

Tirée de l'édition 1935, cette citation montre que les Cagots n'ont pas entièrement disparu. Nous avons nous-même rencontré et photographié à Luz-Saint-Sauveur en 1967 une vieille femme considérée comme « cagote ».

62

La Bible (Rois, I) associe deux Hiram à la construction du Temple : le roi de Tyr qui fournit le bois précieux et le bâtisseur des colonnes.

63

Le nom de « singe » étant réservé aux patrons, Maîtres de l'Œuvre.

64

Voir *supra*, troisième partie, chap. VII.

65

D'où le verbe « gaver », introduire de la nourriture dans le « gave ».

66

Le colloque était patronné par l'U.N.E.S.C.O. Les sonogrammes enregistrés à Aas l'ont été par le professeur Busnel, directeur du laboratoire de physiologie acoustique de l'I.N.R.A., spécialiste du langage des animaux. C'est le savant américain W. Batteau qui a « sonographié » le langage des dauphins.

67

Compte rendu du colloque dans *Lecture pour tous*, juillet 1967.

68

En vieux français on appelait « cote » une cabane de bois. Les loges des charpentiers, tailleurs de pierres et imagiers, situées sur les chantiers des cathédrales, étaient des cabanes de cette sorte. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, les Compagnons ne s'appellent entre eux que « coterie ».

69

Sur la cathédrale Saint-Caprais d'Agen, voir dans la même collection *Les secrets des bâtisseurs*, par Maurice Vieux.

70

Sur l'origine gothique de la légende de Siegfried, voir dans la même collection *Le message des Nibelungen*, par Helmut Bernot.

71

Albert BERNET : *Joli-Cœur de Pouyastruc*, édition des Initiations ouvrières, Paris, 1928.

72

Des trois *aettir* des anciennes runes (3 fois 8) on passe ainsi à quatre *aettir* (4 fois 8). Les *aettir* correspondant aux « quartiers » de la sphère céleste, celle-ci peut être divisée en 32 « grades ».

73

L'évangile de Matthieu est l'évangile initial. Le nom de Matthieu se rapporte au calcul (en grec *mathesis*). C'est pourquoi la légende évangélique fait de Matthieu un « comptable du trésor ».

74

Les villes de Braga et de Bragançe.

75

Cayenne (de *caya*, déformation de l'espagnol *casa*, maison) : lieu de réunion et de séjour des Compagnons.

76

En espagnol et en portugais, le mot *infanteria* désigne à la fois l'infanterie et la crèche.

77

Le mot fisc, du latin *fiscus* = corbeille, désigna d'abord le trésor personnel du souverain. En Espagne, le procureur d'une cour de justice est appelé le *fiscal*.

78

C'est dans le puits des Saints-Forts que se trouvait la Vierge Noire de Chartres.

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert LAFFONT, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Éditions Robert Laffont, S.A., 1976

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782221228005) le 15 février 2019.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE - SUR LES TRACES D'UN EMPIRE DISPARU

CHAPITRE PREMIER - L'ÉNIGME DES ORIGINES

CHAPITRE II - DES BORDS DU DNIÉPR AUX RIVES DU
TAGE

CHAPITRE III - DU CHARIOT SACRÉ AU DIEU D'ARIUS

PREMIER STADE :

DEUXIÈME STADE :

TROISIÈME STADE :

DEUXIÈME PARTIE - LES TRÉSORS DES GOTHES

CHAPITRE PREMIER - LA FANTASTIQUE ODYSSEE DU
TRÉSOR DE PETROASA

CHAPITRE II - LE TRÉSOR DE FUENTE DE GUARRAZAR,
POMME DE DISCORDE ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE

LES TRENTE-TROIS ROIS WISIGOTHS DE TOULOUSE ET
DE TOLÈDE

+ RECCESWINTHUS REX OFFERET

SWINTHILANUS REX OFFERET

CHAPITRE III - LES WISIGOTHS, DERNIERS POSSESSEURS
DU TRÉSOR DU TEMPLE DE JÉRUSALEM

TROISIÈME PARTIE - DES RUNES AUX CATHÉDRALES

CHAPITRE PREMIER - LES RUNES : UNE ÉCRITURE
HIÉROGLYPHIQUE

CHAPITRE II - LES GOTHS ET LES RUNES

CHAPITRE III - MÉTAMORPHOSE DE L'ÉCRITURE ET DES
DIEUX : WULFILA

CHAPITRE IV - L'ART GOTHIQUE MÉRITE BIEN SON NOM

CHAPITRE V - L'ÉNIGME DES CORNES D'OR DÉCHIFFRÉE

CHAPITRE VI - LES RUNES DANS LA CATHÉDRALE LUND

CHAPITRE VII - LE SECRET DU COFFRET D'AUZON

CHAPITRE VIII - LES « GAVOTS » ET LA LANGUE DES
OISEAUX

CHAPITRE IX - LA PENDULE A SALOMON ET LE
BESTIAIRE DE L'ASGARD

BIBLIOGRAPHIE

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

les énigmes de l'univers

Aucun peuple n'est plus énigmatique que celui des Goths. Sur la scène de l'Histoire, ils jouent le rôle à la fois éclatant et bref d'un météore : aux V^e et VI^e siècles de notre ère, leur règne s'étend de la Baltique à la mer Noire et de la Loire à Gibraltar ; un siècle plus tard, leur empire est définitivement rayé de la carte. Leur origine est mystérieuse ; leurs croyances étonnantes. La découverte de quelques-uns des fabuleux trésors des rois goths, à Petroasa et à Guarrazar, a donné lieu à des péripéties rocambolesques. Et sait-on que ces rois possédaient le trésor du temple de Jérusalem et qu'ils le cachèrent près de Carcassonne ? Enfin, personne n'a jamais expliqué pourquoi l'art sacré monumental qui fleurit en Europe du XII^e au XVI^e siècle porte le nom de "gothique". Or, la relation cachée qui relie cet art aux Goths est révélée par les inscriptions runiques du trésor de Petroasa, du coffret de Frank et de la cathédrale de Lund... De France en Roumanie, de Suède en Espagne et d'Italie au Portugal, Gérard de Sède a suivi à la trace l'extraordinaire aventure des Goths ; grâce à lui, bien des énigmes s'éclairent.

